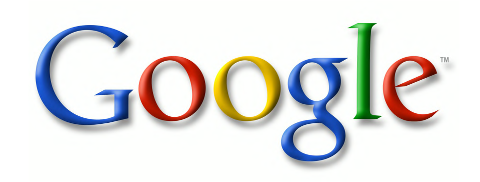





VE
RI
TAS

ŒUVRES
DE
FONTENELLE.
TOME CINQUIÈME.

ŒUVRES

DE

FONTENELLE,

Des Académies Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome.

Nouvelle Édition, augmentée de plusieurs pièces relatives à l'Auteur, mise pour la première fois *par ordre des matières, et plus correcte que toutes les précédentes.*

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez { BASTIEN, SERVIERES, } Libraires.

M. DCC. XC.

DISCOURS
SUR LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

Lorsque je fis les églogues que l'on va voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de poésie ; et pour approfondir encore plus la matière, je m'engageai à faire une revue de la plus grande partie des auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, et la critique de ces auteurs composent tout le discours que je donne ici.

Il devroit être à la suite des églogues, et cela représenteroit l'ordre dans lequel il a été fait. Les églogues ont précédé les réflexions : j'ai composé, et puis j'ai pensé ; et, à la honte de la raison, c'est ce qui arrive le plus communément. Ainsi je ne serai pas surpris si l'on trouve que je n'ai pas suivi mes propres règles, je ne les savois pas bien encore quand j'ai écrit : de plus, il est bien plus aisé de faire des règles, que de les suivre ; et il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espère que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'auteurs,

on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes églogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce discours, que de faire naître cette pensée dans les esprits avec quelque fondement : mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçu en quoi les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amère, chagrine et orgueilleuse, comme celle des satyriques de profession. Mais la critique qui est un examen et non pas une satyre, qui a de la liberté mais sans fiel et sans aigreur, et sur-tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincère de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si l'on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette dernière espèce de critique que j'ai choisie ; et je l'ai prise avec ses privilèges, que je me flatte qui ne me seront pas contestés.

La poésie pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les poésies, parce que la condition de berger est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vraisemblable que ces premiers pasteurs s'avisèrent, dans la tranquillité et l'oisiveté dont ils jouissoient, de chanter leurs

plaisirs et leurs amours; et il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs chansons leurs troupeaux, les bois, les fontaines et tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur manière dans une grande opulence, ils n'avoient personne au-dessus de leur tête, ils étoient pour ainsi-dire les rois de leurs troupeaux; et je ne doute pas qu'une certaine joie qui suit l'abondance et la liberté, ne les portât encore au chant et à la poésie.

La société se perfectionna, ou peut-être se corrompit : mais enfin les hommes passèrent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands intérêts les agitèrent, on bâtit des villes de tous côtés, et avec le temps il se forma de grands états. Alors les habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des villes; et la vie pastorale étant devenue le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agréable.

Les agrémens demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressans de la vie, et qui se soient polis par un long usage de la société; il a toujours manqué aux bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans une assez grande abondance; mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se

polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siècles suivans ; mais les pasteurs de ces siècles-là étoit trop misérables. Ainsi, et la vie de la campagne et la poésie des pasteurs, ont toujours dû être fort grossières.

Aussi est-il bien sûr que de vrais bergers ne sont point entièrement faits comme ceux de Théocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire : *aussi-tot qu'elle le vit*, aussi-tot *elle perdit toute sa raison*, aussi-tôt *elle se précipita dans les abymes de l'amour ?*

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

« Plût au ciel, Amarillis, que je fusse une petite abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des lierres qui t'environnent ! Je sais maintenant ce que c'est que l'amour : c'est un dieu bien cruel ; il faut qu'il ait sucé le lait d'une lionne, et que sa mère l'ait nourri dans les forêts.

Cléariste me jette des pommes lorsque mon troupeau passe auprès d'elle, elle murmure en même temps quelque chose de très-doux.

Par-tout on voit le printemps, par-tout les paturages sont plus fertiles, par-tout les troupeaux sont en meilleur état, aussi-tôt que ma bergère paroît ; mais, du moment qu'elle se retire, les herbes sèchent et les bergers aussi.

Je ne souhaite point de posséder les richesses

de Pélops, ni de courir plus vîte que les vents, mais je chanterai sous cette roche, te tenant entre mes bras, et regardant en même temps la mer de Sicile ». Je crois que l'on trouvera dans tout cela, et plus de beauté et plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais bergers.

Mais je ne sais pourquoi Théocrite, ayant quelquefois élevé ses bergers d'une manière si agréable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomber très-souvent. Je ne sais comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossièreté qui sied toujours mal. Lorsque Daphnis, dans la première idylle, est prêt à expirer d'amour, et qu'il est environné d'un grand nombre de dieux qui sont venus le visiter, on lui reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les chevriers qui envient les amours de leurs boucs et en sèchent de jalousie; et l'on peut assurer que les termes dont Théocrite s'est servi, répondent fort bien à l'idée.

Dans un autre idylle, Lacon et Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flute de Lacon; Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, et l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes: et enfin, après que l'un a fait encore à l'autre un

petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vu ce qui avoit précédé; et, ce qui est assez plaisant, c'est qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lorsqu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront; chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où, entre des choses qui regardent leurs amours, et qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour; et Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, maître de Comatas, lui donna bien les étrivières. Quand on dit que Vénus, et les graces, et les amours, ont composé les idylles de Théocrite, je ne crois pas qu'on prétende qu'ils aient mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Théocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guère d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatrième de ses idylles est toute de ce caractère. Il ne s'agit que d'un Egon, qui, étant allé aux jeux Olympiques, a laissé son troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le troupeau est bien maigri depuis

le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, et qu'il le mène dans les meilleurs paturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon se gâtera pendant son absence. Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, et qu'il saura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé. Ensuite Coridon apprend à Battus qu'il a surpris dans une étable un vieillard avec sa maîtresse aux sourcils noirs; et, ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les anciens, voilà toute l'idylle.

Lorsque, dans un combat de bergers, l'un dit: « hay mes chèvres, allez sur la pente de cette colline; » et l'autre répond: » Mes brebis, allez paître du côté du Levant ».

Ou, « je hais les renards qui mangent les figues; » et l'autre, « Je hais les escargots qui mangent les raisins ».

Ou, « Je me suis fait un lit de peaux de vaches auprès d'un ruisseau bien frais, et là je ne me soucie non plus de l'été, que les enfans des remontrances de leur père et de leur mère; » et l'autre, « J'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, et ne me soucie non plus de l'hiver, qu'un homme qui n'a point de dents se soucie de noix quand il voit de la bouillie ».

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, et ne conviennent-ils point à de vrais paysans, plutôt qu'à des bergers d'églogues ?

Virgile, qui, ayant eu devant les yeux l'exemple de Théocrite, s'est trouvé en état d'enchérir sur lui, a fait ses bergers plus polis et plus agréables. Si l'on veut comparer sa troisième églogue avec celle de Lacon et de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier et de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Théocrite, lorsqu'il perd quelques vers à faire dire à ses bergers :

« Mes brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la rivière ; le bélier qui y est tombé n'est pas encore bien séché ».

Et, « Tityre, empêche les chèvres d'approcher de la rivière ; je les laverai dans la fontaine quand il en sera temps ».

Et, « petits bergers, faites rentrer les brebis dans le bercail ; si la chaleur desséchoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien ».

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis et fort galans, qui ont fait perdre au lecteur le goût des choses purement rustiques.

Calpurninus, auteur d'églogues, qui a vécu près de trois cent ans après Virgile, et dont les ouvrages

ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par les mots, *novimus et qui te*, les injures que Lacon et Comatas se disent dans Théocrite; encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue, et a fait une églogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux bergers prêts à chanter l'un contre l'autre; de quoi celui qui les devoit juger est si effrayé, qu'il les laisse là et s'enfuit. Belle conclusion!

Il n'y a point d'auteur qui ait fait des bergers si rustiques que Baptiste Mantouan, poëte latin du siècle passé, que l'on a comparé à Virgile, quoiqu'assurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantoue. Le berger Faustus, en faisant le portrait de sa maîtresse, dit qu'elle avoit un gros visage boursoufflé et rouge; et que, quoiqu'elle fût à-peu-près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; et qui sait si le Mantouan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement!

Je conçois donc que la poésie pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossière que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler

de brebis et de chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire : ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chèvres. Qu'un berger dise : « mes moutons se portent bien, je les mène dans les meilleurs paturages, ils ne mangent que de bonne herbe, » et qu'il le dise dans les plus beaux vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flattée. Mais qu'il dise : « que ma vie est exempte d'inquiétude. Dans quel repos je passe mes jours ! Tous mes desirs se bornent à voir mon troupeau se porter bien ; que les paturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c. » Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable ; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y jouit ; et, ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, et ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir, et le plaisir tranquille, est l'objet commun de toutes leurs passions, et ils sont tous dominés par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ni une passion générale, ni une passion fort délicieuse. Assez de gens ne sont point ambitieux : il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précédé leurs réflexions, et qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; et ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'a pas été étouffée; pour lui avoir été sacrifiée, elle s'est trouvée plus foible, et n'a pas emporté la balance : mais elle ne laisse pas de subsister encore, et de s'opposer toujours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé entre deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse et d'une oisiveté entière; il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement et une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possède; et c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, désespéré; mais tendre, simple, délicat, fidèle, et, pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le

cœur rempli, et non pas troublé; on a des soins, et non pas des inquiétudes; on est remué, mais non pas déchiré; et ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, et que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain, d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions, la plus générale et la plus agréable. Ainsi, dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse et de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps; et, pour être heureux, autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la paresse a donc lieu d'être contente. Mais cette sorte de vie-là, par son oisiveté et par sa tranquillité, fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favorise davantage; et quel amour? Un amour plus simple, parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné; plus appliqué, parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion; plus discret, parce qu'on ne connoît presque pas la vanité; plus fidèle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a aussi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de caprices;

c'est-à-dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès de fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger et de mauvais.

Il n'est pas surprenant après cela que les peintures de la vie pastorale aient toujours je ne sais quoi de si riant, et qu'elles nous flattent plus que de pompeuses descriptions d'une cour superbe, et de toute la magnificence qui peut y éclater. Une cour ne nous donne l'idée que de plaisirs pénibles et contraints; car, encore une fois, c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la scène d'une vie tranquille et occupée seulement par l'amour, de sorte qu'il n'y entrât ni chèvres, ni brebis, je ne crois pas que cela en fût plus mal; les chèvres et les brebis ne servent de rien : mais comme il faut choisir entre la campagne et les villes, il est plus vraisemblable que cette scène soit à la campagne.

Parce que la vie pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces représentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des laboureurs, des moissonneurs, des vignerons, des chasseurs, soient des personnages aussi convenables à des églogues, que des bergers : nouvelle preuve que l'agrément de l'églogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la campagne.

Il y a pourtant dans Théocrite une idylle de deux moissonneurs qui a de la beauté. Un moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toujours ? Il répond qu'il est amoureux, et puis chante quelque chose d'assez joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier moissonneur se moque de lui, et lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux ; que ce n'est point là le métier d'un homme de journée ; qu'il faut que, pour se divertir et s'exciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il lui marque, qui ne regardent que la moisson. J'avoue que je ne suis pas si content de cette fin-là ; je ne goûte point trop que d'une idée galante on me rappelle à une autre qui est basse et sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des pêcheurs dans ses églogues, et j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur me blesse. Je ne sais quelle finesse il a entendu à mettre des pêcheurs au lieu des bergers qui étoient en possession de l'églogue : mais si les pêcheurs eussent été en la même possession, il eût fallu mettre les bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, et sur-tout l'oisiveté. Et puis il est plus agréable d'envoyer à sa maîtresse des fleurs ou des fruits, que des huîtres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Théocrite a fait une idylle de deux pêcheurs ; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espèce. Deux pêcheurs qui ont mal soupé sont couchés ensemble dans une méchante petite chaumière qui est au bord de la mer ; l'un réveille l'autre pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, et son compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une idylle.

Cependant, quoique l'on ne mette que des bergers dans l'églogue, il est impossible que la vie des bergers, qui est encore très-grossière, ne leur abaisse l'esprit et ne les empêche d'être aussi spirituels, aussi délicats et aussi galans qu'on nous les représente ordinairement. L'Astrée de d'Urfé ne paroît pas un roman si fabuleux qu'Amadis ; je crois pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la politesse et les agrémens de ses bergers, qu'Amadis le peut être par tous ses enchanteurs, par toutes ses fées et par l'extravagance de toutes ses aventures. D'où vient donc que les bergeries plaisent malgré la fausseté des caractères qui doit toujours blesser ? Aimerions-nous que l'on nous représentât les gens de cour avec une grossièreté qui ressemblât autant à celle des vrais bergers, que la délicatesse et la galanterie que l'on donne

aux bergers ressemble à celle des gens de cour?

Non, sans doute; mais aussi le caractère des bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excluroit tout-à-fait les agrémens et la galanterie; mais au contraire la tranquillité y sert, et ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie pastorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination; mais elle n'est pas difficile à contenter; il ne lui faut souvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une chose, mais montrez-la lui vivement; elle ne s'avisera pas que vous lui en cachiez l'autre, et vous la menerez aussi loin que vous voudrez sur le pied que cette seule moitié qu'elle voit est la chose toute entière. L'illusion et en même temps l'agrément des bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie pastorale, dont on dissimule la bassesse: on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misère; et je ne comprends pas pourquoi Théocrite s'est plu à nous en montrer si souvent et la misère et la bassesse.

Si les partisans outrés de l'antiquité disent que Théocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espère que sur ce principe on nous donnera des

des idylles de porteurs d'eau, qui parleront entr'eux de ce qui leur est particulier; elles vaudront tout autant que des idylles de bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs chèvres ou de leurs vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir. Quand on me représente le repos qui règne à la campagne, la simplicité et la tendresse avec laquelle l'amour s'y traite, mon imagination touchée et émue me transporte dans la condition de berger, je suis berger : mais que l'on me représente, quoiqu'avec toute l'exactitude et toute la justesse possible, les viles occupations des bergers, elles ne me font point d'envie, et mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la poésie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous intéressent, et à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assez, et trop peut-être, contre ces bergers de Théocrite et leurs pareils qui sont quelquefois trop bergers. Ce qui nous reste de Moschus et de Bion dans le genre pastoral, me fait extrêmement regretter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité; au contraire beaucoup de galanterie et d'agrément, des idées neuves et tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un style un peu trop fleuri, et j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits : mais je ne sais

pourquoi les critiques ont plus de penchant à excuser la grossièreté de Théocrite, que la délicatesse de Moschus et de Bion; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Théocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de l'imiter et de le copier? N'est-ce point que les savans ont un goût accoutumé à dédaigner les choses délicates et galantes? Quoi qu'il en soit, je vois que toute leur faveur est pour Théocrite, et qu'ils ont résolu qu'il seroit le prince des poëtes bucoliques.

Les auteurs modernes ne sont pas ordinairement tombés dans le défaut de faire leurs bergers trop grossiers. D'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la dernière perfection dans le genre pastoral; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cléopatre. Souvent les bergers de l'Astrée me paroissent des gens de cour déguisés en bergers, et qui n'en savent pas bien imiter les manières : quelquefois ils me paroissent des sophistes très-pointilleux; car quoique Silvandre fût le seul qui eût étudié à l'école des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui, et je ne sais seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux bergers de parler de toutes sortes de matières, et quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'univers à la naissance du fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les muses pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire; leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là : ce qu'il y avoit à faire, étoit de les abandonner, et de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sais cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux muses pastorales; il eût fait une peinture agréable des biens que le retour de la paix alloit produire à la campagne, et cela, ce me semble, eût bien valu toutes ces merveilles incompréhensibles qu'il emprunte de la sibylle de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui descendra du ciel, ces raisins qui viendront à des ronces, et ces agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate, pour épargner aux hommes la peine de teindre leur laine. On auroit mieux flatté Pollion par des choses qui eussent un peu plus de vraisemblance : peut-être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop; il est bien difficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, auteur qui n'est pas du mérite de Virgile,

a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein et non pas du style. Il introduit deux bergers, qui, pour se garantir de l'ardeur du soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des vers écrits de la main du dieu Faunus, qui sont une prédiction du bonheur dont l'empereur Carus va combler tous ses sujets. Il s'arrête assez, selon le devoir d'un poëte pastoral, au bonheur qui regarde la campagne; ensuite il s'élève plus haut, parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu : mais il n'y mêle rien de semblable aux prophéties de la sibylle. C'est dommage que Virgile n'ait fait les vers de cette pièce; encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eût fait tous.

Virgile se fait dire par Phébus au commencement de la sixième églogue, que ce n'est point à un berger à chanter des Rois et des guerres; mais qu'il doit s'en tenir à ses troupeaux, et à des sujets qui ne demandent qu'un style simple. Assurément le conseil de Phébus est fort bon : mais je ne comprends pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tôt après à entonner l'origine du monde, et la formation de l'univers selon le systême d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des guerres et des Rois. En vérité, je ne sais du tout ce que c'est que cette pièce-là; je ne conçois point quel en est le

dessein, ni quelle liaison les parties ont entr'elles. Après ces idées de philosophie, viennent les fables d'Hilas et de Pasiphaé, et des sœurs de Phaëton, qui n'y ont aucun rapport; et au milieu de ces fables, qui sont prises dans des temps fort reculés, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, et les honneurs qu'on lui rend au Parnasse : après quoi reviennent aussi-tôt les fables de Scylla et de Philomèle. C'est Silène qui fait tout ce discours bizarre. Virgile dit que le bon homme avoit beaucoup bu le jour précédent; mais ne s'en sentoit-il point encore un peu?

Ici je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille églogue que nous avons de Nemesianus, auteur contemporain de Calpurnius, et qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouer de sa flûte; mais des mortels ne peuvent tirer de la flûte d'un Dieu qu'un son très-désagréable. Pan s'en éveille, et il leur dit que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'histoire de Bacchus, et s'arrête sur la première vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une description qui me paroît agréable. Ce dessein-là est plus régulier que celui du Silène de Virgile, et même les vers de la pièce sont assez bon.

C'est un usage assez ordinaire chez les modernes,

de mettre en églogues des matières élevées. Ronsard y a mis les louanges des princes et de la France; et presque tout le pastoral de ces églogues consiste à avoir appellé Henri II, Henriot; Charles IX, Carlin; et Catherine de Médicis, Catin. Il est vrai qu'il avoue lui-même qu'il n'a pas suivi les règles; mais il auroit mieux valu les suivre, et éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet et de la forme de l'ouvrage. C'est ainsi que, dans sa première églogue, il tombe justement en partage à la bergère Margot de faire l'éloge de Turnèbe, de Budé et de Vatable, les premiers hommes de leur siècle, en Grec ou en Hébreu, mais qui assurément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que les bergers sont des personnages agréables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable; et pourvu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougère, on croira avoir fait une églogue. Quand des bergers louent un héros, il faudroit qu'ils le louassent en bergers; et je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse et d'agrément: mais il seroit besoin d'un peu d'art; et c'est bien le plus court de faire parler à des bergers la langue ordinaire des louanges, qui est fort élevée, mais fort commune, et par conséquent assez facile.

Les églogues allégoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantouan, qui étoit Carme, en a fait une où des bergers disputent en représentant deux carmes, dont l'un est de l'étroite observance, et l'autre est mitigé : le Bembe est leur juge. Ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait ôter leurs houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoique l'allégorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le différend de ces deux espèces de carmes traité en églogue.

J'aimerois encore mieux qu'un berger représentât un carme, que de le voir faire l'épicurien, et de lui entendre dire des impiétés. Cela arrive quelquefois aux bergers du Mantouan, quoiqu'ils soient très-grossiers, et que le Mantouan fût religieux. Amintas, dans une mauvaise humeur où il est contre les loix et contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les cieux après sa mort ; et il ajoute que tout ce qui en arrivera, sera peut-être qu'il passera dans un oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantouan, pour excuser cela, dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la ville. En vain Badius, son commentateur (car tout moderne qu'est le Mantouan, il a un commentateur, et aussi zélé que le seroit celui d'un ancien), tire de-là cette belle réflexion, que l'amour fait qu'on doute des

choses de la foi. Il est certain que ces erreurs-là, qui doivent être détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent être ignorées des bergers.

En récompense le Mantouan fait quelquefois ses bergers fort dévots. Vous voyez dans une églogue un dénombrement de toutes les fêtes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un berger que quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agréables, et lui fera à jamais habiter les cieux, avec les Dryapes et les Hamadryades : nouvelles Saintes que nous ne connoissions pas encore dans le paradis.

Ces ridicules sensibles, et pour ainsi dire palpables, sont bien aisés à éviter dans le caractère des bergers ; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des bergers disent des choses brillantes. Il en échappe quelquefois à ceux de Racan, quoiqu'ils aient coutume d'être assez retenus sur cet article. Pour les auteurs Italiens, ils sont toujours si remplis de pointes et de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce style comme leur langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoiqu'ils fassent parler des bergers, et ils n'en emploient pas des figures moins hardies ni moins outrées.

L'auteur *de la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, condamne la Sylvie du Tasse, qui, en se mirant dans une fontaine, et en se mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée et trop peu naturelle pour une bergère : on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des poésies pastorales du Guarini, du Bonarelli et du cavalier Marin, pour y trouver rien de pastoral ; car la pensée de Sylvie est la chose du monde la plus simple, en comparaison de celles dont ces auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre pastoral. Cet ouvrage a certainement de grandes beautés ; cet endroit même de Sylvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agréables choses et des mieux peintes que j'aie jamais vues ; et l'on doit être bien obligé à un auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Mais je ne crois pas que tous les poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules que celles de cette églogue de Marot, où le berger Colin dit sur la mort de Louise de Savoie, mère de François premier :

Rien n'est ça-bas qui cette mort ignore ;
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême ;

Romorantin la perte remémore,
Anjoug fait joug, Angoulême est de même,
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.

De Segrais, dont les poésies pastorales sont fort estimées, avoue qu'il n'a pas toujours exactement gardé le style qui y est propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siècle, qui demandoit des choses figurées et brillantes ; mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il savoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vraies beautés de l'églogue. On ne sait quel est le goût de ce temps-ci ; il n'est déterminé ni en bien ni en mal, et il paroît qu'il va flottant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainsi je crois que puisqu'on hasarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les règles et les véritables idées des choses.

Entre la grossièreté ordinaire des bergeres de Théocrite, et le trop d'esprit de la plupart de nos bergers modernes, il y a un milieu à tenir ; mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'exécution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la théorie. Il faut que les bergers aient de l'esprit, et de l'esprit fin et galant ; ils ne plairoient pas sans cela. Il faut qu'ils n'en aient que jusqu'à un certain point ; autrement ce ne seroient plus des bergers.

Je vais tâcher de déterminer quel est ce point, et hasarder l'idée que j'ai là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, et ceux qui n'en ont que médiocrement, ne diffèrent pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la manière dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espèce de lumière, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possèdent. Il y a une certaine pénétration, de certaines vues attachées, indépendamment de la différence des esprits, à tout ce qui nous intéresse et nous pique. Mais ces passions qui éclairent à-peu-près tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y ajoutent je ne sais quoi qui a l'air de réflexion, et que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, et n'y mêlent pour ainsi dire rien d'étranger. Un homme du commun dira bien : « j'ai si fort souhaité que ma maîtresse fût fidelle, que j'ai cru qu'elle l'étoit, » mais il n'appartient qu'à la Rochefoucault de dire : « l'esprit a été en moi la dupe du cœur ». Le sentiment est égal, la pénétration égale ; mais l'expression est si différente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une manière simple que d'une manière plus pensée, pourvu qu'il soit toujours également fin : au contraire, la manière simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espèce de surprise douce et une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin et de délicat sous des termes communs et qui n'ont point été affectés ; et sur ce pied-là, plus la chose est fine sans cesser d'être naturelle, et les termes communs sans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration et la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des dits notables des ambassadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi. Que des ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant, on n'y eût pas songé. Mais nous supposions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillés autrement que nous, que les Européens avoient toujours traités de barbares, ne devoient pas avoir le sens commun : nous avons été bien étonnés de leur en trouver, et les moindres choses de leur part nous ont jettés dans l'admiration, admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos bergers ; on est plus

touché de les voir penser finement dans leur style simple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au style des bergers ; c'est de ne parler que par faits, et presque point par réflexions. Les gens qui ont médiocrement de l'esprit, ou l'esprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulières qu'ils ont senties ; et les autres s'élevant plus haut, réduisent tout en idées générales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens et sur leurs expériences ; ce qu'ils ont vu les a conduits à ce qu'ils n'ont point vu : au lieu que ceux qui sont d'un ordre inférieur ne poussent point leurs vues au-delà de ce qu'ils sentent ; ce qui y ressemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets, une admiration presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frappé du fait particulier, et de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands génies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sais quoi d'essentiel, et qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion, il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un

esprit médiocre, que celui des autres? A la vérité on ne rapporte guère que des faits, et on ne s'élève pas jusqu'aux réflexions; mais rien n'est plus agréable que des faits exposés de manière qu'ils portent leur réflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile : « Galatée me jette une pomme, et s'enfuit derrière des saules, et veut être apperçue auparavant. » Le berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoiqu'il le sente parfaitement bien; mais il a été frappé de l'action, et selon qu'il vous la représente, il est impossible que vous n'en deviniez le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement : et il aime à pénétrer, pourvu que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaît à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de pénétration flatte sa vanité. Il a le double plaisir et d'embrasser une idée facile, et de pénétrer lorsqu'on lui présente des faits pareils à celui de Galatée. L'action et, pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, et il ne lui en peut coûter moins.

Lorsque Coridon, dans la seconde églogue de Virgile dit, pour vanter sa flûte, que Dametas la lui donna en mourant, et lui dit: *tu es le second maître qu'elle a eu*, et qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce présent, toutes

ces circonstances sont parfaitement du génie pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un berger s'embarrassât dans celles qu'il rapporteroit, et eût quelque peine à s'en démêler ; mais cela voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de personnages à qui il sied mieux de charger un peu leurs discours de circonstance, qu'aux amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles ou prises trop loin ; car cela seroit ennuyeux, quoique peut-être naturel : mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, et qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainsi, lorsque dans une églogue de Segrais une bergère dit :

Menalque et Licidas ont su faire des vers,
Dignes d'être chantés par cent Peuples divers;
Mais mon jaloux berger, sous ce vieux Sicomore,
En fit un jour pour moi, que j'aime mieux encore :

La circonstance du Sicomore est jolie, en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des bergers, les récits et les narrations leur conviennent fort bien ; mais de leur faire faire des harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de réflexions générales et de raisonnemens liés les uns aux autres,

en vérité je ne crois pas que leur caractère le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des descriptions, pourvu qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la coupe que le chevrier promet à Tircis dans la première idylle de Théocrite, passe un peu les bornes; et, sur cet exemple, Ronsard et Remi Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs bergers ont à décrire un panier, un bouc, un merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces descriptions n'aient quelquefois bien de la beauté, et un art merveilleux; au contraire, elles en ont trop pour des bergers.

Vida, fameux poëte latin du seizième siècle, dans l'églogue de Nicé, qui est, à ce que je crois, Victoire Colonne, veuve de Davalos, marquis de Pesquaire, fait décrire au berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant, et regrettant de ne pas mourir dans un combat; des Rois, des Capitaines et des Nymphes en pleurs autour de lui; Nicé priant en vain les dieux; Nicé évanouie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses femmes lui jettent sur le visage : et il ajoute qu'il auroit exprimé bien des plaintes et des gémissemens, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un

panier

panier, et même je ne rapporte pas tout; mais je ne sais comment tout cela se peut représenter sur du jonc, ni comment Damon, qui n'y sauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je vois que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaison dans les discours de ses bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, et principalement des proverbes grossiers dont les vrais bergers se servent presque toujours. Mais comme ces traits-là sont fort aisés à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les auteurs d'églogues, que des bergères qui surpassent toutes les autres autant que le pain surpasse le houx, et que le chêne est au-dessus de la fougère; on ne parle que des rigueurs d'une ingrate, qui sont à un berger ce qu'est la bise aux fleurs, la grêle aux moissons, &c. A l'heure qu'il est, je crois tout cela usé; et, à dire vrai, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du génie de la passion, et les bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace; mais je n'en connois guère de cette espèce;

Ainsi, nous avons trouvé à-peu-près la mesure d'esprit que peuvent avoir des bergers, et la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des églogues comme des habits que l'on prend dans des ballets pour représenter des paysans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des paysans véritables; ils sont même ornés de rubans et de points, et on les taille seulement en habits de paysans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matière des églogues, soient plus fins et plus délicats que ceux des vrais bergers; mais il faut leur donner la forme la plus simple et la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité et de la naïveté jusques dans les sentimens: mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté et cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, et non pas des lumières que la nature et les passions fournissent d'elles-mêmes; autrement l'on tomberoit dans des puérilités qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre, que celle de ce jeune berger, qui, dans une églogue de Remi Belleau, dit sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie bergère :

J'ai baisé des chevreaux qui ne faisoient que naître,
Le petit veau de lait dont Colin me fit maître,

L'autre jour dans ces prés ; mais ce baiser vraiment
Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puérilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune berger, qu'au cyclope Polyphême. Dans l'idylle de Théocrite qui porte son nom, et qui est belle, il songe à se venger de ce que sa mère, nymphe marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre nymphe de la mer ; il la menace de dire, pour la faire enrager, qu'il a mal à la tête et aux deux pieds. On ne peut guère croire que, fait comme il étoit, sa mère fût assez folle de lui pour être bien fâchée de lui voir de petits maux, ni qu'il imaginât une vengeance si mignonne. Son caractère est mieux gardé, lorsqu'il promet à Galatée, comme un présent fort agréable, quatre petits ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'ours, je voudrois bien savoir pourquoi Daphnis, en mourant, dit adieu aux ours et aux loups cerviers, aussi tendrement qu'à la belle fontaine d'Aréthuse et aux fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guère coutume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les précédentes ; c'est sur les églogues qui ont un refrain à-peu-près comme des ballades, ou un vers qui se répète plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager

à ces refrains des chûtes heureuses, ou tout au moins justes : mais on ne sera peut-être pas fâché de savoir que tout l'art dont Théocrite s'est servi dans une idylle de cette espèce, a été de prendre son refrain, et de le jetter dans son idylle à tort et à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sens égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un moderne ne seroit pas admiré, s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Théocrite et de Virgile, tout anciens qu'ils sont ; et je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espèce de religion que l'on s'est faite d'adorer l'antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de louer assez souvent Virgile et Théocrite : mais enfin je ne les ai pas toujours loués, et je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts ; je n'ai pas forcé toutes les lumières naturelles de la raison pour les justifier ; je les ai en partie approuvés, et condamnés en partie comme des auteurs de ce siècle, que je verrois tous les jours en personnes ; et c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilége.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite digression qui sera mon apologie, et une exposition naïve du sentiment où je suis sur

les anciens et les modernes. J'espère qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le poëme de Perraut a mis cette question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter plus amplement et plus à fond, je ne la toucherai que fort légèrement. J'estime assez les anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un adversaire illustre et digne d'eux.

LE RETOUR DE CLIMENE, PASTORALE.

SCENE I.

ALCIDON, TIRCIS.

ALCIDON.

Tircis, rends-moi raison
De tout ce qu'en ces lieux j'admire:
Pourquoi, quand l'été se retire,
Vois-je renaître ici des fleurs sur leur gazon?
Tircis, que veut dire
Un si doux zéphyre
Hors de la belle saison?
J'attendois désormais la neige et la froidure:
Aurons nous le printemps deux fois?

TIRCIS.

Climène est de retour, berger; et la nature
L'apprend à nos oiseaux, à nos prés, à nos bois.
Vois comme en ces climats elle se renouvelle,
Elle n'a jamais eu d'appas plus éclatans;
Elle en veut faire autant pour cette belle
Qu'elle en feroit pour le printemps.

ALCIDON.

Ah! je ne devois pas attendre

Qu'on m'apprît qu'elle est de retour;
Et ne sentois-je pas qu'en ce charmant séjour,
Il vient de se répandre
Un air plus amoureux, plus tendre?

TIRCIS.

Aimons, en ce charmant séjour
On ne respire plus qu'amour.

TOUS DEUX.

Aimons, en ce charmant séjour
On ne respire plus qu'amour.

TIRCIS.

Qui pourroit s'en défendre?

ALCIDON.

Tous les cœurs enchantés se rendront à leur tour.

TOUS DEUX.

Aimons, en ce charmant séjour
On ne respire plus qu'amour.

SCÈNE II.

ALCIDON, TIRCIS, THAMIRE.

THAMIRE.

ENTENDRAI-JE toujours retentir nos bocages
De ces vaines chansons?
Pourquoi rendre à l'amour ces indignes hommages?
Il trouble seul, par ses cruels ravages,
Le repos dont nous jouissons.
S'il n'étoit point d'amour au monde,
Que les bergers seroient heureux:
Les charmes d'une paix profonde,

Les innocens plaisirs n'étoient fait que pour eux.
S'il n'étoit point d'amour au monde,
Que les bergers seroient heureux!
Ne souffrons point qu'il nous enchaîne;
Qui résiste d'abord, en triomphe toujours.

TIRCIS.

Berger, vous cesserez de tenir ce discours;
Vous n'avez jamais vu Climène.

THAMIRE.

J'ai vu mille beautés qui ne m'ont point surpris;
J'ai vu Sylvie, Aminte, et Lisette, et Doris,
Attaquer mon repos dont leur fierté s'offense;
Mon cœur s'est éprouvé contre tous leurs appas:
Je suis sorti de ces divers combats
Plus assuré de mon indifférence.
Que puis-je avoir à redouter?
S'il faut combattre encor, ma victoire est certaine.

ALCIDON.

Berger, tout cet orgueil se laissera dompter,
Vous n'avez jamais vu Climène.

THAMIRE.

Et bien, qu'elle paroisse avec tous ses attraits;
Elle n'a jamais vu Thamire,
Elle apprendra qu'on peut braver ses traits;
J'insulterai ces yeux dont l'éclat vous attire,
En conservant une profonde paix.

ALCIDON ET TIRCIS.

Ah! ne poursuivez pas, vous vous rendez coupable;
De son pouvoir l'amour est trop jaloux.
Quelle vengeance effroyable
Vous prépare son courroux?

Nous en frémissons pour vous.

THAMIRE.

Ne craignez rien pour moi, je saurai me défendre.
L'empire de l'amour auroit peine à s'étendre,
Si de l'indifférence on savoit mieux le prix.
Tout son pouvoir se borne à prendre
De foibles cœurs qui veulent être pris.

SCÈNE III.

TIRCIS, ALCIDON.

TIRCIS ET ALCIDON.

N'IMITONS point ce téméraire;
Craignons toujours l'amour, évitons sa colère.

ALCIDON.

L'amour, le plus grand des vainqueurs:
Soumet tout à ses loix, et l'univers l'adore;
Mais les cœurs des bergers lui doivent plus encore
Que tous les autres cœurs.

SCENE IV.

TIRCIS, ALCIDON, FLORISE.

FLORISE.

JE cours de toutes parts, le désespoir dans l'ame:
Bergers, on ne doit plus se fier aux sermens,
Le plus tendre des amans,
Philène, a trahi ma flâme.
Doux nœuds qu'avoient formés d'innocentes amours;
Que nous prenions plaisir à serrer tous les jours

Par une tendresse nouvelle ;
Hélas ! ne pouviez-vous, avec tous vos attraits,
Arrêter plus long-temps un amant infidelle,
Vous qui m'engagiez pour jamais ?

TIRCIS.

Mais, bergère, avez-vous une entière assurance
De ce funeste changement ?
Souvent un cœur jaloux en croit trop aisément
La plus foible apparence.

FLORISE.

Mon malheur n'est que trop certain,
Une agréable erreur ne peut flatter ma peine.
Je me déguiserois en vain
Le crime de Philène ;
Je viens de voir sur le sein de Climène
Des fleurs qu'il tenoit de ma main.

ALCIDON.

Je ne suis point surpris que Climène l'engage ;
Il faut aimer Climène, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.
Tous les cœurs sont faits pour ses loix ;
L'amour en sa faveur permet qu'on soit volage.
Il faut aimer Climène, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.

FLORISE.

Est-ce là, juste ciel ! dans mes douleurs pressantes,
Le soulagement que j'attends ?

TIRCIS ET ALCIDON.

Climène est de retour ; que nous verrons d'amantes
Pleurer des amans inconstans !

SCENE V.

TIRCIS, ALCIDON, THAMIRE.

THAMIRE.

Bergers, pourrez-vous bien m'en croire ?
Je viens de voir Climène, et ne me connois plus.
Je suis tombé dans un trouble confus,
Je n'ai point à ses yeux disputé leur victoire ;
Je ressens des transports qui m'étoient inconnus,
J'ai déjà perdu la mémoire
De ces projets si fiers jusqu'ici soutenus.

TIRCIS ET ALCIDON.

O redoutable amour ! ô puissante Vénus !
Quel triomphe pour vous ! quelle éclatante gloire !

THAMIRE.

A l'aimable Climène il vouloit réserver
Un cœur qui fut toujours rebelle ;
Ils m'ont permis long-temps de les braver,
Pour rendre ma défaite encor plus digne d'elle.

ALCIDON.

Que nous sommes charmés de votre ardeur nouvelle !
Vous ne serez donc plus le seul de ces hameaux,
Qui chante sur des tons si différens des autres ?
Vous aimez, et vos chalumeaux
Vont s'accorder avec les nôtres.

THAMIRE.

A des chants amoureux ils n'ont jamais servi :
Bergers, récompensons un temps que je regrette ?
Désormais je n'ai plus de voix ni de musette,
Que pour chanter les yeux qui m'ont ravi.

TOUS TROIS.

Chantons l'aimable souveraine
De mille et mille cœurs ;
Chantons des traits toujours vainqueurs ;
Chantons, chantons Climène.

TIRCIS.

En quelques lieux qu'elle tourne ses pas,
Mille tendres amours y marquent sa présence.

THAMIRE.

La fière indifférence
Fuit toujours devant ses appas.

ALCIDON.

Elle nous défend l'espérance,
Et ses rigueurs ne nous guérissent pas.

TOUS TROIS.

Chantons l'aimable souveraine
de mille et mille cœurs ;
Chantons des traits toujours vainqueurs ;
Chantons, chantons Climène.

ENONE,
PASTORALE.

PERSONNAGES.

ÉNONE, *Fille du Fleuve Scamandre.*

IDALIE, *Bergère.*

PARIS.

HECTOR.

CHŒUR DE BERGERS.

ENONÉ,
PASTORALE.

ACTE I.

SCENE I.

ÉNONE, CHŒUR DE BERGERS.

ÉNONE.

MON berger revient aujourd'hui;
Suivez de mes transports la douce violence,
Bergers, occupons-nous de lui;
Cueillons pour lui des fleurs en son absence.

UN BERGER.

Nous sommes tous intéressés
A servir un amour si tendre;
Vous êtes fille de Scamandre,
Et vous nous faites voir par vos soins empressés,
Qu'à l'amour d'une nymphe un berger peut prétendre.
Nous sommes tous intéressés
A servir un amour si tendre.
Un aimable pasteur a su plaire à vos yeux,
Les pasteurs à l'envie chantent cette victoire:
La gloire de Pâris est la commune gloire
De tous les bergers de ces lieux.

CHŒUR.

Un aimable pasteur, &c.

ÉNONE.

Dans l'empire d'amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on sait charmer
Le dieu Pan et Jupiter même
N'y sont point reconnus, s'ils ne se font aimer :
Et c'est un demi-dieu que le berger qu'on aime.

UN BERGER.

Aimez sans crainte, livrez-vous
Aux innocens plaisirs d'une ardeur mutuelle.
Vous êtes nymphe et belle,
Vous aimez ; votre amour et des appas si doux
Ne sauroient trouver d'infidelle.

ÉNONE.

Mon berger m'aimera toujours,
Il me le jure tous les jours ;
J'en crois l'ardeur dont il le jure,
J'en crois ses doux transports et ses soins assidus ;
Mais j'en crois peut-être encor plus
Mon cœur même qui m'en assure.

SCÈNE II.

ÉNONE, IDALIE, CHŒUR.

IDALIE.

NYMPHE, Pâris est arrivé.

ÉNONE.

Il me cherche sans doute ; ah ! courons Idalie,
Dans les lieux où tu l'as trouvé.

IDALIE.

IDALIE.

Je l'ai trouvé rêveur, plein de mélancolie,
Assis sous ces arbres voisins;
Et ses soupirs marquoient une ame ensevelie
Dans de profonds chagrins.

ÉNONE.

Il ne me cherche pas! Ah! dieux, quelle nouvelle!
Il est si près d'Énone, et ne la cherche pas?
Quel retour d'un amant! deux jours d'absence, hélas!
Ont-ils changé ce cœur si tendre et si fidelle!

IDALIE.

Mais, sans doute, il ressent une peine cruelle.

ÉNONE.

Ah! que ne la vient-il partager avec moi!
Si nos peines ne sont communes,
Si je n'adoucis plus toutes ses infortunes,
Il me manque de foi.
Je frissonne déjà des maux que j'envisage:
Un désordre confus agite mes esprits.
Dieux! quel est cet affreux présage?
Allons, allons chercher Pâris.

SCENE III.

IDALIE, CHŒUR.

IDALIE.

Pour les cœurs délicats l'amour a trop d'alarmes,
Ils en devroient toujours éviter le danger;
Mais les cœurs délicats, trop touchés de ses charmes,
Sont les plus prêts à s'engager.

CHŒUR.

Pour les cœurs délicats, &c.

ACTE II.

SCÈNE I.

PARIS.

AIMABLES lieux, agréables retraites,
Qui m'avez vu goûter
Des douceurs si parfaites,
Non je ne saurois vous quitter.
Vous me représentez sans cesse
Les plaisirs dont mon cœur s'est laissé transporter:
Vous promettez encor ces biens à ma tendresse;
Non, je ne saurois vous quitter.
Mais je vois la nymphe que j'aime.
Lieux trop charmans, qu'elle vient vous prêter
D'appas pour m'arrêter!
Soyez toujours témoins de mon ardeur extrême
Non, je ne saurois vous quitter.

SCÈNE II.

PARIS, ÉNONE.

PARIS.

ÉNONE, savez-vous quel ennui me tourmente?
On me veut arracher des lieux où je vous voi.
J'étois berger, vous receviez ma foi,
Mon bonheur passoit mon attente;

Mais je reviens de Troie, où j'ai vu, malgré moi,
Que ma fortune est trop brillante.
J'ai reçu les respects d'une cour éclatante,
Qui fait trembler tout sous sa loi.
En vous le racontant ma douleur en augmente.
Chère Énone, j'apprends que je suis fils du Roi.

ÉNONE.

Vous êtes fils du Roi ! quel coup pour une amante !

PARIS.

Le Roi m'a commandé de ne le quitter pas ;
La Reine à chaque instant me serroit dans ses bras ;
Sur moi seul leur suite nombreuse
Attachoit ses regards flatteurs et curieux :
Mais je n'ai pu souffrir, d'un sort si glorieux,
La contrainte trop rigoureuse ;
Je me suis dérobé, j'ai volé dans ces lieux.

ÉNONE.

Retournez, retournez dans cette cour pompeuse.

PARIS.

Votre amour seul m'est précieux.

ÉNONE.

Ah ! ne m'amusez plus par votre ardeur trompeuse.

PARIS.

Fiez-vous, belle Énone, au pouvoir de vos yeux.

ÉNONE.

Laissez mourir Énone, elle est trop malheureuse.
Je croyois n'aimer qu'un berger,
Faut-il que vous cessiez de l'être ?
Lorsque vous sûtes m'engager,
Je descendis du rang où le ciel m'a fait naître,
Je me plus à le négliger.

Qui jamais eût prévu que vous dussiez changer
Par le nouvel éclat où vous allez paroître ?
Je croyois n'aimer qu'un berger,
Faut-il que vous cessiez de l'être ?

PARIS.

Ah ! si pour conserver de si tendres amours,
Il faut être berger, je le serai toujours.
Oui, mon cœur désavoue une illustre fortune ;
Je refuse à jamais sa faveur importune (1),
Qui m'accable d'un bien qui ne me peut flatter ;
Je reprends la houlette
Qu'avec vous si long-temps ces bois m'ont vu porter
Je reprends la musette
Accoutumée à vous chanter ;
Et touché désormais des seuls regards d'Énone ;
Possédé de ses seuls appas,
Mon cœur ne se souviendra pas
Qu'il soit dans l'univers ni couronne, ni trône.

ÉNONE.

Pourriez-vous à ce point signaler votre foi ?
Vous laisseriez la cour pour vivre en ces bocages !

PARIS.

Nymphe, n'avez-vous pas de votre rang pour moi
Quitté les avantages ?
J'ai du plaisir de savoir
Qu'un monarque soit mon père,
Puisqu'enfin je puis avoir
Un sacrifice à vous faire.

---

(1) Voilà la même faute que Racine a faite au commencement de la première scène d'Andromaque.

TOUS DEUX.

Pour demeurer dans vos liens,
Est-il rien que je n'abandonne?
Quand on connoît les biens que l'amour donne,
On ne connoît plus d'autres biens.

SCÈNE III.

PARIS, ÉNONE, IDALIE.

IDALIE.

UN Guerrier dans ces lieux arrive,
Il y cherche Pâris avec empressement.

ÉNONE.

Que ma frayeur est vive!
Tu veux, cruel destin, m'arracher mon amant.

PARIS.

Ah! plutôt du jour même il faudra qu'on me prive.
Le destin ne peut rien sur un nœud si charmant.

ACTE III.

SCENE I.

HECTOR, PARIS.

HECTOR.

Quoi! vous vous obstinez à vivre en ces retraites?
Oubliez vous déjà, mon frère, qui vous êtes,
Quel sang vous a donné le jour?

PARIS.

Seigneur, j'ai peine encore à vous nommer mon frère,
Hélas! vous ne connoissez guère
Les biens de ce charmant séjour.
Une éternelle paix tient ici son empire:
On se fait à la cour mille divers malheurs,
Dont jamais en ces lieux un berger ne soupire;
A peine savons-nous les noms de vos douleurs;
Les dieux dans leurs trésors n'ont rien qui pût suffire
Pour contenter vos cœurs.
Ici quelques troupeaux, de l'ombrage, un zéphyre,
Qui nous fasse naître des fleurs,
Voilà tous les biens qu'on desire;
Et ce qui passe encor tout ce qu'on peut vous dire,
On aime ici, mon frère, on n'aime point ailleurs.

HECTOR.

Ne rougissez-vous point de l'indigne mollesse

Qu'aux yeux d'Hector vous laissez éclater ?
Lorsque de votre sang vous voyez la noblesse,
Par quel honteux appas un sort plein de bassesse
Peut-il vous enchanter ?

PARIS.

Souffrez qu'à vos regards ma foiblesse s'expose.
Sensible au seul plaisir d'aimer et d'être aimé,
Je ne suis point accoutumé
Aux devoirs que la gloire impose.
Je ne connois encore que cette douce loi
Que mon ame a toujours suivie.
D'aujourd'hui seulement je suis fils d'un grand Roi ;
Je fus berger toute ma vie.

(*Le reste manque*).

A MADAME
LA DAUPHINE,
EGLOGUE.

DANS un bois qu'arrose la seine,
» Je marchois sans tenir une route certaine,
» Et rêvois presque sans objet;
» Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos prairies,
» Suffisent pour causer nos douces rêveries,
» J'entendis quelque voix que je crus reconnoître;
» C'étoient Lise et Cloris, qui toutes deux font naître
» De nos hameaux les plus tendres amours:
» J'écoutai sans vouloir paroître,
» Trahison qui se fait toujours
» Aux belles dont on veut surprendre les discours.

» Non, disoit Cloris, j'en suis sûre,
» C'étoit une Déesse, et tu lui fais injure
» D'être d'un avis différent.
» D'une divinité les marques naturelles
» Eclatent dans cet air qui touche et qui surprend;
» Lise, as-tu donc vu des mortelles
» Avoir l'air si noble et si grand?

» Tu ne peux à sa vue avoir été frappée
» D'un respect plus profond que moi,
» Répondoit Lise; et cependant je croi,
» Ma Cloris, que tu t'es trompée,
» Et que j'en juge mieux que toi.
» Les déesses, toujours fières et méprisantes,
» Ne rassureroient point les bergères tremblantes,

» Par d'obligeans discours, des souris gracieux:
» Mais tu l'as vu; cette auguste personne
» Qui vient de paroître en ces lieux,
» Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
» Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
» Sembloit, par ses regards, nous faire des caresses.
» Cloris as-tu vu des déesses
» Avoir un air si facile et si doux?

» Alors je me présente aux yeux des deux bergères,
» Qui ne traitoient point ces mystères
» Que des témoins cachés sont ravis d'écouter:
» Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire
» En devinant ici qui vous fait disputer;
» Ce ne peut être que VICTOIRE.
» Pour vous dire ce que j'en croi,
» Je suis, je l'avoûrai, du sentiment de Lise;
» Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi,
» Cloris ne s'est guère méprise.

» Comment en sais-tu tant, toi qui n'es qu'un berger,
» Dit Cloris? à quel droit prétends-tu nous juger?
» Bergère, je consens, repris-je, à vous l'apprendre.
» Quoique simple berger, j'ai voulu voir la cour,
» Cette cour, d'où LOUIS prend plaisir à répandre
» Les biens dont est comblé ce rustique séjour.
» N'attendez pas de moi que je vous représente
» Combien de ces beaux lieux la pompe est éclatante;
» Je fus, à leur aspect, interdit, ébloui;
» Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire;
» Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui:
» Mes yeux furent long-temps attachés sur VICTOIRE.

» Car, le croiriez-vous bien ? on me vit là chantant
» Ces airs d'une muse champêtre,
» Ces mêmes airs que vous connoissez tant.
VICTOIRE le voulut, se délassant peut-être
» De ces airs plus polis que sans cesse elle entend.
» Je tremblois devant elle, et je chantai pourtant.
» O ciel! qu'elle fit bien connoître
» Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend!
» Les endroits dont je crois qu'on peut être content,
» Un souris fin, qui venoit à paroître,
» Les marquoit dans le même instant.
» Quand un berger qui vous adore,
» Chante des vers qui furent faits pour vous,
» Vous devez bien savoir s'ils sont touchans et doux;
» VICTOIRE le sait mieux encore.

» Puisqu'elle daigne m'écouter,
» Toujours mes chants seront jugés par elle.
» Et pourquoi ne la pas chanter,
» Me direz-vous? La matière est si belle!
» Je le sais bien; mais un simple hautbois,
» A votre avis, y pourroit-il suffire?
» Phœbus lui-même avec sa lyre,
» Y penseroit plus d'une fois ».

POÉSIES PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIÈRE ÉGLOGUE.

A MONSIEUR......

« QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
» Tant de châteaux forcés, de géans pourfendus,
» De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus,
» Je n'ai point de regret que ce soient-là des fables,
» Mais quand je lis l'Astrée, où dans un doux repos
» L'amour occupe seul de plus charmans héros,
» Où l'amour seul de leurs destins décide,
» Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
» Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan
» Jusques dans Adamas, le souverain druide;
» Dieux! que je suis fâché que ce soit un roman!
» J'irois vous habiter, agréable contrée,
» Où je croirois que les esprits
» Et de Celadon et d'Astrée
» Iroient encore errans, des mêmes feux épris;
» Où le charme secret, produit par leur présence,
» Feroit sentir à tous les cœurs
» Le mépris des vaines grandeurs,
» Et les plaisirs de l'innocence.

» O rives de Lignon! ô plaines de Forez!
» Lieux consacrés aux amours les plus tendres,
» Montbrison, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits;
» Que n'êtes-vous peuplés d'Hylas et de Silvandres!
» Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
» Ces Silvandres et ces Hylas,
» Remplissons nos esprits de ces douces chimères,
» Faisons-nous des bergers propres à nous charmer;
» Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer,
» Faisons-nous aussi des bergères.

» Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
» Notre raison séduite avec plaisir s'égare,
» Elle-même jouit des plaisirs qu'elle a feints;
» Et cette illusion pour quelque temps répare
» Le défaut des vrais biens que la nature avare
» N'a pas accordés aux humains.
» Ami, dans ce dessein je t'offre cet ouvrage;
» Nous avons eu du ciel l'un et l'autre en partage
» Le même goût pour les bergers.
» Nous n'imiterons pas du héros de Cervantes
» Dans de ridicules dangers
» Les prouesses extravagantes.
» Sans doute nos esprits ne seront point blessés
» Du fol entêtement de la chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressés;
» Mais pour cette puissante et douce rêverie,
» Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
» Avec quelques moutons à peine ramassés,
» Rétablissant la bergerie
» Dans l'éclat des siècles passés,
» Cher ami, sans plaisanterie,
» N'en sommes-nous point menacés »?

LES bergers d'un hameau célébroient une fête ;
Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête,
Ne respiroit qu'amour, et n'étoit appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire et d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les bergères ;
On avoit pris conseil des ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux prés naissans ;
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la nature, et si simple et si belle,
Peut recevoir d'un art presqu'aussi simple qu'elle.
Ici, sous des rameaux exprès entrelacés,
Où jouoient les rayons dont ils étoient percés ;
On formoit tour-à-tour des danses différentes :
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes !
Là, dans une campagne on disputoit un prix ;
L'amour plus que la gloire anime les esprits,
Les belles aux bergers inspirent de l'adresse :
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse !
Tout l'air retentissoit du bruit confus et doux
Des flûtes, des hautbois, et des oiseaux jaloux ;
Il naissoit mille amours, ce temps les favorise ;
Ils étoient moins craintifs, ce temps les autorise ;
De toutes parts enfin, par mille jeux divers,
A la joie, au plaisir les cœurs étoient ouverts.
Alcandre, Alcandre seul n'en étoit point capable ;
A peine il reconnut un jour si remarquable :
En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris ;
Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe, il fuit une importune foule ;
Par des chemins couverts en secret il se coule.
Aussi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau,
D'où les yeux aisément découvrent le hameau,

Il y voit l'allégresse en tous lieux répandue,
Pour un amant qui souffre insupportable vue.
Il s'arrête, et pressé de ses vives douleurs :
Tout rit, tout est en joie; et moi, dit-il, je meurs.
Deux fois du sein des eaux la lumière est sortie,
Depuis que du hameau ma bergère est partie;
Je faisois de la voir le plus doux de mes soins;
Si je ne la voyois, je la cherchois du moins;
L'amour me conduisoit, et je ne manquois guère
A découvrir les lieux qui cachoient la bergère.
Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux,
Plein d'elle, et sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le soleil marche à pas lents sur nos têtes!
Quels jours! quelle tristesse! et l'on songe à des fêtes!
On danse en ce hameau! que je me tiens heureux
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois-je? quoi! je pourrois voir Doride
De louanges toujours et de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joie!
Goûtez bien le bonheur que le ciel vous envoie,
Bergères; jouissez de mille vœux offerts
Dans l'absence d'Iris; les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné les jeux! que d'yeux tournés sur elle
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé,
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée,
Il sembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée.
Il est vrai cependant que, pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure,
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure;

Elle est jaune, Iris brune, et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux et tendre,
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourmens j'étois récompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée,
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût, en fuyant, dit quelque mot tout bas,
Avec sa douce voix et son doux embarras.
Elle l'a déjà fait aux noces de Sylvie,
Ce plaisir imprévu pensa m'ôter la vie;
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir.
Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit revenir!
Alcandre, que dis-tu? La bergère est absente,
Peut-être pour long-temps, peut-être peu constante;
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE ET DELPHIRE.

IIe EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

OU vas-tu, Licidas?

LICIDAS.

» Je traverse la plaine,
» Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

» La course est assez longue.

LICIDAS.

» Ah! s'il étoit besoin,
» Pour le sujet qui me mène,
» J'irois encor plus loin.

ATIS.

» Il est aisé de t'entendre ;
» Toujours de l'amour ?

LICIDAS.

» Toujours.
» Que faire sans les amours ?
» Qui viendroit me les défendre,
» Je finirois-là mes jours.
» Au hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
» En aucun autre lieu l'amour n'est mieux servi :
» Bergères et bergers nous lui rendons hommage ;
» Il n'est point parmi nous d'usage
» Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

» Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
» Un berger rougiroit de n'être pas amant ;
» Au doux péril d'aimer de soi-même on s'expose.
» Qu'il arrive un événement,
» Il n'en faut pas chercher bien loin la cause ;
» C'est l'amour, c'est lui sûrement.
» Par nos Iris et nos Sylvies,
» Tous nos destins sont décidés.
» Les troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardés :
» Mais les belles sont bien servies.

LICIDAS.

» Dans tout notre hameau nous ne pouvions compter
» Qu'une jeune beauté qui fût indifférente ;
» Maintenant ç'en est fait, Silvanire est amante,
» L'amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

ATIS.

» Dis-moi, berger, par quelle voie
» Il l'a soumise à son pouvoir :
» Je suis curieux de savoir
» Les divers moyens qu'il emploie.
» Aussi bien je suivrai la route que tu tiens
» Pendant un assez long espace ;
» Dans de semblables entretiens,
» Tu sais comme le temps se passe.

LICIDAS.

» Mais, berger, tu me conteras
» De ton hameau quelque histoire pareille.

ATIS.

» J'y consens ; ce seroit une grande merveille
» S'il ne nous en fournissoit pas. »

LICIDAS.

SILVANIRE vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse ;
Et, ce qui méritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois amans.
Souvent contre l'amour, même contre sa mère,
Contre l'aimable troupe adorée en Cythère,
Elle tint des discours offensans et hardis ;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle
Non sur de nouveaux soins qu'un amant eut pour elle ;
L'amour n'en fit pas tant, et la réduisit bien :
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Mirène avec Zélide :

Tandis que le soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces amans retirés,
Du reste des mortels se croyoient délivrés.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire;
D'un entretien d'amans elle eut dessein de rire,
Plaisir qui lui devoit sans doute être interdit.
Dieux ! quels discours charmans Silvanire entendit !
Devine-les, Atis, toi qui sais comme on aime;
C'étoient de ces discours dictés par l'amour même,
Que les indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un amant hors de là ne sauroit répéter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix, les yeux d'intelligence,
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs et flatteurs, doux ensemble et perçans.
Zélide en rougissoit; et cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Mirène charmé lisoit, dans sa rougeur,
Des secrets qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée:
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,
Le lieu, même l'habit que Zélide avoit pris;
Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris.
Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Mirène,
Dont la bergère alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux seuls importans,
Quels sujets d'entretien à des amans contens?
Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage,
Qui des tendres amours est le charmant partage,
Que le respect pourtant accompagne toujours;
Doux respects, qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire,
Par quel art, cher Atis, se pourroit-il décrire?

Quelque débat entre eux survenu pour un chant,
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Mirène arrachoit à la belle,
Et dans le mouvement que causoit la querelle,
Une main de Zélide ou bien un bras baisé,
Un vain courroux d'amante aussi-tôt appaisé:
Que sais-je ? mille jeux que l'amour autorise,
Une innocente offense, une feinte surprise,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuse;
De ce lieu solitaire elle sortit rêveuse:
Les plus beaux de ses jours, quoiqu'exempts de souci,
Tranquilles, fortunés, ne couloient point ainsi.
Elle croyoit toujours voir Zélide et Mirène,
Toujours de leurs discours sa mémoire étoit pleine,
Présage d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bientôt de ses amans Lisis le plus aimable,
A ses vœux empressés la trouva favorable;
Bientôt.... mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter ?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bientôt sur tous les soins que la tendresse inspire,
On ne distingua plus Zélide et Silvanire.
De l'amour cependant admire les attraits;
Le mal se prend à voir des amans de trop près.

ATIS.

« LICIDAS, tu ne saurois croire
» Quel plaisir m'a fait ton histoire.
» Je suis ravi, lorsque j'entends
» Que notre commun maître obtient une victoire:

» Viens m'en redemander le détail dans vingt ans ;
» Et tu verras si j'ai bonne mémoire.
» Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
» Combien on a mené de mes moutons au bois ;
» J'oublirai bien des secrets qu'on m'enseigne
» Pour guérir un troupeau qui périt chaque jour :
» Mais il ne faut pas que l'on craigne
» De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

» Puisque ta mémoire est si bonne,
» Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

» Tu ne perdras rien de tes droits ;
» Vois si je sais payer les plaisirs qu'on me donne ».

TROIS jours s'étoient passés, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire et Damon, qui ne s'étoient point vus ;
Leurs troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement séparés, ne paissoient qu'avec peine.
Tandis que le berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
La Bergère affectoit de paroître suivie
Des plus jeunes bergers dont elle fût servie ;
Mais elle étoit distraite, et des soupirs secrets
Alloient après Damon jusqu'au fond des forêts.
Vois de quelle rigueur étoit cette bergère.
Damon lui déroba quelque faveur légère,
Delphire le bannit dans un premier courroux ;
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
Un soir que les troupeaux, sortant du pâturage,
D'un pas tardif et lent marchoient vers le village,
Et que tous les bergers chantoient à leur retour

Les douceurs du repos qui suit la fin du jour ;
Delphire qui, malgré l'ombre déjà naissante,
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une amante ;
S'arrêta sur sa route, et prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Rêveur, plein d'une triste et sombre nonchalance,
Tel qu'on peut souhaiter un amant dans l'absence,
Il laissoit ses brebis errer en liberté,
Et son hautbois oisif pendoit à son côté.
Delphire en fut touchée, et pour être apperçue,
Elle fit quelque bruit : il détourna la vue ;
Et quand vers la bergère il adressa ses pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point ? les nymphes du bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage ;
L'écho, qui des bergers connoît tous les amours,
Ne répéta jamais de plus tendres discours.
Tantôt il condamnoit lui-même son audace,
D'un ton de suppliant il demandoit sa grace ;
Et tantôt moins soumis, il trouvoit trop cruel
Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels soins assidus, et par quelle constance
Avoit-il prévenu cette amoureuse offense ?
Et combien voyoit-on d'amans moins empressés,
Moins ardens qu'il n'étoit, et mieux récompensés ?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit Delphire ;
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion, alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure ;
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour :
L'amour fait qu'il renonce à tous les biens d'amour ;

Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
Il tâche à réparer son trop de hardiesse ;
Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire.
On dit que le berger, lorsqu'on l'avoit banni,
Pour un moindre sujet avoit été puni ;
Et, sans savoir pourquoi, Delphire moins sévère,
Sur ce crime nouveau n'entre point en colère.

LICIDAS.

» JE te l'avoue, Atis, tu t'es bien acquitté.
» J'aime Delphire et sa fierté.

ATIS.

» Ton goût est assez raisonnable,
» Berger ; et je ne doute pas
» Que l'on ne te prépare une fierté semblable
» Aux lieux où tu tourne tes pas.
» Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte.
» Adieu.

LICIDAS.

» Je vois d'ici ce que ton cœur médite ;
» Ton voyage, berger, ressemble assez au mien.

ATIS.

» A dire vrai, cela se pourroit bien.
» Va, puisses-tu jamais ne trouver de cruelles !

LICIDAS.

» Les cruelles ne me sont rien,
» Je ne crains que les infidelles ».

DELIE.

IIIe EGLOGUE.

A MAD.....

QUITTONS, mes chers moutons, le cours de la rivière
L'herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçois ;
Vous m'allez désormais occuper toute entière ;
Myrtille, qui m'aimoit, ne songe plus à moi,

Hélas ! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop sûre ;
Déjà je prononçois son nom avec plaisir,
Déjà je pensois moins à vous qu'à ma parure,
Déjà pour vous garder je manquois de loisir.

Moi, qui fus toujours rigoureuse,
Je ne l'étois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse :
Puisqu'il m'a dû quitter, ciel ! que je suis heureuse
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard !

Encore quelques soins, il n'étoit plus possible
Que mon cœur ne se rendît pas :
J'en eusse été touchée, et maintenant, hélas !
Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible ;
J'éprouverois mille chagrins jaloux :
Quel péril j'ai couru ! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Myrtille
La chanson que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.

La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut-être encore une autre honte,
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je l'avois dite;
Quoi donc, il la sauroit! et pour mieux m'insulter,
Celle pour qui l'ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter?

Je connois maintenant ce que l'amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare;
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement:
Mais lorsque mon printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis, par mon premier amant,
Une si triste expérience?

Profitons-en pourtant, évitons les pasteurs,
Leurs danses, leurs chansons, leurs fêtes dangereuses,
Mais sur-tout leurs discours flatteurs;
Fuyons aussi les bergères heureuses:
Si d'un pareil bonheur je formois le souhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à surprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux est fait?

Inutile et vaine jeunesse,
Toi qui devoit m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse
De vivre loin des jeux, des plaisirs, des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne saurois voler avec trop de vîtesse.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma bergerie, amusemens utiles;

Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles:
Ah! ne me laissez pas le loisir de songer
Que l'on puisse avoir un berger.
Fontaines, fleurs, oiseaux, charmes pleins d'innocence;
Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous;
Sauvez-moi de l'amour : hélas! pour ma défense
Sera-ce assez que vous conspiriez tous?

D'où vient que je suis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter?
N'en serai-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter?
Les plus tendres bergers, et Myrtille lui-même,
N'ébranleroient pas mon dessein.
Non, Myrtille à mes pieds l'entreprendroit en vain:
Quand on a le cœur tendre, il ne faut pas qu'on aime.

AINSI parla Délie; alors du dieu du jour
Le char penchoit un peu vers la fin de son tour;
Mais le char de la nuit n'avoit pas pris sa place
Que Délie à Myrtille avoit déjà fait grace.
Il n'étoit point volage : il avoit seulement
Eprouvé sa bergère, et feint un changement;
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Myrtille en peu de temps se vit assez aimé,
Pour savoir le dessein que l'on avoit formé.
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile;
Quelquefois il fit rire, et Delie, et Myrtille.

» CE présent pastoral doit-il être pour vous?
» Hélas! je ne vous trouve aucun trait de bergère,

» Vous n'avez point ce tendre caractère,
» Des belles de nos bois l'agrément le plus doux :
» Mais vous avez en récompense
» Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
» Dans l'humeur assez de fierté,
» Et peut-être un peu d'inconstance ;
» Enfin vous êtes nymphe, à ce que font juger
» Vos appas, vos défauts, trop bizarre mélange,
» Et trop capable encor de plaire et d'engager :
» Vous êtes nymphe, et moi qui sous vos loix me range,
» Je ne suis qu'un simple berger.
» Tendresse qui jamais n'étale ses services,
» Délicatesse sans caprices,
» Soins plus amoureux que brillans,
» Timidité flatteuse, ardeurs toujours égales,
» Transport qui sont ensemble et doux et violens,
» Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
» Voilà quels sont tous mes talens.
» Mais toute nymphe que vous êtes,
» Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites ;
» Un berger fidèle a de quoi
» Payer le cœur des nymphes même ;
» Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
» Ne voit rien au-dessus de soi.
» Je ne crois pas qu'on vous irrite
» En vous tenant ce superbe discours ;
» Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son mérite,
» Les bergers ne sauroient vanter que leurs amours ».

DAPHNÉ.

IVe ÉGLOGUE.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

» Arcas et Palemon, tous deux d'un âge égal,
» L'un pour l'autre tous deux concurrens redoutables,
» Se répondant tous deux par des chansons semblables,
» Formoient un combat pastoral.
» Ce n'étoit point la méprisable gloire,
» Ou du chant, ou des vers, qui piquoit leurs esprits.
» Ils disputoient un plus illustre prix;
» Chacun prétendoit la victoire
» Pour la beauté dont il étoit épris.

» Timante les jugeoit; Timante
» Qui dans ses jeunes ans enflamma tant de cœurs,
» Qu'une expérience savante
» Rendoit en fait d'amour l'oracle des pasteurs,
» Et dont la vieillesse galante
» Souvent par ses avis se plaisoit à former
» Quelque beauté simple et naissante,
» Qui n'eût su qu'être aimable et non se faire aimer.

» Le berger qui des deux auroit le moins su plaire,
» Ne devoit point payer deux chevreuils et leur mère
» A son rival victorieux,
» Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire:
» Il falloit, ô loi plus sévère!
» Et que n'eût-il pas aimé mieux?
» Que du berger vainqueur il chantât la bergère.

» Aussi de quelque beau feu ne furent-ils pas pleins?

» Quels efforts des deux parts ! O toi, muse rustique ;
» Qui, laissant à tes sœurs la trompette héroïque,
» N'enfles que des pipeaux assemblés par tes mains,
» Toi, qui du superbe Parnasse
» Négligeant les lauriers sacrés,
» Te couronnes le front avec autant de grace
» Des simples fleurs qui naissent dans les prés
» Redis-moi le combat ardent, quoique paisible,
» Que se livrèrent tes bergers.
» Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
» Tes héros n'ont jamais couru d'autres dangers »

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence,
Amour ; elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu sais en récompense,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Vénus quelquefois avez-vous vu l'image ?
Elle a les cheveux blonds, et ma bergere aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaît davantage ;
Pardonne-moi, Vénus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel péril pour les cœurs !

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle sait mieux charmer qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjoûment de Philis la rend encor plus belle,
Et de jeux et de ris une troupe la suit.

PALEMON.

Daphné dans sa langueur a les graces pour elle,
Et les graces toujours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'amans Philis est entourée,
Et je vois que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ses amans, elle vit retirée :
Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver!

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs, le ciel fit ma bergère;
Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même instant.

PALEMON.

Lorsque l'on voit Daphné douce ensemble et sévère,
On n'oseroit l'aimer; mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce hameau des pasteurs étrangers ?

PALEMON.

Oui, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent;
Daphné n'est pas si propre aux amans passagers.

ARCAS.

Dans le crystal des eaux souvent Philis se mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits.
Ruisseaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire,
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le crystal des fontaines,
Le soin de sa beauté ne l'inquiète pas.
Soupirs que j'ai poussés, doux tourmens, tendres peines,
Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse,
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumés :
Il brille sur son front une aimable assurance;
Elle sait que les cœurs vont tous être charmés.

PALEMON.

Daphné danse encor mieux, et n'en est pas si sûre :
Soudain elle rougit, sa rougeur lui sied bien :
De louanges en vain elle entend un murmure;
Tous les cœurs sont charmés, seule elle n'en sait rien.

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible;
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprès d'elle un rival si terrible !
J'y perdrois, si Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable
Un rival pour qui seul on avoit eu des yeux :
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable;
Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule,
Prit la main de Philis qu'il serroit tendrement :
Soudain, sans qu'il me vît, près d'elle je me coule;
Elle me donna l'autre et sourit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée,
J'espère cependant avoir un jour sa foi;
Non pas que j'en jurasse encor par Cythérée:
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que j'en croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des vers d'un tendre caractère;
Elle en fera pour moi, je l'ai trop mérité:
C'est toujours le berger qui chante la bergère;
Quel plaisir que lui-même en soit aussi chanté?

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux son me touche!
Je ne puis plus souffrir les hôtes de ces bois:
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche.
O Dieu! et j'entendrois, *j'aime*, de cette voix!

ARCAS.

Tu dois bien t'offenser, Philis; on te compare,
Philis, c'est à Daphné; quel étrange rapport;
Se peut-il jusques-là que Palemon s'égare?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort?

PALEMON.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plutôt à savoir nos débats,
Qu'elle voudroit céder le prix à sa rivale;
Mais Timante, je crois, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace;
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné:
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprends pas une telle vengeance;
Laisse Arcas comme il est, et mes vœux sont remplis.
Sa Philis lui fera sentir son inconstance;
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je vois que votre zèle
Pousseroit trop loin la querelle;
Vous ne parleriez bientôt plus
Du mérite de l'une et de l'autre bergère;
Vous perdriez le temps en discours superflus;
Conclusion trop ordinaire.
Ecoutez-moi, bergers; voici mon jugement.
Philis est la plus agréable.

PALEMON.

Ah! Timante!

TIMANTE.

Ecoutez, bergers, tranquillement.
Mais je crois Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits;
Et mon autorité doit être ici suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, préparez quelque chant pour Daphné.
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du berger qu'elle engage,
A Philis sa rivale un bouquet soit donné.

L'air

L'air sera tendre et doux, les fleurs seront nouvelles;
Les fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du temps, de la peine et des soins:
Ce partage convient assez juste aux deux belles.

ERASTE.

V^e. EGLOGUE.

A MONSIEUR.

« LE berger (1) qui jadis hérita le hautbois
» Du grand (2) pasteur de Syracuse,
» Et dont même aujourd'hui la muse
» De l'aimable Mantoue enorgueillit les bois,
» Vouloit que des forêts la demeure sauvage,
» D'un consul quelquefois fût un digne séjour.
» J'entreprends un plus grand ouvrage,
» Moi qui voudrois rendre dignes d'un sage,
» Des forêts ou règne l'amour.

» Pourquoi non cependant? Ces sages de la Grèce,
» Ces Thalés, ces Bias, grands et superbes noms,
» L'emportent-ils pour la sagesse
» Sur nos Tyrsis et nos Damons?
» J'en doute. Dans nos champs la vertu toute pure
» Agit sans dessein d'éclater;
» Tout l'art de la raison ne sauroit imiter
» De nos bergers l'innocente droiture;
» Ils ne se laissent point flatter
» Aux plaisirs remplis d'imsposture,
» Que sans l'aveu de la nature

(1) Virg. (2) Théoc.

» L'opinion ose inventer.
» Ce n'est point chez eux qu'on achète
» Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien :
» Mais pour la sagesse parfaite,
» Il leur manque des mots, un sévère maintien,
» Et par malheur ils ont une houlette.

» Encore un grand défaut, ils sont toujours amans ;
» De je ne sais quels feux qui leur semblent charmans,
» Leur ame est sans cesse remplie.
» Mais quoi ! tous les humains sont foux par quelque endroit.
» Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
» Dont on puisse payer le tribut que l'on doit ?
» Vous donc que la sagesse admet dans ses mystères ;
» Qui, simple spectateur des passions vulgaires,
» De leurs ressorts en nous considérez le jeu,
» Prenez des yeux qui ne soient point austères
» Pour un berger qui vous ressemble peu.
» Ne riez pas de voir sa raison égarée
» Par tant d'états divers passer en un seul jour.
» Un amant est chose sacrée,
» Et qui par un vrai sage est toujours révérée ;
» Le sage tant qu'il vit est en prise à l'amour.

Les oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond silence,
Lorsqu'Eraste s'éveille, et croit qu'à son réveil
Déjà Thetis s'apprète à rendre le soleil.
Il court de sa cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le ciel ; mais il ne voit paroître,
Ni les vives couleurs que l'aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui se joint à la nuit.

La mère des amours à peine renaissante,
Commençoit à jetter sa lumière perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;
Eraste entre en courroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renverroit les troupeaux au village;
Et pour cet entretien Eraste est éveillé
Avant que sur les monts le soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Tityre:
Depuis que le berger pour son Iris soupire,
Tityre a pris le soin des troupeaux du berger;
Ils alloient tous périr sans ce maître étranger.
Eraste ose lui faire un injuste reproche:
Vous dormez, lui dit-il, lorsque le jour approche;
Les troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partez. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour est loin encore aux yeux d'Eraste même;
Il ne découvre rien: quelle lenteur extrême!
Quel siècle jusqu'au soir! Il mesure des yeux
Le tour que le soleil doit faire dans les cieux;
Il faut que sur ces monts ce grand astre renaisse,
S'élève lentement, et lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derrière ces grands bois;
Il mesure ce tour, et frémit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive:
Mais son inquiétude en est encor plus vive;
Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens,
Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
Souvent pour modérer cette ardeur empressée,
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée;
Tantôt de ses troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantôt dans ses vergers s'amusant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage,

Tantôt de joncs tissus commençant quelqu'ouvrage,
En vain; toujours Iris, toujours cet heureux soir,
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne;
Il prend ce doux hautbois qui sans cesse résonne
De l'excès de sa flamme et des beautés d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris;
Il repasse des airs qu'il a faits pour la belle;
Imprudence d'amant! Il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre : mais quoi!
Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi?
A peine le soleil commençoit à descendre,
Au bocage déjà le berger va se rendre;
Il se flatte qu'Iris, conduite par l'amour,
Y pourra bien venir avant la fin du jour;
Et quelquefois il craint que trop indifférente,
Iris, la même Iris ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard :
Son air marque à demi qu'elle vient par hasard;
Elle vient, mille amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
D'un desir curieux avoient été touchés.
Les uns près des amans sous un buisson cachés,
Prêtent à leurs discours une oreille attentive;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres touffus montés de toutes parts,
Pour savoir ce qu'on dit, observent les regards.
Dans le bocage alors Eraste et la bergère
Respirèrent cet air qu'on respire à Cythère,
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en se voyant, Dieux! combien ils s'aimèrent!
Ils s'aimoient encor plus quand ils se séparèrent;

Mais Iris, appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, et le berger trop peu.

LIGDAMIS.

VIe EGLOGUE.

ADRASTE, HYLAS.

ADRASTE.

« TU connois Ligdamis ?

HYLAS.

» Qui ne le connoît pas ?
» C'est lui qui de Climène adore les appas.

ADRASTE.

» Lui-même.

HYLAS.

» Quel berger ! il est du caractère
» Dont un amant m'eût plû, si j'eusse été bergère ;
» Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer ;
» Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer.
» Il aime, mais forcé par les yeux d'une belle ;
» Et son amour devient un éloge pour elle.
» Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur ;
» Il en sent le plaisir, et renonce à l'honneur.
» Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
» Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.

ADRASTE.

» As-tu vu de ses vers ?

HYLAS.

» Je les sais presque tous.
» O ciel ! qu'il en chantoit de tendres et de doux,

» Quand Climène à la ville alloit faire un voyage !
» Je n'en sais point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

» Moi, je ne les sais point, j'étois alors absent.
» Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
» Si tu prenois la peine, Hylas, de me les dire !

HYLAS.

» Je t'obéis, écoute un amant qui soupire ».

Vous allez donc quitter, pour la première fois,
De ces hameaux la demeure tranquille ?
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climène, vous partez, vous allez à la ville ;
Climène, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos bois.

Là, d'illustres amans vous rendront leurs hommages ;
Leur rang, ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas ! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une musette et mon amour ?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux :
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidelles ;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climène ;
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,

Avec un art flatteur des bergers ignoré :
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine ;
Je l'ai dit, et j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manières qu'on prend dans nos petits hameaux
Rapportez-moi cette rougeur sincère,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune et simple bergère ;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire,
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même ville où vous allez paroître,
Pour la belle Climène, elle a vu mes langueurs ;
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs
J'y regrettois notre séjour champêtre,
Et votre vue, et même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux ;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux ;
Dites, et ne craignez jamais de vous méprendre ;
Et dites, s'il se peut, d'une manière tendre :
C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux !

ADRASTE.

« O Pan, ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore,
» Phœbus, ou toi plutôt que l'un et l'autre adore,
» Amour donne à mes vers cet air doux, naturel,
» Et je vais de mes dons enrichir ton autel.

HYLAS.

» Il t'en peut coûter moins, et Ligdamis lui-même
» N'offre rien aux autels de l'amour, mais il aime;
» Il aime, et fait ces vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

» Ce charme ne suit pas tous les vers des amans.
» Ligdamis-même en fit au retour de Climène,
» Qui cèdent à ceux-ci, quoiqu'ils cèdent à peine.
» Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour,
» Peut-être un air content ne sied pas à l'amour.

HYLAS.

» Et ces vers là, berger, tu les sais?

ADRASTE.

» Oui, sans doute.

HYLAS.

» Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

» Ecoute ».

MA bergère revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa présence;
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ses yeux.
Ah! Ciel, si de quelque distance
Elle me reconnoît à mon impatience,
Que mon sort sera glorieux!

Oui, je serai le seul dont la joie éclatante,
Par d'assez vifs transports, marquera ce beau jour;
J'aurai seul une ardeur digne de son retour:
Elle ne pourra plus paroître indifférente,
Je lui prépare trop d'amour.

Que dis-je cette ardeur est-elle donc nouvelle:
N'ai-je encor rien senti d'aussi vif en aimant?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la belle,
Pour me retrouver auprès d'elle,
N'avois-je pas le même empressement?

Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordinaires;
Mais maintenant, Climène, ils devroient vous charmer:
Vos yeux depuis long-temps n'ont vu d'amans sincères,
Et pourroient-ils jamais s'en désaccoutumer?
Ceux qu'à la ville ils viennent d'enflammer;
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours légères,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.
La ville est pleine de contrainte,
De faux sermens et de vœux indiscrets.
Que ne l'avez-vous vue exprès,
Pour savoir de quel prix est cet amour sans feinte
Qui se trouve dans nos forêts;
De quel prix sont nos bois pour s'y parler sans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
Et mon cœur pour sentir vos traits?

Revenez plus bergère encore
Que vous n'étiez en nous quittant;
Songez qu'il est au monde un cœur qui vous adore.
Une belle au milieu des soupirs qu'elle entend,
Au milieu d'une cour dont sa fierté s'honore,
N'en peut pas toujours dire autant.

HYLAS.

« ADRASTE, j'avouerai que ma surprise est grande,
» Que contre de tels chants Climène se défende.

ADRASTE.

» Et pourquoi le crois-tu ? Les vers par leurs attraits
» Ont soumis les lions, entraîné les forêts ;
» Après cela, je crois, le moins qu'ils puissent faire,
» C'est d'adoucir le cœur d'une jeune bergère.
» L'amour les a fait naître, et les vers à leur tour
» Ne manquèrent jamais à bien servir l'amour.

HYLAS.

» Mais Climène, dit-on, est fière, inexorable.

ADRASTE.

» Mais, berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HYLAS.

» N'a-t-on jamais poussé des soupirs superflus ?

ADRASTE.

» Et bien je te dirai quelque chose de plus.
» Nous étions l'autre jour sous l'orme de Silène,
» Une assez grosse troupe, où se trouva Climène ;
» On loua Ligdamis, chacun en dit du bien ;
» Prens bien garde, berger, seule elle n'en dit rien :
» Mais dès les premiers mots jettés à l'aventure,
» Elle se détourna rajustant sa coëffure,
» Où je ne voyois rien qui fût à rajuster,
» Et feignit cependant de ne pas écouter.

HYLAS.

» Je me rends.

ADRASTE.

» Je remporte une grande victoire,
» Une belle est sensible, et tu veux bien le croire. »

LA STATUE DE L'AMOUR.

VIIe. ÉGLOGUE.

« DANS le fond d'un bocage impénétrable au jour
» Est un petit temple rustique,
» Où le Dieu des bergers reçoit un culte antique;
» Ce dieu n'est point Pan, c'est l'Amour.
» D'un simple bois on y voit sa figure;
» Elle n'a point ces traits hardis et délicats
» Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias:
» On reconnoît pourtant le roi de la nature;
» L'ouvrier champêtre étoit plein
» De ce dieu qu'exprimoit sa main.
» L'autel suffit à peine aux festons, aux guirlandes,
» Qu'y portent d'innocens mortels;
» Il est de plus riches autels,
» Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
» Là parut un berger, qui d'un secret souci
» Portoit dans l'ame une profonde atteinte:
» Profanes cœurs, n'écoutez point sa plainte;
» Au dieu d'amour il s'exprimoit ainsi.

TOI, qu'avec nos bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore!
Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups,
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre suprême,
On doit avec excès aimer celle que j'aime;
Et de si foibles vœux s'offroient à tant d'appas,
Ou même si mon cœur ne les adoroit pas,

S'il leur manquoit un cœur si tendre et si fidelle,
On te reprocheroit d'être injuste envers elle.
Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer,
Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer ?
Je ne suis qu'un berger, elle égale Diane ;
Mes vœux sont trop hardis, sa beauté les condamne :
J'espère quelquefois en mes soins assidus ;
Mais je la vois paroître, et je n'espère plus.
A force d'être aimable, elle devient terrible ;
Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible !
Cependant elle daigne écouter ces chansons,
Où je ne fais, amour, que te prêter des sons ;
Où ce que tu répands de tendresse et de flamme,
Satisfait quelquefois aux transports de mon ame.
Mais c'est-là ce qui fait mon plus cruel tourment,
Ma musette est pour elle un simple amusement ;
Elle écoute un berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'apperçoit pas de l'amant qui soupire :
Sans songer au sujet, elle goûte mes chants ;
Ils ne la touchent point, et lui semblent touchants.
Je n'ai que mon amour, mais enfin je présume
Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume :
Vif et soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grace,
De toute sa fierté terrassé mon audace.
J'aimois, et j'ai parlé ? mes hommages, mes soins,
Paroissent plaire assez : mais quoi je lui plais moins.
Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de plaire :
Sûre de son repos, elle en est moins sévère ;
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause et ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on désarme la haine ;

Mais comment surmonter sa douceur inhumaine,
Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir?
Quel sera mon destin? Tu peux seul me l'apprendre?
Ne me reste-t-il plus, amour, rien à prétendre?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé?
Est-ce là tout le prix que tu m'as réservé?

« EN achevant ces mots, il attachoit sa vue
» Sur le Dieu qu'imploroit sa voix;
Il vit, où les amans se trompent quelquefois,
» Il vit sourire la statue.
» Ce prodige douteux flatta pourtant son cœur:
» Mais enfin qu'auroit voulu dire
» Le plus incontestable et le plus vrai sourire?
» C'étoit peut-être un sourire moqueur.

THAMIRE

VIIIe. ÉGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SYLVIE.

AMARILLIS.

LES bergers tous les jours font entr'eux des combats
Et de chansons et de musettes;
Lorsque vous vous trouvez seules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas?
Quoi! les graces du chant sont-elles nécessaires
A des bergers plutôt qu'à vous?

Florise.

Et quel sujet chanterions-nous ?

Amarillis.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes bergères.

Sylvie.

Nos amours ?

Amarillis.

Et quoi donc !

Florise.

Prenons garde en ces lieux
Que quelques bergers curieux
N'écoutent des récits peut-être trop sincères.

Sylvie.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

Florise.

Je crains par-tout les bergers.

Amarillis.

Chantez sans tarder davantage :
Voyons qui de vous deux sait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage,
Mon expérience et mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moi votre cœur se déclare :
Entre belles je sais que la franchise est rare ;
Mais elle doit ici régner dans vos discours.
Par un combat tel que le vôtre,
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos amours.

Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer.
Allons, agréable Sylvie,
Je le vois bien, vous voulez commencer.

SYLVIE.

Lycas brûle pour moi de l'amour le plus tendre,
Que faire, Amarillis? quel parti puis-je prendre!
Je n'y sais que d'aimer Lycas.

FLORISE.

Il n'est fidèle amant que mon amant n'efface;
J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place;
Elle ne s'en sauveroit pas.

SYLVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire;
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire:
J'aime Lycas, Lycas le sait.

FLORISE.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse.
Je sais trop qu'il n'est point de berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SYLVIE.

Je suis simple et naïve, et de feindre incapable;
Et je crois ma franchise encor plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois, comme vous, être simple et naïve;
Mais ce n'est pas ainsi qu'un amant se captive,
Et mon amant m'est précieux.

SYLVIE.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'amant du moins qu'on le déguise;
Qui le cause, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un amant m'examine;
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SYLVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre;
Mes yeux, vous dites tout: mai je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon berger paroît trop vif et trop sensible,
Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il est possible,
Détournez-vous pour un moment.

SYLVIE.

Je feignis quelque temps, moins par art que par honte;
Mais je trouvai Lycas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien,
Je ne sais plus comment Thamire avoit su faire;
Mon secret ne tenoit à rien.

SYLVIE.

Pour faire à mon berger l'aveu de ma tendresse,
La fête de Vénus étoit un temps heureux;
Je m'en suis apperçue, et, grace à la déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORSE.

FLORISE.

Je sais bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit :
Du péril où j'étois je me vis dégagée ;
J'en eus cependant du dépit.

SYLVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon berger et moi, l'amour juge entre nous ;
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de flamme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe ; et je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SYLVIE.

J'imagine toujours quelques faveurs nouvelles,
Des présens que l'amour a soin d'assaisonner ;
Lycas aura bientôt jusqu'à mes tourterelles,
Je ne sais plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite :
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal ;
Je le prends à danser deux ou trois fois de suite,
Mais après je prends son rival.

SYLVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extrême :
Un jour Lycas et moi nous caressions mon chien,
Nous le baisions ensemble, il me baisa moi-même ;
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire :
Il tomba l'autre jour un œillet de mon sein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduisît mal sa main.

» SYLVIE alloit encore reprendre après Florise,
» Quand l'une et l'autre fut surprise
» D'entendre un buisson qui trembla.
» Que des amans l'instinct fidelle
» Les conduit sûrement sur les pas d'une belle !
» Lycas et Thamire étoient là.

» L'agréable combat que celui des bergères,
» Pour les témoins cachés qui vinrent l'écouter,
» Pour Thamire sur-tout, que par de longs mystères
» On avoit voulu tourmenter !
» Florise fut confuse, et d'une prompte course
» Hors de ces lieux précipita ses pas ;
» Dernière, mais foible ressource
» Dans de semblables embarras.

» Thamire la suivit ; que pouvoit-elle faire ?
» Refuser de le voir, marquer de la colère,
» Qu'il surprit un secret si long-temps renfermé ;
» Encor quelle colère, et quelle foible cause,
» D'accuser un amant aimé !
» Elle le fit, et ce fut peu de chose.
» Bientôt son cœur se fut rendu.
» Thamire qu'ammoit sa fortune présente,
» Payoit par les transports d'une flamme contente
» Tout ce qu'il avoit entendu.

» Mais Amarillis, que fit-elle ?
» Personne ne prit garde à ce qu'elle devint ;
» Sans doute Amarillis se tint
» Peu nécessaire à vuider la querelle.

ISMENE.

IXe. ÉGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

« Vous qui par vos treize ans à peine encor fournis,
» Par un éclat naissant de charmes infinis,
» Par la simplicité compagne de votre âge,
» D'un rustique hautbois vous attirez l'hommage ?...
» Vous dont les yeux déjà causeroient dans nos champs
» Mille innocens combats de vers et de chants ;
» Pour des muses sans art convenable héroïne,
» Écoutez ce qu'ici la mienne vous destine ;
» Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
» Comment il est mené par un amant adroit,
» Quels pieges tend l'amour à ce qui nous ressemble.
» Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en tremble,
» Ni qu'à vos jeunes ans ces pièges présentés,
» Avec un triste soin soient toujours évités.
» Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
» Si charmans, que jamais vous ne les puissiez craindre ;
» Ils ont quelque péril, je ne déguise rien.
» Et que prétends-je donc ? Je ne le sais pas bien.
» Dans des vers sans objet, sous des histoires feintes,
» Vous parler de desirs, de tendresse, de plaintes.
» Ces mots plairoient toujours, n'eussent-ils que le son.
» Du reste, point d'avis, moins encor de leçon ;

» Aimer ou n'aimer pas, est une grande affaire :
» Que sur ces deux partis votre cœur délibère ;
» On les peut l'un et l'autre et louer et blamer.
» Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer. »

SUR la fin d'un beau jour, aux bords d'une fontaine,
Corylas sans témoins entretenoit Ismène ;
Elle aimoit en secret, et souvent Corylas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la bergère ;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entends avec transport les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez ;
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître ;
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux ;
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre ;
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens ;
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices ;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux :
Mais n'ayons point d'amour il est trop dangereux.

Dieux ! disoit le berger, quelle est ma récompense !
Vous ne me marquerez aucune préférence :
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux,
Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux.

Je ne connois que trop votre humeur complaisante ;
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, et ces souris flatteurs,
Que devroient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah ! plutôt mille fois... Non, non, répondoit-elle,
Ismène à vos yeux seuls voudra paroître belle.
Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés ;
Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène.
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux :
Mais n'ayons point d'amour il est trop dangereux.

Et bien, reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage ;
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien, et vous me préférez :
Tout autre l'auroit fait ; mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience ;
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître :
Croyez-moi, Corylas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite,
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiète ?
La jalouse Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contr'elle une vive colère !
On vous l'a raconté, n'en faites point mystère ;
Je sais combien l'absence est un temps rigoureux
Mais n'ayons point d'amour il est trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une bergere amante!
Le mot d'amour manquoit, Ismène étoit contente.
A peine le berger en espéroit-il tant;
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point content.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismène; et dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire;
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois: Corylas, quitte Ismène;
Viens ici, Corylas, qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Ismène alors comme un fidèle amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien! Ismène à ce langage
Demeuroit interdite, et changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main;
Elle n'empêcha pas son trouble de paroître;
Et quels charmes alors le berger vit-il naître?
Corylas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, et c'eût été le mieux:
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

TIRCIS ET IRIS.

X^e. EGLOGUE.

« DANS le fond d'un vallon est un lieu solitaire,
» Proche cependant d'un hameau ;
» Rarement un berger y mena son troupeau,
» Mais un berger souvent y suivit sa bergère.
» D'arbres épais il est environné ;
» Il s'y conserve une ombre, il y règne un silence
» Qui s'attirent la confidence
» D'un cœur tendre et passionné.

» Un clair ruisseau tombant d'une colline,
» Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver ;
» Et quoiqu'il soit encor près de son origine,
» Déjà ses petits flots savent faire rêver.
» La beauté de ces lieux, toute inculte et champêtre
» Ne permet point que l'art ose y paroître ;
» L'art même leur nuiroit s'il les vouloit parer :
» Telle en est l'aimable imposture,
» Que quand on vient s'y retirer,
» On se croit seul dans toute la nature.

» Là, sortant du hameau prochain,
» Par différens chemins deux amans se rendirent ;
» Sans en être d'accord, l'un et l'autre comprirent
» Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
» Quand ils se virent seuls, une joie amoureuse,
» Mieux que dans leurs discours, éclata dans leurs yeux :
» Seulement la bergère en fut un peu honteuse,
» Mais sans songer à sortir de ces lieux.

» Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
» Que revêtoit l'herbe tendre et naissante,
» Iris un peu plus haut, Tircis un peu plus bas :
» L'amour aux pieds d'Iris, marquoit toujours sa place ;
» Et voici leurs discours, dont le charme et la grace
» Aux cœurs indifférens ne se montrera pas. »

TIRCIS, IRIS.

TIRCIS.

ON aime en ces hameaux, on songe assez à plaire ;
Cependant cherchez-y quelque berger sincère,
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,
Si vous en trouvez un sincère comme moi.

IRIS.

Il est quelques beautés qu'on trompe, ou que l'on quitte ;
Mais il en est plus d'une aussi qui le mérite.
Et quoi ! voulez-vous donc qu'avec fidélité
On aime Cléonice et son air affecté ?
Voulez-vous que l'on soit fidèle pour Madonte,
Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte ?
Mais Climène, mais Lise ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, berger, de leurs amans.

TIRCIS.

Ne vous y trompez pas ; pour être jeune et belle,
On n'en a pas toujours un amant plus fidelle.
Vous parlez de Climène ? Il n'est pas d'air plus doux,
Et même elle a, dit-on, quelque chose de vous,
Mais si je vous disois que Climène est trahie ?
Menalque, qui devroit l'aimer plus que sa vie,

Qui souvent la voit seule près d'un certain buisson,
Menalque pour une autre a fait une chanson.
Et Lise, à votre avis, est-elle plus heureuse,
Elle que ses beaux yeux rendent si dédaigneuse ?
Elle osa l'autre jour devant d'autres pasteurs,
Choisir son Licidas pour lui donner des fleurs :
A l'amour du berger elle les crut bien dues,
Hélas ! le lendemain il les avoit perdues.

IRIS.

Tircis, je vous entends, vous n'aimez pas ainsi ;
Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi ?
Croyez-vous que pour être fidèle et sincère,
On en trouve toujours autant dans sa bergère ?
Damon y gagneroit, nous sommes tous témoins
Combien à Timarète il a plu par ses soins.
L'autre jour cependant elle vint par derrière
Au fier et beau Thamire ôter sa panetière ;
Damon étoit présent, elle ne lui dit rien :
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien ;
Ces tours-là ne se font qu'au berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien si j'en usois de même.
On croit que Lisidor a lieu d'être content :
J'ai vu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse ;
La belle avoit un air de langueur, de paresse.
Au contraire, Daphnis, d'un air vif, animé ;
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé.
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIRCIS.

Iris, qu'avez-vous dit ? on se fût figuré
Que le fidèle amour, des villes ignoré,

S'étoit fait dans nos bois des retraites tranquilles :
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les villes.
Ah! qui pourroit souffrir Menalque et Licidas ?
Charmé de leurs chansons, je suivrois tous leurs pas.
Maintenant que je sais qu'ils sont tous deux coupables,
Je les fuis; leurs chansons ne sont plus agréables.

IRIS.

Alphise et Timarète ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toujours avec empressement :
Mais depuis que je sais qu'Alphise et Timarète
N'ont point pour leurs amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir; et les jours les plus longs
J'aime mieux les passer seule avec mes moutons.

TIRCIS.

Puisque dans ce hameau les amours dégénèrent,
Car tous nos vieux bergers, on sait comme ils aimèrent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du ciel éclater le courroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je serai charmée,
Parmi tant de beautés, d'être la plus aimée;
Où par mes tendres soins Tircis sera nommé
Parmi tant de pasteurs l'amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point ici de feux tels que les nôtres;
Jouissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui souffrent le partage et changent tous les jours.

TIRCIS.

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
Puissé-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage;

Puisse déplaire à tous mon plus doux chalumeau,
Et ma voix faire fuir les belles du hameau !

IRIS.

Ruisseaux qui murmurez, bois chargés de verdure,
Ecoutez mon berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au même instant,
Et que sans ressentir une secrette peine,
Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

TIRCIS.

O vous, Dieu des pasteurs, déesse des amans,
Ecoutez ma bergère, écoutez ses sermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables;
Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour,
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIRCIS.

Bergères, qui causez tant de soupirs, de larmes,
Ne comptez plus sur moi pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos traits;
Mes yeux à vos appas sont fermés pour jamais.

« ALORS de mille voix ensemble confondues,
» Et dans ce lieu tout-à-coup répandues,
» Des deux amans l'entretien fut suivi:
» Les nymphes, les sylvains dans leurs grottes obscures,
» Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
» Leur applaudissoient à l'envi. »

PROLOGUE.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui suit n'est pas sérieux, aussi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la piéce. (1) Elle devoit être jouée chez une dame, et ce prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCÈNE I.

MERCURE

PLAISIRS, jeux, agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le soleil éclaire ;
Rassemblez tout ce qui peut plaire :
Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuse tristesse est la seule étrangère.
Plaisirs, jeux, agrémens, venez, accourez tous ;
Venez de tous les lieux que le soleil éclaire :
S'il en est même parmi vous
Quelques-uns qui soient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas sévère.
Plaisirs, jeux, agrémens, venez, accourez tous ;
Venez de tous les lieux que le soleil éclaire.

(1) Dans cette édition nous avons cru devoir l'y placer.

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHŒUR.

Nous voici, Mercure; ordonnez:
Quel est l'emploi que vous nous destinez?

MERCURE.

Divertir la beauté qui dans ces lieux commande.
Gardez-vous de vous négliger;
De vous, de vos appas elle sait bien juger:
Vous avez à lui plaire, et l'entreprise est grande;
Les mortels n'osent y songer.
Essayez-vous, en ma présence,
Et sur le chant et sur la danse,
Avant que de rien hasarder.
Aimable troupe, où règne l'imprudence
Il sera bon de vous voir préluder.

(*Entrée*).

MERCURE.

Attendez pour quelques instans,
J'oubliois deux mots importans:
Si vous voulez avoir la gloire
De plaire à la jeune beauté,
Vivacité,
Diversité,
C'est ce qu'il faut, et vous pouvez m'en croire;
Mettez bien dans votre mémoire
Vivacité,
Diversité,

UN DES PLAISIRS.

Vivacité brillante,
Tu sais relever la beauté;
Sans ton secours la victoire est trop lente,
Tu soumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante,
Tu sais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diversité charmante,
Tu produis la félicité.
L'amour languit dans une ardeur constante,
Le triste ennui fuit la fidélité.
Diversité charmante,
Tu produis la félicité.

CHŒUR.

Vivacité charmante,
Tu sais relever la beauté.
Diversité charmante,
Tu produis la félicité.

MERCURE.

Faisons l'essai de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.
Fuyez loin d'ici, tristes loix,
Qui ne vous faites que trop craindre;
Cessez de contraindre
Nos pas et nos voix.

(*Entrée de Scaramouches, d'Arlequins et de Matassins*).

SCÈNE III.

L'AMOUR *qui descend du ciel*,

MERCURE, LE CHŒUR.

L'AMOUR.

FINISSEZ ce vain badinage;
Quoiqu'enfant je suis sérieux:
Je veux qu'un spectacle plus sage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un mortel peut aspirer au cœur
De la déesse la plus fière.
La sœur du Dieu de la lumière
Reconnut autrefois un berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'histoire;
J'ai choisi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ai mes raisons pour ce choix.

CHŒUR.

O toi, dont nous suivons les pas,
Maître de l'univers, vois notre obéissance;
Répand sur nous tes dons, prête-nous tes appas
Fais régner par nos soins ton aimable puissance.

ACTEURS.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, *berger.*

ISMÈNE, *bergère.*

LICORIS, *confidente de Diane.*

EURILAS, *confidente d'Endimion.*

CHŒUR *de satyres et de faunes.*

CHŒUR *des nymphes de Diane.*

CHŒUR *des bergers.*

CHŒUR *des heures.*

CHŒUR *de ceux qui ont été métamorphosés.*

ENDIMION, PASTORALE.

ACTE I.

Le Théâtre représente un bois.

SCENE I.

PAN, UN SATYRE, LICORIS.

LICORIS *à Pan.*

CESSEZ, cessez d'être amant d'une ingrate.

LE SATYRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATYRE.

Ne perdez point de précieux soupirs.

LICORIS.

Diane est belle et charmante,
Mais elle est indifférente ;
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir sans appas ?

LE SATYRE.

Elle a contre l'amour armé tout son courage;
Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage;
Avec si peu d'espoir, pourquoi vous embarquer?
Laissez-lui sa fierté, c'est un triste avantage:
On ne peut mieux punir une vertu sauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATYRE ET LICORIS.

Cessez, cessez d'être amant d'une ingrate,
Choisissez mieux l'objet de vos desirs;
Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte,
Ne perdez point de précieux soupirs.

PAN.

La froideur et l'indifférence
Ne sont qu'une fausse apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un amant fidelle
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger?

LICORIS.

Quittez une vaine espérance.

LE SATYRE.

Du moins vous courez le hasard
De soupirer sans récompense.

LICORIS.

Quittez une vaine espérance.

LE SATYRE.

Dussiez-vous être heureux, vous le seriez trop tard.

PAN.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens
Mais quand l'amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides amans.

(Pan sort avec le Satyre, et Licoris demeure seule pendant quelques momens).

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

QUEL bonheur vous conduit dans ce lieu solitaire,
Sans y trouver un amant odieux?
Pan vient de sortir de ces lieux.
Malgré votre humeur sévère,
Le moins aimable des Dieux
A fait dessein de vous plaire.
Rien ne marque mieux
Que la raison ne tient guère
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laissons à cet amant une audace si vaine,
Elle aura le succès qn'elle peut mériter.
Mais, que me veut Ismène?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMÈNE.

DÉESSE, à vos genoux, qu'avec respect j'embrasse,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour ;
Souffrez que désormais je vous suive à la chasse,
Recevez-moi dans vôtre cour.
L'amour n'ose sur vous étendre sa puissance,
Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups ;
Je ne puis être en assurance,
Si je ne suis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires,
De l'amour pour jamais vous font rompre les nœuds ?
Endimion toujours néglige-t-il vos vœux !

ISMÈNE.

Il redouble pour moi ses mépris ordinaires ;
Il renonce au projet qu'avoient formé nos pères
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes.
Combien m'as-tu coûté de larmes !
Hélas ! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre ;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vain sujets de me flatter,
Et le triste droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'amour est en courroux,
Son courroux n'est pas durable.
Endimion est aimable ;
S'il revient jamais vers vous,
Serez-vous inébranlable ?

Vous ne répondez point, je vois votre embarras.

ISMÈNE.

Daignez me presser moins, il n'y reviendra pas.

DIANE ET LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne sont pas rompus.

ISMÈNE.

Non, non, mes liens sont rompus.

DIANE ET LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMÈNE.

Si j'aime encor, j'implore
Votre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous, dont je suis la souveraine,
Nymphes, qui sur mes pas vous plaisez à chasser,
Recevez parmi vous Ismène ;
A l'amour, comme vous, elle veut renoncer.

SCÈNE IV.

DIANE, NYMPHES DE DIANE, ISMENE.

CHŒUR DES NYMPHES.

Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.
Que l'amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous,

(*Danse des Nymphes*).

UNE NYMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous coûter de larmes;
L'amour le plus heureux a toujours ses alarmes,
Aux innocens plaisirs il ôte leurs douceurs:
Les chansons des oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux zéphirs ont pour nous tous leurs charmes.

SCÈNE V.

DIANE, NYMPHES ISMENE, BERGERS *Amans d'Ismène*.

DEUX BERGERS.

Bergère, quel chagrin loin de ~~nous~~ vous entraîne?
Pourquoi voulez-vous nous quitter?
N'étoit-ce pas le nom d'Ismène
Que sans cesse aux échos nous faisions répéter?

N'étions-nous pas toujours occupés à chanter
Et vos appas, et notre peine ?
Bergère, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulez-vous nous quitter ?

(*Danse des bergers qui tâchent à fléchir Ismène*).

CHŒUR DES BERGERS.

Voyez notre douleur sincère,
Rendez-vous à nos soupirs.

CHŒUR DES NYMPHES.

Dans les amans rien n'est sincère,
N'écoutez point leurs soupirs.

CHŒUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'amour peut faire,
Suivez du moins ses plaisirs.

CHŒUR DES NYMPHES.

Fuyez les maux qu'amour peut faire,
Fuyez même ses plaisirs.

ISMÈNE.

Je sais ce que je dois, bergers, à votre zèle ;
Mais mon dessein est pris, allez, oubliez-moi.

CHŒUR DES BERGERS.

Ah ! quelle injuste loi !
Pour vous-même et pour nous que vous êtes cruelle !

(*Ils sortent*).

DIANE *à Ismène.*

Puisque rien désormais n'ébranle votre choix,
Recevez de ma main et l'arc et le carquois.

CHŒUR DES NYMPHES.

Jouissez de l'heureux partage
Qui vous est présenté.

L'amour de toutes parts fait un affreux ravage ;
Goûtez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gémit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'être en liberté !

(*Elles sortent avec Ismène*).

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

Que tu prends un soin inutile,
Ismène ! quelle erreur conduit ici tes pas !
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille ;
Et le mien ne l'est pas.
Tu fuis Endimion. Hélas !
Que tu choisis mal ton asyle !

LICORIS.

Sans savoir de quel trait votre cœur est atteint,
Elle se plaint à vous d'une flamme fatale ;
Avec plaisir on voit une rivale
Qui souffre et qui se plaint.

DIANE.

En écoutant ses maux ma honte étoit extrême,
D'imposer à ses yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'amour la puissance suprême,
Et l'on me croit toujours la même ;
Mais je ne jouis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

LICORIS.

Bannissez l'amour de votre ame,
Son empire pour vous auroit trop de rigueur;
Toujours votre fierté combattroit votre flamme:
L'amour ne répand point ses douceurs dans un cœur,
S'il n'en est paisible vainqueur.

Dégagez-vous, songez que vous êtes déesse.
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendresse,
Et non pas de son objet.

L'aimable berger que j'adore,
N'a point besoin d'un rang qui s'attire les yeux;
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des dieux.
L'amour lui paroît méprisable;
Et même en n'aimant rien, il en est plus aimable.
Que sa fierté dure toujours,
Que toujours à l'amour elle soit plus rebelle.
Hélas! pour soutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triste secours.

LICORIS.

Mais s'il ne sort jamais de son indifférence....

DIANE.

Je sais trop à quels maux je dois me préparer.
Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense;
En secret seulement j'oserai soupirer.
Je languirai sans espérance;
Et craindrai même d'espérer.

DIANE ET LICORIS.

Ah ! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir ?
On ne peut de l'amour empêcher la victoire ;
Il faut lui céder et souffrir.

ACTE II.

Temple rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, et qui n'est pas encore consacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUEL jour, quel heureux jour je vais voir célébrer !
Nos bergers pour Diane ont secondé mon zèle ;
Ce temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des autels je le marque sans crime :
Ce détour, ce déguisement
Convient à mon respect extrême ;
Et mon cœur, pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle ;
Vous n'êtes qu'un berger,
Diane est immortelle :
Mais des appas d'une belle,
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel, et Diane bergère,
Je craindrois encor sa colère.
Mes feux n'osent paroître au jour;
Je gémis sous les loix que le respect m'impose:
Mais sa divinité n'en est pas tant la cause,
Que ses appas et mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un amant dont la peine
Ne doit jamais se découvrir?
Que n'avez-vous pris soin de vous guérir
Par l'hymen de l'aimable Ismène?

Près d'un objet dont on est adoré,
On oublie à la fin une beauté cruelle:
D'une funeste flamme un cœur n'est délivré,
Que par une flamme nouvelle;
Et contre les amours,
Les amours seuls sont un secours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre;
Je ne puis espérer, et je n'ose me plaindre:
Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en secret des peines si cruelles;
Au milieu de mes maux, je m'applaudis d'aimer
La plus fière des immortelles.

EURILAS.

La fierté plaît, lorsque l'on est flatté
Du doux espoir de la victoire;
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté:
Quel charme a pour vous sa fierté?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,
Et le prix de sa beauté.

Je vois de nos bergers la troupe qui s'avance ;
Eurilas, il est temps que la fête commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

Ecoutez ces bergers qui parlent par ma voix,
Déesse ; daignez quelquefois
Visiter ce temple rustique :
On vous élève ailleurs des temples éclatans ;
Mais dans un lieu plus magnifique,
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.

(*Danse des Bergers*).

UN BERGER.

Brillant astre des nuits, vous réparez l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour ;
Votre char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'univers un auguste silence,
Et tous les feux du ciel composent votre cour.

DEUX BERGERS.

En descendant des cieux, vous venez sur la terre
Régner dans les vastes forêts ;
Votre noble loisir sait imiter la guerre,
Les monstres dans vos jeux succombent sous vos traits.

TROIS BERGERS.

Jusques dans les enfers votre pouvoir éclate :
Les manes en tremblant écoutent votre voix ;
Au redoutable nom d'Hecate ,
Le sévère Pluton rompt lui-même ses loix.

CHŒUR.

Que le Ciel, que la Terre et le sombre rivage
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux différens elle doit recevoir !
Chantons sa puissance suprême ,
Le maître des dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos éloges, bergers, touchent peu la déesse.
Songeons plutôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse ,
Et nos chants pourront la flatter.
Faites-vous un effort pour elle :
Malgré l'amour dont vous suivez la loi ,
Célébrez la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de soi.

CHŒUR.

Vous avez sur l'amour remporté la victoire.
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous !
Vous avez sur l'amour remporté la victoire.
Les plus grands dieux ont ressenti ses coups ;
La gloire de l'amour ne sert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous !

SCENE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

BERGERS, jusqu'en ces lieux votre hommage m'attire ;
De sincères respects savent charmer les dieux :
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zèle vous inspire.

Il suffit de fuir les amours,
Et d'éviter leur esclavage ;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens et vos vœux seront récompensés.

(*Tous les Bergers sortent*)

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

CIEL ! quel étonnement de mon ame s'empare !
Quoi ! votre noble orgueil se dément en ce jour ?
Diane hautement déclare
Qu'elle est moins contraire à l'amour ?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette fête,
Lui dont mon cœur est la conquête;
En outrageant l'amour il croyoit me flatter.
Excuse ma foiblesse,
Son erreur blessoit ma tendresse,
Et je n'ai pu la supporter.

LICORIS.

Ne me déguisez rien, vous lui voulez apprendre
Que jusqu'à vous il peut lever les yeux;
Vous prenez pour parler un tour mystérieux,
Mais vous voulez qu'il ose vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir? Ciel! quelle honte! hélas!
Du moins, si je le veux, ne le penètre pas.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE I.

PAN, UN SATYRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BERGERS, croirai-je un bruit qui vient de se répandre?
Diane a-t-elle protégé
L'amour dans vos chants outragé?

ENDIMION ET EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.
A l'amour désormais Diane est moins rebelle;
J'ose seul soupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.
La beauté que je sers étoit impitoyable.
Je sais que je dois peu compter sur mes appas:
Mais mon cœur m'assuroit d'un succès favorable;
Je l'ai cru sur sa foi, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

LE SATYRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux ;
Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé :
Mais il n'est rien de plus sensé,
Que d'être amant, et même amant fidelle,
Quand on est bien récompensé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joie à la déesse ;
Que les Faunes s'assemblent tous ;
Qu'ils viennent, remplis d'allégresse,
L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoi ! déjà votre amour s'apprête
A faire éclater sa conquête ?

EURILAS.

L'amant d'une fière beauté
Doit ménager sa vanité :
S'il fait des progrès, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir ;
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien, sans montrer que j'espère,
Rendons hommage à ses attraits ;
Et par des soins qui ne peuvent déplaire,
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur!
Je me flattois d'aimer un insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même;
Et je perds le plaisir extrême
Que je sentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un transport que la raison condamne;
Ce n'est point un indigne choix,
Que le puissant dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce n'est point à lui d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui sont pas connus;
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui sont dûs.

EURILAS.

Toujours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

ENDIMION.

Diane a de l'amour, et vient nous l'annoncer;
Quand un autre que Pan auroit pu la forcer

A quitter son indifférence,
Ce n'est pas moi, du moins on ne le peut penser.

Vengeons-nous, vengeons-nous d'une injure mortelle;
Il ne me reste plus que ce funeste bien:
Otons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle!
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle,
Du moins en n'aimant jamais rien.
Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismène,
Et son amour et mon devoir
Se fussent opposés au penchant qui m'entraîne;
Je veux essayer leur pouvoir.
Je veux redemander Ismène à la déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit venger ma tendresse!

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux?
Vous parlez toujours de vengeance.

ENDIMION.

Hélas! de mes transports quelle est la violence!
Que me dis-tu! Que je suis malheureux!

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflammé!
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance est inutile ;
C'est assez de se guérir.
Pourvu que vous soyez tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir ?
La vengeance est inutile ;
C'est assez de se guérir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
Tous les dieux devroient m'en punir.
La déesse paroît, je vais te satisfaire ;
A mon repos Ismène est nécessaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

Déesse, mon audace est peut-être trop grande,
De croire avoir le droit d'implorer vos bontés ;
Si je mérite peu ce que je vous demande,
Les bienfaits des divinités
Ne peuvent être mérités.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à votre attente.

ENDIMION.

Ismène a le bonheur d'être de votre cour ;
Je ne sais cependant si son ame est contente ;
Daignez souffrir son retour ;
Si j'obtiens qu'elle y consente,
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi ! vous l'aimez ? vous dont l'indifférence
Rejettoit ses vœux et ses soins ?

ENDIMION.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout vers Ismène me rappelle ;
Sa retraite m'a fait sentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous souhaitez,
N'est pas une légère grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux sont écoutés...

DIANE.

Allez, je résoudrai ce qu'il faut que je fasse,
Et vous saurez mes volontés.

SCENE IV.

DIANE.

OU suis-je ? Endimion pour Ismène soupire ;
Et moi je me livrois au charme qui m'attire,
Déjà je trahissois le secret de mon feu.
Après une foiblesse inutile et honteuse,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuse...
Mais quoi ! ne dois-je pas me croire trop heureuse,
Que l'ingrat m'entende si peu ?

En me causant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en sûreté;
S'il ne m'eût soutenue, hélas! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je lui rende Ismène;
Qu'il n'attende pas mon secours
Pour former une indigne chaîne:
Je redeviens Diane, et veux l'être toujours;
Je reprends ma première haine
Pour tous les cœurs esclaves des amours.

Je vois le dieu des bois, faut-il que je l'entende?
Ma peine, ô ciel! n'est donc pas assez grande?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES ET SYLVAINS.

PAN.

Déesse, souffrez qu'en ce jour
Tous les demi-dieux de ma cour
Se soumettent à votre empire;
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les forêts, que les monts applaudissent
Au choix qu'a fait le dieu des monts et des forêts;
Que les antres les plus secrets
Sans cesse retentissent,
De Diane et de ses attraits;
Que tous les autres chants finissent:

On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où règne son amant.

CHŒUR.

Que les forêts, que les monts applaudissent
Au choix qu'a fait le dieu des monts et des forêts ;
Que les antres les plus secrets
Sans cesse retentissent,
De Diane et de ses attraits ;
Que tous les autres chants finissent :
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous lieux où règne son amant.

(*Danse des Faunes*).

DIANE *à Pan*.

A recevoir vos soins j'ai voulu me contraindre ;
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre :
Quand on est trop sévère, on se croit en danger ;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille,
Que votre amour est inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

(*Elle sort*).

SCÈNE VI.

PAN, FAUNES ET SILVAINS.

PAN.

AI-JE bien entendu ? C'est ainsi qu'on m'outrage ;
O ciel ! où me vois-je réduit ?
J'avois pris de l'espoir, il est soudain détruit :
Ah ! quelle honte ! quelle rage !

CHŒUR DES FAUNES.

Guérissez-vous d'un feu si mal récompensé,
Des Faunes vos sujets l'honneur en est blessé :
On ne voit point entr'eux paroître
De malheureux amans.
Ah ! verra-t-on leur maître
Soupirer dans de longs tourmens ?

PAN.

Soins qu'on a méprisés, vains efforts de mon zèle
Ne cessez point de vous offrir à moi ;
Vous n'avez pu toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inspirer contr'elle
Tout le courroux que je lui dois.

ACTE IV.

SCÈNE I.

ISMENE.

Sombres forêts qui charmez la déesse,
Doux asyle où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiète ?
J'aimois un insensible, et ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté ;
Cependant sans savoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toujours agité.

Sombres forêts qui charmez la déesse
Doux asyle où coulent mes jours
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

ISMÈNE, parlez-moi sans feinte,
Endimion vous redemande à moi :
D'une tendre douleur j'ai vu son ame atteinte ;
Ismène, parlez-moi sans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loi ?

ISMÈNE.

O ciel ! que ma surprise est grande !
Quoi ! cet ingrat... non, non, je ne le puis penser.

DIANE.

A son amour naissant, il veut que je vous rende ;
Répondez, je vous le commande,
A vivre sous ma loi voulez-vous renoncer ?

ISMÈNE.

Vous savez qu'à jamais je m'y suis asservie,
Rien ne peut ébranler ma foi ;
A suivre d'autres loix si l'amour me convie,
L'amour sans votre aveu ne peut plus rien sur moi.

DIANE.

J'entends ce que vous n'osez dire,
J'userai bien de mon empire :
Je verrai votre amant ; allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCÈNE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ainsi vous permettez qu'Ismène soit contente ;
Votre cœur à jamais reprend sa liberté :
J'ai vu par son amour ce grand cœur agité ;
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE ET LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime !
Qu'il est difficile, hélas !
De vaincre un amour extrême !
Après la victoire même,
On rend encor des combats.

DIANE.

Je sais qu'Endimion ne me fait point d'outrage :
Cependant son amour m'irrite malgré moi ;
Je ne prétends point à sa foi,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage.
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice ;
J'ai honte de mon injustice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'est une peine affreuse
De rendre une rivale heureuse,
C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorsque la gloire est contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur généreux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître :
Mon dessein va s'exécuter ;
Je vais.... mais quoi ! je sens mon feu se révolter,
Je sens ma foiblesse renaître ;
Par de nouveaux combats faut-il la surmonter ?
Dans quel désordre je retombe !
Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe !

Cruel amour, es-tu content ?
Seule je te bravois dans la troupe céleste ;
Mais sur mon cœur enfin ton empire s'étend.
Tu vois ce cœur si fier, interdit et flottant ;
Le peu de force qui me reste
Peut me quitter en un instant.
Suis-je pour toi, dans cet état funeste,
Un triomphe assez éclatant ?
Cruel amour, es-tu content ?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroissez plus tranquille ;
Prononcez un aveu qui vous fait soupirer ;
Plus cet effort est difficile,
Moins vous devez le différer.

SCENE IV.

DIANE ENDIMION.

DIANE.

Venez, Endimion, tout vous est favorable;
J'accorde Ismène à vos desirs.

ENDIMION.

Ah! que mon sort est déplorable!

DIANE.

Que dites-vous? D'où naissent ces soupirs?

ENDIMION.

Jusques dans vos bontés le destin m'est contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux si mal conçus?

DIANE.

Quelle plainte osez-vous me faire?
Quoi! c'est ainsi que mes dons sont reçus?
Que devient dès ce jour cette flamme nouvelle,
Qu'Ismène en vous fuyant a su vous inspirer?

ENDIMION.

Hélas! pouvez-vous ignorer
Que je suis sans amour pour elle?
Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échappés, mes bizarres desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre amour m'enflamme;
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains?

DIANE.

Vous voulez sortir d'esclavage,
Suivez votre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne ;
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux amour ;
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour ?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est possible,
Etablir la tranquillité.
Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible,
Que de voir en tous lieux régner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, déesse impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager ?
Je sais que je ne suis qu'un mortel, qu'un berger :
Mais lorsque j'ose aimer un objet adorable,
Du moins je ne suis pas coupable
D'un téméraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assez grande ;
J'étouffe mes soupirs et mes gémissemens.
Déesse, par pitié, laissez-moi mes tourmens ;
C'est tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entends-je ? quoi, berger. . . .

ENDIMION.

Qu'ai-je dit ? quel transport !
Ciel ! ai-je rompu le silence ?
L'amour à mon respect a-t-il fait violence ?
Ah ! vos yeux irrités m'instruisent de mon sort :
J'y vois tout mon forfait et toute mon offense ;
Mon feu s'est découvert, j'ai mérité la mort.

SCÈNE V.

IANE ENDIMION,

LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

DU grand astre des jours la mourante lumière
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des mers ;
Commencez votre carrière,
Et consolez l'univers.

DIANE.

Que mon char en ces lieux descende,
Vents, c'est moi qui vous le commande.

Danse des Heures tandis que le char descend. Diane y monte).

CHŒUR DES HEURES.

Répandez, répandez votre douce clarté,
Dissipez de la nuit l'obscurité profonde ;
Vous devez la lumière au monde,
Lorsque le soleil l'a quitté.

(*Diane part*).

SCENE VI.

SCÈNE VI.

ENDIMION.

ELLE part, et me laisse en ce lieu solitaire :
Elle n'a pas daigné m'exprimer sa colère ;
Il lui suffit de me livrer
Au désespoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, transport que je déteste,
Tout est perdu pour moi, vous m'avez fait parler ;
J'ai rendu criminel par un aveu funeste,
Le plus beau feu dont on puisse brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent:
Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux ;
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juste courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes ;
Déserts, qui pouvez seuls avoir pour moi des charmes,
Ouvrez vos antres ténébreux,
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

Le Théâtre représente une caverne du mont Latmos, où Endimion s'est retiré.

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHŒUR D'AMOURS.

CHŒUR.

PRÊTEZ votre secours à ce berger aimable ;
Dieu du sommeil, rendez-lui le repos.
Il cède au tourment qui l'accable ;
Dieu du sommeil, rendez-lui le repos.
Un amant misérable
A besoin de tous vos pavots.
Prêtez votre secours à ce berger aimable ;
Dieu du sommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante
Au milieu de l'obscurité ?
Peut-être une déesse amante
Descend dans cet antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane ; elle vient recevoir ce qu'elle adore :
Cachons-nous à ses yeux.
Taisons-nous ; il faut qu'elle ignore
Que les Amours sont en ces lieux.

SCENE II.

DIANE.

Puis-je encore me reconnoître ?
L'amour du haut des cieux me force à disparoître
Je refuse aux mortels, saisis d'un juste effroi,
La lumière que je leur dois.

Le berger que renferme un antre si sauvage,
Par sa vive douleur a trop su m'alarmer.
Nobles soins, que le sort m'a donnés en partage,
N'attendez rien de moi ; je ne sais plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le sommeil suspend son ennui.
Ce temps m'est précieux, puisqu'il ne peut-lui-même
Savoir ce que je fais pour lui.
Mais quoi ! faut-il toujours soupirer et me taire ?
Ses vertus, son respect sincère,
Ses tourmens et tous mes combats,
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Qu'il sorte d'un sommeil où sa douleur mortelle
Peut-être encor agite ses esprits,
Qu'il sache... O ciel ! quel dessein ai-je pris ?
Non, reprenons mon cours, l'univers me rappelle.

Quel charme me retient ? Fuyons. Quoi ! je ne puis !
Ah ! fuyons, je sens trop le péril où je suis.
Mais, hélas ! qu'ai-je fait ?

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se réveille.*

QUE voi-je ? quoi ! Déesse,
Vous venez pour punir un amour qui vous blesse ?
Ah ! mon trépas étoit certain ;
Il alloit vous venger de ma coupable audace :
Mais je tiendrai pour une grace
Que de si justes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment, dans mes regards, voyez-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas venger du haut des cieux ?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine ;
Je ne veux que mourir et mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenez votre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire ;
Vos vertus m'avoient su toucher,
Votre respect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu ? Non, non, mes sens sont abusés,
Et ce songe va disparoître.

DIANE.

Quoi ! mon amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le causez ?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vrai ? quelle ardeur ! ... quel hommage ! ...
Tout mon cœur... de mon trouble entendez le langage ;
Je ne suis pas digne d'un sort si doux :
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez aux soupirs qu'un berger vous adresse ;
Du moins je ne sens point mon cœur se partager :
Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager ;
Je ne vois point que vous êtes déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse,
Je ne vois point que vous êtes berger.

ENDIMION.

Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse.

ENDIMION.

Je ne vois point que vous êtes déesse.

DIANE.

Je ne vois point que vous êtes berger.
Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez désarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE ET ENDIMION.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez désarmé.
Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformés en étoiles,
Dérobez-vous des cieux;
Des nuages obscurs vous prêteront leurs voiles;
Descendez en ces lieux.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION, *tous ceux qui ont été changés en étoiles*, CASTOR *et* POLLUX, PERSÉE, ANDROMÈDE, ORION, ÉRIGONE, *&c.*

DIANE.

O vous qui composez ma cour,
Vous qui des secrets de l'amour
Eûtes toujours la confidence,
Ecoutez, et gardez un éternel silence.

Diane a de l'amour ressenti les attraits.

CHŒUR.

Quelle surprise! ô ciel! Diane est moins sévère!
Diane a de l'amour ressenti les attraits!

DIANE.

Endimion a su me plaire,
Cachez au monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mystère.

CHŒUR.

Quelle surprise! ô ciel! Diane est moins sévère!
Diane a de l'amour ressenti les attraits!

DIANE.

Pour venir désormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera nécessaire.
Seuls vous serez témoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'empire de Cythère
On ne vous révéla jamais
Une secrette ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mystère.

CHŒUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mystère;
De ces tendres amours favorisons la paix.
Non, non, il ne faut pas que le jour les éclaire.
Cachons sous nos voiles épais
Un important mystère.

(*Danses*, *&c.*).

LETTRES A L'IMITATION DES HÉROIDES D'OVIDE.

DIBUTADIS A POLEMON.

(On dit que Dibutade de Sicyone inventa la sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extrémités de l'ombre de son amant, qui se formoit à la lumière d'une lampe, et cela donna à Dibutade la première idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant vu une belle statue de la façon de son père, écrit à son amant. Les noms de Dibutadis et de Polemon sont feints).

Une nouvelle joie, et que je veux t'écrire,
Tient mon esprit tout occupé.
Mon père m'a fait voir un marbre qui respire,
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait su prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sais quoi de vivant et de tendre
Qui forme les traits et les airs ?

Tu sais quelles raisons me font aimer la vue
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joie on n'a point l'ame émue,
Sans que l'amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui répara si bien une légère perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon père;
Il sait, il approuve nos feux :
Mais un père est toujours un témoin trop sévère
Pour les amours et pour les jeux.

Quelques mots au hasard jettés par complaisance
Composoient tout notre entretien;
Et nous interrompions notre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prêtoit une lumière sombre
Qui m'aidoit encore à rêver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre;
Et m'appliquois à l'observer;

Car tout plaît, Polémon, pour peu qu'il représente
L'objet de notre attachement :
C'est assez pour flatter les langueurs d'une amante
Que l'ombre seule d'un amant.

Mais je poussai plus loin cette douce chimère;
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur un ombre passagère,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette ;
    Je trace une image de toi ;
Une image, il est vrai, peu distincte, imparfaite ;
    Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade, attentif à ce qu'amour invente,
    Conçoit aussi-tôt le dessein
De tailler cette pierre en figure vivante,
    Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polémon, commence la sculpture,
    Grace à ces heureux hasards.
L'amour qui sut jadis débrouiller la nature,
    Aujourd'hui fait naître les arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre ;
    Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre,
    Pour se montrer à nos neveux.

Les héros par cet art étendront leur mémoire
    Bien loin au de-là de leurs jours ;
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,
    Eternisera nos amours.

Combien de demi-dieux, dont les hommes peut-être
    Eussent oublié jusqu'au nom !
Que d'exemples puissans que l'on n'eût pu connoître,
    Si je n'eusse aimé Polémon !

Mais si tu ressemblois à tant d'amans volages,
    Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jeter les yeux sur les ouvrages
    Que va produire un si bel art ?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, et je sais qu'il s'élève en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je réparerai ces soupçons de ma flamme,
Que je condamne en les formans.

Quoi! de tels changemens seroient-ils donc possibles?
Quoi! cet amour toujours vainqueur
Animeroit par moi des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur?

FLORA
A POMPÉE.

(Pompée étant encore jeune, aima la courtisanne Flora, dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le temple de Castor et de Pollux. Geminius, ami de Pompée, devint éperdument amoureux d'elle; mais comme elle étoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écouta pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui céda. Elle en tomba malade de chagrin, et c'est dans cet état qu'elle lui écrit).

PRÊTE à voir arriver la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs ;
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre ;
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux ;
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les temples des dieux ?

En vain sur ces portraits les étrangers me vantent,
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent,
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur,

Te souvient-il du temps où ta flamme inquiète
Craignoit si tendrement des rivaux malheureux ?
Ah ! disois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux ?

Pourras tu, ma Flora, résister à leurs larmes ?
Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous !
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux !

Je te disois alors, je mettois en usage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce souci.
Ciel ! quelle erreur ! étoit-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi ?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maîtresse
Que tu ne serois point touché par tes rivaux ;
Que tu pourrois jouir de sa tendresse,
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? J'étois trop insensible
Aux soupirs qu'on poussoit pour ébranler ma foi ;
De tendres soins me trouvoient invincible,
Lorsqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, voilà ce qui l'irrite,
Vous écoutez ici les plaintes d'un amant.
Et qu'est-ce donc désormais qui mérite
Un éternel attachement ?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme
Il falloit d'un ami préférer le repos ;
Ne prétends point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de héros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre ;
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt.
D'autres héros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle, tout se taît.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux ;
Tu n'es au fond qu'un amant infidelle,
Et non un ami généreux.

Pourquoi, lorsqu'il voyoit sa flamme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pu toucher par ses ennuis ?
Et moi qui perds tout ce qui m'a flattée,
Et moi qui meurs, je ne le puis !

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes présens jouiroit-il jamais ?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse ;
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien ?
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, et ne te devrois rien.

En me cédant à lui, tu t'es rendu justice ;
Il n'est pas comme toi barbare et sans amour.
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas ! rien ne t'efface !
Quel charme malheureux a su me prévenir ?
Que je voudrois l'adorer en ta place,
Pour te plaire, ou pour te punir !

Alors mes soins pour lui tendres, ardens, durables,
Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus ;
Et je rendrois encor plus desirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, et trop tôt dissipée !
Quoi ! d'un fatal amour je pourrois me guérir :
Quoi ! j'aimerois un autre que Pompée !
Non, je ne saurai que mourir.

ARISBE

AU JEUNE MARIUS.

(Quand Marius eut été chassé de Rome par la faction de Sylla, et se fut retiré en Afrique, son fils qui l'accompagnoit, tomba entre les mains d'Hiempsal, Roi de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roi devint amoureuse du jeune Marius, et eut la générosité de lui fournir les moyens de sortir de sa prison, quoique par-là elle le perdît pour jamais. C'est après qu'elle lui a rendu sa liberté, et qu'il a rejoint son père, qu'elle lui écrit).

DEPUIS que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs,
Dans votre souvenir me suis-je conservée ?
Songez-vous à mes déplaisirs ?

Il n'est point de fin pour mes peines ;
Rien ne sauroit rejoindre Arisbe et Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes ;
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre sortie,
Un demi-jour m'eût-il duré sans vous parler ?
Et maintenant les mois, et les ans, et ma vie,
Tout sans vous va s'écouler.

Seule

Seule et mortellement blessée,
Je parcours ce palais de l'un à l'autre bout,
Et ne saurois bannir l'espérance insensée
Que j'ai de vous trouver par-tout.

Qui le croiroit ? je revois, j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez resserré;
Et je vous redemande à cette prison même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attends avec impatience
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous;
Ma tristesse redouble en ce vaste silence,
Et ce temps m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
Lorsqu'en mes yeux lassés le sommeil est entré;
En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avoûrai-je une crainte
Qui passe tous les maux de mon cœur agité ?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me représente sans cesse
Combien vous me pressez d'ouvrir votre prison;
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toujours d'un père
Dont il falloit servir la haine et le courroux;
Jamais la liberté ne vous en fut moins chère,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Hélas ! d'où vient que ma mémoire
Repasse les discours et les soins d'un amant ?
Pour ne le voir jamais, est-il besoin de croire
Qu'il m'aimât sans déguisement ?

Oui, d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
J'ai besoin de penser, Marius est fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir ! douceur trompeuse !
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter ;
Votre perte à mon cœur en est plus douloureuse,
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-être la fierté romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moi ;
Je suis une Numide, et votre ame hautaine
Dédaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'empire d'amour un climat étranger ?
La beauté qui n'a pas le droit de citoyenne,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs, je ne suis plus Numide ;
De son propre intérêt mon amour est vainqueur :
La naissance n'est rien où la vertu décide,
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire
Des plus fameux héros que Rome ait mis au jour ;
J'ai plus fait par l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai sacrifié mon amour.

Grands dieux! vous vîtes seuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes seuls témoins,
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaînes
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets;
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie
En exécutant mes projets;

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte!
Quel supplice qu'un tel emploi?

Avec combien d'inquiétude
Je sentois s'écouler et comptois les instans!
Ciel! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien se servir du temps?

Prend-on bien toutes ses mesures?
Amour, dans ces périls tu m'as fait embarquer;
Amour, veille pour nous, veille en ces conjonctures,
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoutois-je ensuite,
Des gardes du palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il sort, il prend la fuite,
Il est déjà hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir distraite, et peut-être offensé,
Je courus, et de crainte et d'espoir agitée,
Savoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issue,
La nouvelle flattoit tous les vœux de mon cœur;
Je brûlois de l'apprendre, et quand je l'eusse reçue,
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'employai mes soins et mes efforts,
Je ne sais quel plaisir d'une ame généreuse
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est, après son effet, prompte à se démentir!
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire,
De cet heureux succès jouit en gémissant:
Je n'en rougirai point; ce qu'Arisbe a su faire
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de votre part à me justifier!
Libre, regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçutes prisonnier?

Vous dûtes vers Arisbe absente,
En sortant de ces lieux, envoyer un soupir;
Vous méritâtes peu les bienfaits d'une amante,
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre amant eût fui moins vîte,
Pour tourner mille fois les yeux vers ce palais:
C'est-là que je la laisse, eût-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que sais-je? un autre amant peut-être,
En rompant ses liens, eût rendu des combats.
Ah! si dans votre cœur ce sentiment put naître,
De quoi ne me paya-t-il pas?

Mais, dieux! quel bonheur j'envisage?
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit,
Si près d'une rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.

CLÉOPATRE
A AUGUSTE.

(On sait l'histoire de Cléopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette lettre; car je suppose que Cléopatre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, et lui tourne le plus adroitement qu'elle peut, pour sa justification, les principaux événemens de sa vie. Sur-tout il faut se souvenir combien Cléopatre étoit une princesse galante, et que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite).

JE crois devoir, Seigneur, vous épargner ma vue.
En l'état où je suis j'évite tous les yeux;
Je fuis le soleil même, et je suis descendue
    Dans les tombeaux de mes aïeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, et nourrit mes douleurs;
Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées;
    Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cléopatre y compte
La gloire dont le ciel se plaît à vous charger;
Dans l'univers entier elle auroit trop de honte
    D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadème, et n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un banissement,
Dans ses états conquis Cléopatre ne pleure
Que la perte de son amant.

Quand cet amant, et moi par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'univers.

Et ne voyons-nous pas que toujours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré ?
Je me rendis à lui sur les mers de l'Épire,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrace ;
J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts ;
Et depuis, vous savez si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non, non, sans jalousie et d'un esprit tranquille
De vos heureux succès nous regardions le cours ;
Nous voulions seulement assurer un asyle
A de malheureuses amours.

Marc-Antoine passoit pour le second de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manières, son air, tout étoit d'un grand homme
L'ame encor plus, et je l'aimai.

Je sais que son esprit violent, téméraire,
Toujours aux passions se laissoit prévenir :
Et je craignois pour lui la fortune prospère
Qu'il ne savoit pas soutenir.

Je l'aimai cependant : c'est une loi fatale
Que l'amour doit causer tous mes événemens ;
Je m'attache aux héros, je suis tendre, et j'égale
Leurs vertus par mes sentimens.

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorsque j'irai paroître,
Prenez d'un ennemi le visage irrité ;
Traitez-moi, s'il se peut, comme un superbe maître,
Je craindrai trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en esclave traînée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de rois.
La maison des Césars, telle est ma destinée,
Doit triompher de moi deux fois.

César, dont les vertus ont été consacrées,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur :
Et vous triompherez de moi, de ces contrées,
Aussi juste, et plus grand vainqueur.

Il préféra pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels soupirs poussoit le maître des humains !
Que d'amour dans une ame où régnoit tant de gloire,
Que remplissoient tant de desseins !

Combien me jura t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toujours au vainqueur de la terre
D'adorer mes foibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects et d'applaudissemens,
Contre un des tendres soins dont j'étois toujours pleine,
Contre mes doux empressemens ?

Aussi pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posséder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on desire,
César sans doute étoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée,
J'ai trop dit que César a vécu sous mes loix;
Bientôt vous me verrez pâle et difigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand César souhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la prospérité.
Le sort, vous le savez, favorable ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le ciel ou l'Empereur,
Peut-être... Mais, hélas! quel retour j'envisage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clémence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous seriez par le sang, par l'aveugle naissance,
Moins obligé de l'imiter.

DIVERSES PETITES PIÈCES DE POÉSIE.

PORTRAIT DE CLARICE.

J'ESPÈRE que Vénus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables ;
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage ;
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, et par-là plus charmant,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire ;
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former :
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture :
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer ;
Qu'on me le trouve, et je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde,
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de bergère,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyât à ma chimère.

Je ne sais cependant comment l'Amour a fait,
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet ;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits :
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
Oh ! que l'Amour a de malice !

LES JEUX OLYMPIQUES.

Sur une passion qui avoit déjà duré cinq ans.

JADIS de cent ans en cent ans
La magnifique Rome, à tous ses habitans,
Donnoit une superbe fête,
Et les hérauts crioient : *Citoyens, accourez ;*
Vous n'avez jamais vu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur ;
On n'eût bien pu trouver quelque tête chenue,
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la fête eût été déjà vue.
Mais, quoi! dans la condition
Où les dieux ont réduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fît une exception.
Telle est chez les Amours la coutume établie ;
La même chose s'y publie
A des jeux solemnels qu'ils célèbrent entr'eux.
Mais ce qui doit causer une douleur amère,
C'est que tous les quatre ans on célèbre ces jeux :
Cependant pour ces malheureux
C'est une fête séculaire ;
Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vécu deux ans, la carrière est jolie ;
Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer :
Mais aller jusqu'à quatre, oh! ce seroit folie,
Si seulement ils osoient y penser.
Il n'avoient pas jadis les mêmes destinées :
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années ;
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond.
Hélas! bien moins de temps aujourd'hui les emporte :
Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,
Dieu sache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la troupe légère ;
Lorsqu'à ces derniers jeux, et dans un grand concou
S'avança le doyen de Chypre et de Cythère,
Le Mathusalem des Amours,

Un Amour de cinq ans, et qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidèle rapport !
Le petit peuple aîlé, dans un commun transport,
Battit des mains, cria miracle.

Mais, grands Dieux ! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la lice, et malgré ce grand âge,
Sur de jeunes rivaux remporta l'avantage
En mille différens combats ?
Car ces jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours,
Tantôt à déclarer une flamme timide,
Qui veut parler et qui se taît toujours ;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits soins qui touchent tant ;
Tantôt à se plaindre des belles
Avec respect, et même en s'emportant.
Que sais-je enfin ? sous cette fausse image
Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois ;
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivi.
De toutes parts l'allégresse s'exprime :
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime ;
L'autre veut savoir le régime
Dont jusqu'alors il s'est servi.
Mais lui, ce ne sont pas ici, comme j'espère,
Dit-il, les derniers jeux où je me trouverai,
Il n'est pas encor temps que je sois admiré ;
Et qu'il soit dit sans vous déplaire,
Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai.

Mon destin sera tel, que, des Amours antiques,
Chez les Amours futurs moi seul je ferai foi;
On me consultera sur de vieilles pratiques
Dont la mémoire auroit péri sans moi.
Mais puisque vous voulez savoir ce qui me donne
Cette longue santé dont vous êtes surpris,
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
Et, comme on voit, la nourriture est bonne.

SONNET.

JE suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle;
Et lui contoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné);

Je suis le dieu des vers, je suis belle-esprit né.
Mais des vers n'étoient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth, arrêtez. Bagatelle,
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir dieu de la médecine.
Daphné fuyoit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit, voyez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

SUR UN SOUPER,

Où l'on souhaitoit qu'une personne qui en devoit être s'ennuyât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi, terrible dieu, que l'on n'honore guère,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, ennui, puissant ennui,
Goûte un plaisir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce soir dans la noble cohue,
Descends enveloppé d'une invisible nue;
Lorsque tu t'introduis sans qu'on sache comment,
Tu règnes plus absolument.
Mène avec toi ta troupe, et qu'elle soit complette,
Le triste sérieux et la langueur secrette,
Par qui les plaisirs sont chassés,
Les complimens froids et glacés,
Les nouvelles de la gazette,
Les longs contes remplis de détails entassés;
Ou, qui pis est, les ris forcés,
La gaité fausse et contrefaite,
Les bons mots d'autrui qu'on répète,
Et qui même sont mal placés.
Que d'un repas très-court les convives lassés,
Cachent leurs bâillemens sous une main discrète;
Qu'ils prêtent à l'horloge une oreille inquiète,
Et ne se montrent empressés
Qu'à faire avant minuit une heureuse retraite.

Ennui, tu me diras qu'en présence d'Iris
Il ne t'est pas aisé d'établir ton empire,
Que son aimable vue animant les esprits....
Je t'entends, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
Eh bien, tu ne dois pas songer
A régner sur toute la bande.
Mais Iris peut leur plaire, et pourtant enrager :
C'est sur elle, grand Dieu, qu'il faudra te venger !
Puissant ennui, je te la recommande.

SUR UN RETOUR

Qui devoit être au mois d'Octobre.

NE reviendras-tu point ? ne ferai-je sans cesse
Que d'inutiles vœux pour hâter ta paresse,
Mois charmant, mois aimable, où de ses dons nouveaux
Bacchus remplira nos tonneaux ?
De vignerons contens quand verrai-je une armée,
Par les ordres du dieu dépouiller ses états,
Et faire bouillonner la liqueur enflammée,
Mère des jeux, et l'ame des repas ?
Ainsi dans le fond d'un bocage,
Je parlois seul, et Bacchus m'entendit ;
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,
Et de ce tardif avantage,
Le dieu des buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour qui savoit combien Iris m'occupe,
Et dans quel temps son retour est réglé,
De mes discours avoit lui seul la clé,
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.

RÊVERIE

RÊVERIE.

A vous que j'aime, et n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le silence ;
A vous à qui je rends des soins
Inconnus et sans récompense ;
A vous, qui pourrez bien ne le jamais savoir ;
En ces lieux écartés j'adresse cet hommage,
Et je puis seulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareille cas s'en acquittât ainsi ;
Mais vous, si vous faisiez le vôtre,
Vous devineriez tout ceci.

ETRENNES

Pour l'année 1701.

EN commençant, Iris, l'an qui suit mil sept cens ;
Je voulois sous vos loix mettre ma destinée ;
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour ladite année,
Cela n'a jamais d'autre sens.
Mais avec cette année, un siècle aussi commence ;
Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un et l'autre bail peser la différence.
Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance !
Eh bien donc, pour le siècle soit.

AUTRES ETRENNES.

EN ce jour solemnel, où de vœux redoublés
Plus qu'en tout autre temps les dieux sont accablés ;

J'ai fait des vœux hardis, et peut-être impossibles ;
J'ai demandé des jours occupés et paisibles,
Des plaisirs vifs, sans le secours puissant
Du trouble et de l'inquiétude,
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naissant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va se répandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec soin
Dans son cœur on tient renfermée.
Tel étoit mon placet. Jupiter mit au bas,
En caractères longs, qu'on ne lisoit qu'à peine :

Renvoyé vers l'aimable Isméne,
Ceci ne me regarde pas.

SUR DES ETRENNES

avancées d'une année sur l'autre.

LE dieu de l'Hélicon et celui de Cythère,
Souverain des plaisirs, sont convenus entr'eux
De payer tous les ans à celle qui m'est chère
Un tribut de vers amoureux.
Elle qui n'est pas ménagère,
Veut en mil sept cent un manger mil sept cent deux ;
Et les divinités, faciles à ses vœux,
N'y savent rien que de la laisser faire.
Qu'en arrivera-t-il ? Le fonds manquera ? Non.
L'Amour fournit toujours, la source est abondante.
Oui, l'Amour, direz-vous, mais pour votre Apollon....
Oh ! quand l'Amour le prend d'un certain ton ;
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

L'HOROSCOPE.

JE n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas.
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême;
Le ciel, dès ma naissance même,
Promit mon cœur à vos appas.
Un astrologue, expert dans les choses futures,
Voulut en ce moment prévoir mes aventures;
Des planètes alors les aspects étoient doux,
Et les conjonctions heureuses:
Mon berceau fut le rendez-vous
Des influences amoureuses;
Vénus et Jupiter y versoient tour-à-tour
Tant de quintessence d'amour,
Que même un œil mortel eût pu la voir descendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre;
Hélas! je ne faisois que de venir au jour.
Qu'ils prennent bien leur temps pour nous faire un cœur tendre!
Quand de mon avenir fatal
L'astrologue d'abord fit le plan général,
Il le trouva des moins considérables:
Je ne devois ni forcer bastions,
Ni décider procès, ni gagner millions;
Mais aimer des objets aimables,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçus,
Eprouver les amours coquets ou véritables,
Donner mon cœur, le reprendre, et rien plus.
Alors l'astrologue s'écrie:
Le joli garçon que voilà!
La charmante petite vie
Que le ciel lui destine-là!

Mais quand dans le détail il entra davantage ;
Il vit qu'encore enfant je savois de ma foi
A deux beaux yeux faire un si prompt hommage ;
Que mon premier amour et moi
Nous étions presque de même âge.
D'autres amours après s'emparoient de mon cœur ;
La force, la durée en étoit inégale,
Et l'on ne distinguoit par aucun intervalle
Un amour et son successeur.
Ce n'étoient jusques-là que des préliminaires ;
Le ciel avoit paru d'abord,
Par un essai de passions légères,
Jouer seulement sur mon sort.
Mais quel amour, ô Dieux ! quel amour prend la place
De ceux qui l'avoient précédé !
Fuyez, foibles amours dont j'étois possédé,
Fuyez, et dans mon cœur ne laissez point de trace.
Celui qui se rendoit maître de mon destin,
Du reste de ma vie occupoit l'étendue ;
L'astrologue avoit beau porter au loin sa vue,
Il n'en découvroit point la fin.
Quoi ! disoit-il, presqu'en versant des larmes,
Ce pauvre enfant que je croyois heureux,
Des volages amours va-t-il perdre les charmes ?
Quoi ! pour toujours va-t-il être amoureux ?
Non, non, il faut que je m'applique
A voir encore l'affaire de plus près.
Alors il met sur nouveaux frais
Toutes ses règles en pratique ;
D'un œil plus attentif il observe le cours
Et des fixes et des planètes,
Dans tous les coins du ciel promène ses lunettes,
Retrace des calculs qui n'étoient pas trop courts ;

Et puis quand il eut fait cent choses déjà faites,
Il vit que j'aimois pour toujours.

LE TEMPS ET L'AMOUR.

FABLE.

Ils sont deux dieux, portant aîles au dos,
Les plus méchans qu'ait Jupin à sa table:
L'un est le temps, mangeur insatiable,
Vieillard chenu, mais, hélas! trop dispos;
Et l'autre, qui? c'est l'enfant de Paphos.
Quand cet enfant a pris beaucoup de peine
Chez son beau-père à forger une chaîne,
Qui de deux cœurs doit unir le destin,
Vient le barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge et vous l'use à la fin;
Adieu la chaîne, et le vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais, sous sa cruelle dent,
Liens si forts qu'ils fissent résistance?
Ces jours passés je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence.
Tous deux, tous deux, l'enfant et le vieillard,
Ils composoient une chaîne durable;
Le temps lui-même en serroit avec art
Tous les chaînons. N'est-ce point une fable?
Non, je l'ai vu, vû de mes propres yeux,
Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE,

Sur ce qu'on traitoit de Macreuse *un homme qui paroissoit fort indifférent, et qui cependant ne l'étoit pas.*

D'UN marais du septentrion
Sortit jadis une Macreuse,
Dont la froideur étoit fameuse
Parmi sa froide nation.
Il est dit dans une chronique,
Qu'un jour Iris vit en passant
Ce pauvre animal aquatique
Tout engourdi, tout languissant.
Aussi-tôt de l'oiseau le sang froid se dégèle;
Sa forme change; et par le don
Qu'avoient les regards de la belle,
La Macreuse devient Pigeon.
Vous devinez qu'à ce spectacle
Tout le monde cria miracle;
Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement?
C'est qu'Iris fit ce changement.
La Macreuse soudain, fière de ne plus l'être,
Va dans un colombier se faire reconnoître,
Prendre son rang, jouir des droits
D'un nouvel être qui l'honore;
Et qui plus est, plus mille fois encore,
Aimer pour la première fois.
Qu'elle se sentit peu de sa triste origine!
Qu'elle sut faire honneur à la vertu divine
Qui rendoit son destin si beau!
Dans leurs caresses amoureuses,
Tous les autres Pigeons, Pigeons dès le berceau;
Sembloient eux-mêmes des Macreuses.

Aussi de ses amours en tous lieux signalés,
Telle fut la gloire éclatante;
Que quand la déesse charmante,
Qui sous ses loix tient les enfans aîlés,
Perdit un des Pigeons à son char attelés,
Notre Macreuse eut la place vacante.

SUR ce qu'en écrivant à une personne, on n'avoit osé écrire le mot d'amour, et qu'on l'avoit laissé en blanc.

HIER peut-être, Amour, je te parus coupable,
Même en implorant ton pouvoir,
Je n'osai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'univers n'entend sans s'émouvoir.
J'eus trop d'égard pour une indifférente,
Je craignis plus de l'offenser que toi:
Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi,
Le moyen que je me repente?
N'est-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
La seule criminelle est la beauté que j'aime.
De ton nom outragé venge l'honneur suprême;
La peine que tu dois choisir,
C'est que bientôt avec plaisir
Elle le prononce elle-même.

SUR UN BILLET

Où une personne n'avoit écrit que les premières lettres d'un sentiment qu'on lui demandoit.

CERTAIN chiffre tracé par une main charmante
Tourmentoit un jour mes esprits:

J'eus recours au fils de Cypris ;
Il n'est déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces sortes d'écrits.
Il me lut tout courant l'adorable grimoire.
Jentendis.... juste Ciel ! quelle seroit ma gloire !
Quel destin seroit aussi beau !
Mais, hélas ! il ne lut qu'à travers son bandeau,
Et je n'ose presque l'en croire.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUAND l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes,
Que d'être seul et de rêver.
La dominante idée, à chaque instant présente,
N'en devient que plus dominante ;
Elle produit de trop tendres transports ;
Et plus l'esprit rentre en lui-même,
Libre des objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je conçois ce péril, et qui le connoît mieux ?
Tous les soirs cependant une force secrète
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez seule, et dans ce doux silence,
Absente je vous vois, je suis à vos genoux ;
Je vous peins de mes feux toute la violence ;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les mers vient alors de descendre,

Sa sœur jette un éclat moins vif et moins perçant ;
Elle répand dans l'air je ne sais quoi de tendre,
Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guère intelligible,
Vous ne l'entendrez point, je sais ce que j'y perds ;
Un cœur passionné voit un autre univers,
Que le cœur qui n'est pas sensible.

SUR un portrait de feu Madame la duchesse de Mantoue.

TOI que pour son rival Apollon même avoue,
Immortel cygne de Mantoue *,
Quoique pour vivre ici le destin t'ait marqué
Le plus beau temps de la grandeur romaine,
Que je te plains d'avoir manqué
Ce sujet pour tes chants, et cette souveraine !

A MADAME
LA D... DE M...

Sur son mariage, qui fut consommé dans une hôtellerie d'une petite ville.

DU beau sang dont vous êtes née,
Un souverain vous est dû pour époux ;
Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
A l'ennemi de l'Hymenée.

---

* *Virgile.*

Le sérieux Hymen, par un grave décret,
Vous met entre les bras d'un prince d'Ausonie;
L'autre pour donner un trait
Qui tienne de son génie,
Sans pompe, et presque en secret,
Conclut la cérémonie
Dans un méchant cabaret.

CAPRICE.

JE ne dors ni nuit ni jour;
Le diable emporte l'Amour,
Ses petits frères, sa mère,
Tous ses parens, jeux, et ris,
Toute l'isle de Cythère,
Et qui plus est, mon Iris!

SUR UNE PETITE VÉROLE.

SUR le sujet de la gente femelle,
Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il est,
Grace et beauté sont ensemble en querelle;
Car beauté dit: c'est par moi qu'elle est belle,
Grace répond: c'est par moi qu'elle plaît.
Dame beauté, toujours fière et hautaine,
D'esprit quinteux, et qui veut qu'on apprenne
Combien ses dons doivent être chéris,
Vous prend congé du visage d'Iris.
Mais d'autre part sa gentille rivale,
Pour la confondre et lui clorre le bec,
Grace demeure, et tous nos cœurs avec;
D'enfans aîlés troupe toujours égale,
Aux pieds d'Iris se rend avec respect.

Dame beauté mainte couleuvre avale,
Si qu'à la fin voyant que son courroux
N'avance rien, et ne sert de deux cloux,
Elle revient sans mot dire au plus vîte,
Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

SUR une scène que j'avois faite entre l'Amour et Psyché.

PSYCHÉ *à Iris.*

MA chère sœur, nous ne nous devons rien,
En même cas nous sommes l'une et l'autre;
Votre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

MADRIGAL.

JE veux chanter en vers la beauté qui m'engage.
J'y pense, j'y repense, et le tout sans effet;
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse-là l'ouvrage.

AUTRE.

TU sais quel est l'objet, Amour, dont j'ai fait choix.
Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les armes;
Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses charmes,
En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix.
Mon cœur est assez tendre, il est assez fidelle
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

SUR une passion constante, sans être malheureuse.

UN jour aux pieds d'Iris, l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, et n'en osant attendre
Que des rigueurs et du dédain.
Iris se trouva moins sévère,
Et l'enfant retourna soudain
A son naturel téméraire.
Cependant par tous les degrés
Il sut conduire son audace,
Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siècles futurs, enfin Iris même l'embrasse.
Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,
Iris en trahison lui coupoit les deux aîles,
Et l'amour ne le sentit pas.
Ce tour-là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aie encor connu;
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DANS un lieu sombre et ténébreux,
Le dixième janvier, s'assemblèrent les sages,
Censeurs du monde, et presque antropophages,
Gens sans amour, et rêvant toujours creux.
De longs habits de deuil la troupe étoit couverte,
De deuil étoit tendu le funeste séjour.
L'an précédent, à pareil jour,
D'un de leurs compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit déserté; quand un sage déserte,
Ne le cherchez que chez l'Amour.

Dans des chants où régnoit une tristesse extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le sort.
Hélas ! disoit avec transport
Un orateur à face maigre et blême,
C'étoit pour notre corps un sujet excellent.
Quel paresseux ! quel indolent !
Quel ennemi du soin et de la veille !
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent
Qu'il dormoit bien sur l'une et l'autre oreille !
A peine quelquefois paroissoit-il galant ;
Je sais qu'il faisoit mal d'en faire le semblant :
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour sincère et violent
Qui nous en a fait un rebelle ?
Le discoureur en étoit-là,
Quand le sage défunt parut et le troubla,
Comme un spectre sorti du ténébreux rivage.
Messieurs, leur dit-il, me voilà,
Et voilà celle qui m'engage.
Critiquez ce portrait, vous savez critiquer ;
Et comme un peu de temps vous sera nécessaire,
Je ne veux pas vous en laisser manquer ;
Je reviens dans un an, à l'autre anniversaire.
En attendant, je vous déclare à tous
Que j'aime, que l'on m'aime, et que vous êtes fous.

SUR DES DISTRACTIONS

dans l'étude de la Géométrie.

LORSQUE je tiens les horribles écrits
Des successeurs d'Euclide et d'Archimède,
Contre la joie infaillible remède,
Rude supplice aux plus tristes esprits ;

Je vois l'Amour, et je suis tout surpris
Qu'il me vient là faire une parenthèse.
Pense un moment, dit-il, à ton Iris;
Tu penseras un peu plus à ton aise.
Très-volontiers, lui dis-je, mon mignon.
Je sais trop bien qu'on ne lui dit pas non;
J'accomplis l'ordre, et d'assez bonne grace.
Puis je reprens mes savans, et l'ennui,
Priant l'Amour de leur céder la place,
La compagnie est mauvaise pour lui.
S'en va-t-il? non. Parenthèse nouvelle
Encore Iris, encore une fois, soit.
Deux s'il le faut; on peut faire pour elle,
Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit.
Mais à la fin, lorsque je m'en crois quitte,
Que mon devoir est fait, et par-de là,
Mon enragé, mon traître est encor là,
Et son Iris. En vain je me dépite;
Au diable soit le lutin obstiné!
C'est encore pis, j'en suis mieux lutiné,
Je n'y sais plus que prendre patience;
Et puisqu'il faut que je pense et repense
A cette Iris, et la nuit et le jour,
Pensons-y donc. Adieu vous dis, science,
Je veux avoir la paix avec l'Amour.

L'AMOUR ET L'HONNEUR,

FABLE.

DANS l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans loix et sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant:

C'est une erreur; il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il, je règne, et je n'ai point de gloire.
J'aimerois mieux dompter des ennemis,
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours Jupin rêve, et produit
L'austère honneur, épouvantail des Belles,
Rival d'Amour, et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin; et puis faisant un saut:
Père des Dieux, dit-il, je te rends grâce,
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

ENVOI.

Jeune beauté, vous que rien ne surmonte,
Je ne dis pas, vous m'aimerez un jour;
Mais après tout, ceci n'est point un conte,
L'honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

SUR UNE BRUNE.

BRUNETTE fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle,
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon;
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grèce affolèrent les sages,

Qui, comme oisons, les menoient par le bec;
Qui croyez-vous que ce fussent? brunettes
Aux beaux yeux noirs, et qui dans leurs goguettes,
Disoient, Dieu sait, gentillesses en grec.
Autre brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi philosophe, ou du moins raisonneur,
Et qui pouvois acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse,
Quand vous verrez brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité;
Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

Sur ce qu'on avoit traité un sujet tendrement, au lieu de le traiter galamment, suivant la première intention.

J'AI vu le temps que j'avois en partage
Un assez galant badinage;
Je savois, disoit-on, dans des vers gracieux
Faire jouer ces enfans qui sont dieux.
Mais de moi maintenant ce talent se retire.
Lorsque je demande à ma lyre
Un menuet, un rigodon,
Elle me rend des airs qui peindroient le martyre
Du passionné Céladon.
Ce que tu m'accordois, dieu des vers, quel caprice
Te porte à me le refuser?
Mais non; j'ai tort de t'accuser;
Je reconnoîs mon injustice.

Depuis

Depuis un temps je m'apperçoi
Que quand tes dons sacrés daignent sur moi descendre,
C'est le vase où je les reçoi,
Qui fait que, même malgré toi,
Tout le galant se tourne en tendre.

SUR ce qu'on avoit mis dans une Églogue ces quatre vers:

SANS permettre à son cœur de trop nobles desirs,
Elle peut des dieux même attendre les soupirs;
Et si pour elle en vain les dieux versoient des larmes,
Ils sauveroient encor leur gloire par ses charmes.

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étoient trop pompeux.

Le poëte a manqué, je n'en disconviens pas;
Mais il étoit plus amant que poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,
Le chalumeau devient trompette.

SUR une visite qu'un malade attendoit inutilement depuis quelque temps.

VOUS ne venez donc point, vous pour qui je respire,
Vous qui seule à mes maux pourriez me dérober,
Vous qui d'un simple mot, qui d'un léger sourire,
Dissiperiez l'horreur où je me sens tomber?
Privé de la santé, mon seul mal est l'absence;
C'est vous que je regrette, qui me tourmentez.
Venez de vos attraits éprouver la puissance;
Et si je souffre encor, punissez-m'en, partez.

MADRIGAL.

AUX immortels quand je fais quelque offrande,
Ils m'en seront eux-mêmes les témoins,
Ce n'est jamais l'or que je leur demande,
Les dignités, les honneurs encor moins.
Mais je leur dis : Votre pouvoir suprême,
Dieux immortels, dispose aussi des cœurs ;
Conservez-moi le cœur de ce que j'aime,
Et je renonce à vos autres faveurs.

SUR un commerce d'amour, qui subsistoit sans fureurs, et sans jalousie, &c.

A VOIR l'Amour tel qu'il erre en ce monde,
Les yeux en feu, la mine furibonde,
Barbare auteur des pleurs les plus amers,
On le prendroit pour le fils de Mégère,
Qui s'est armé des serpens de sa mère,
Et vient chez nous transporter les enfers.
Mais grace à vous, et grace à moi peut-être,
On le peut voir sous des traits moins connus,
Nos tendres feux l'obligent de paroître
Comme le fils de l'aimable Vénus.

SUR UN PORTRAIT DE DESCARTES.

AVEC sa mine renfrognée,
Elevé sur ma cheminée,
Descartes dit : Messieurs, c'est moi
Qui dans ces lieux donne la loi.

Mais au fond d'une alcove obscure
Se cache une aimable figure,
Qui se moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas : Oh l'ignorant!

LES ZEPHYRS.

Vers l'endroit où du pont de Sève
Le dos voûté sur la seine s'élève,
Deux couriers qui venoient de deux endroits divers,
Qui tous les deux portoient leur malle
Et faisoit diligence égale,
Se rencontrèrent dans les airs.
Dans les airs? deux couriers? voici choses nouvelles.
C'étoient Zéphyrs, entendez-vous?
Et ce qu'ils portoient sur leurs aîles,
C'étoient soupirs échappés aux jaloux,
Regrets impatiens et doux,
Vers; et que sais-je enfin? cent autres bagatelles,
Qui sont des cœurs amoureux et fidelles
Les grands trésors, ou plutôt les font tous.
Vers la charmante Iris l'un voloit à Versailles,
De la part d'un amant renfermé dans Paris;
Et l'autre de la ville alloit voir les murailles,
Vers cet amant dépêché par Iris.
Comme ils se connoissoient : arrête un peu mon frère,
Dit le Parisien, montre-moi ton paquet.
Ah, ciel! ta charge est bien légère,
Et je suis, moi, chargé comme un mulet.
Le courtisan, d'un air de petit-maître,
Répondit au bourgeois: eh! bien, tant pis pour toi;
Car d'ailleurs, quoi qu'il en puisse être,
Je serai mieux reçu que toi.

CAPRICE.

M'ALLER servir de la langue des dieux,
Parce qu'Iris fait un petit voyage
D'un jour sans plus! je n'en ai le courage.
Assurément vers sont trop précieux,
Ce ne seroit entendre le ménage.
Mais, dit l'Amour, impérieux marmot,
Dans ce seul jour qu'elle doit être absente,
Si le soleil ne va qu'au petit trot,
S'il ne va point, si je m'impatiente,
Si je languis, si j'enrage en un mot,
Moi qui suis Dieu, qui tous les Dieux régente,
Enragerai-je en prose comme un sot?

SUR MON PORTRAIT.

SI lorsqu'un seul moment votre œil s'est occupé
Sur ce portrait qui, dit-on, est moi-même,
Il ne vous a pas dit: *C'est vous seule que j'aime*,
Rigaut ne m'a point attrapé.

CHANSON.

UN vainqueur après sa victoire,
En répand l'éclat en tous lieux:
Un amant dérobe sa gloire,
A tous les yeux.

Vénus et l'Amour savent ce qui le flatte;
Sa gloire n'éclate
Que chez les dieux.
Un vainqueur, &c.

La reconnoissance
Du plus tendre cœur,
N'est que son silence
Et son bonheur.
Un vainqueur, &c.

SUR UNE ABSENCE.

J'ENTENDS la raison en colère,
Qui gronde et tempête chez moi.
Que diable est-ce donc que je voi?
Une humeur triste et solitaire,
Un noir chagrin, qui n'appartient
Qu'aux grands malheurs, aux funérailles.
Je sais bien qu'elle est à Versailles,
Mais dans deux jours elle revient.
A cette raison trop cruelle,
Un pauvre enfant, pour tout discours,
Répond, en criant de plus belle,
Elle ne revient de deux jours.

SUR l'absence d'une personne à qui l'on donnoit le nom d'Iris en vers, et hors de-là quelques autres noms.

QUAND je me jette avec furie
Dans l'affreuse géométrie,
Où se trouvent en raccourci
Le grimoire et la diablerie,
Plein d'une triste rêverie,
Dont j'ai l'esprit tout obscurci,
Je pense à mon Iris aussi.

Quand quelque Vénus, quelque Aurore,
S'offre à mes yeux d'un air galant,
Et me dit, non pas en parlant,
Je permets que ton cœur m'adore,
Ou bien m'en dit l'équivalent,
Je pense à mon Iris encore.

Encore! aussi! Je suis surpris
Qu'ici ces mots-là se présentent.
Pourquoi faut-il que mes vers mentent?
Ne puis-je rimer qu'à ce prix?
Eh! disons vrai, de par Cypris;
Et si les rimes n'y consentent,
Regardons-les avec mépris.
Au milieu des savans écrits
Qui me plaisent et me tourmentent;
Malgré les belles de Paris,
Dont les yeux aisément nous tentent,
Je ne pense qu'à mon Iris.

Toute vérité sera dite,
Puisque je viens de commencer.
Qu'un objet jamais ne vous quitte,
Qu'en vain pour s'en débarrasser
Votre pauvre cerveau s'agite,
Que ce soit une loi prescrite
D'y penser et d'y repenser;
Tant que chez vous une ame habite,
C'est, si j'ose le confesser,
Une condition maudite:
Aussi, lorsque je me dépite,
Et qu'Iris vient à me lasser,
Je pense à . . . .

Si je me sens pousser à bout
Par celle-ci qui me possède,
Diversité, c'est mon remède.
Mon cœur à regret s'y résout,
Je ne sais si l'Amour m'absout;
Mais enfin quand le mal m'excède,
Je pense à . . . . . et c'est tout.

LETTRE

A une demoiselle de Suède, dont j'avois vu un très-agréable portrait chez M . . . . Envoyé de Suède, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

Je ne sais si en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui est fort illustre, il faut que je vous croie Suédoise; sur les grands yeux noirs que j'ai vus dans votre portrait, et qui devoient être pleins de feu dans l'original, je vous croirois Espagnole; sur de jolis vers françois qu'on m'a montrés de vous, je vous crois Françoise; sur les vers italiens qu'on dit que vous savez faire, vous devez être Italienne; sur tout cela ensemble, vous n'êtes d'aucun pays.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-sept ans à-peu-près, c'est l'âge qu'on vous donne ;
Dix-sept ans jusqu'ici n'avoient gâté personne,
Pour vous ils vous font tort. L'esprit si cultivé,
Et dix-sept ans, font que je vous soupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un poëte a rêvé.

Cependant il est certain que M. l'envoyé de Suède prend l'affaire fort sérieusement ; et si l'on a à croire des prodiges, ce doit être plutôt sur son autorité que sur celle d'un autre. Il soutient que vous êtes à Stockholm ; que mille gens vous y ont vue et vous y ont parlé ; il dit même que votre portrait, qui représente le plus charmant visage du monde, ne représente pas le vôtre dans toute sa beauté, et que les peintres de Suède ne flattent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui sommes dans le pays de la beauté, de l'esprit et des agrémens, n'aurons-nous jamais rien vu de pareil à une personne si accomplie ? Voilà ce que la vanité françoise nous fait dire aussi-tôt. A cela, je ne sais qu'une réponse qui puisse nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour, ailleurs si redoutable,
Ne trouve pas sans doute un climat favorable
Sous le ciel de Suède et si près des Lapons ;
Les cœurs y sont glacés, et pour fondre leurs glaces,
N'a-t-il pas dû produire un chef-d'œuvre où les graces
Eussent répandu tous leurs dons ?

Si nos climats n'ont rien qui ne vous cède,
Soit en esprit, soit en attraits,
C'est qu'Amour y soumet les cœurs à moins de frais,
Qu'il ne pourroit faire en Suède.

C'est-là, MADEMOISELLE, tout ce que j'ai pu imaginer de plus vraisemblable. Tirez-moi d'embarras, je vous en conjure, et ayez la bonté de faire savoir si vous êtes. Que votre modestie ne vous empêche point de me l'avouer naturellement, je vous promets de n'en parler à personne; je ne voudrois pas qu'on sût que j'eusse quelque intelligence avec une étrangère, qui triompheroit de toutes nos françoises, et effaceroit l'honneur de la nation. Ce seroit là un trop grand crime contre ma patrie : cependant je m'accoutume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes soupirs, à l'heure qu'il est, sortent de France, et vont du côté du nord.

Lieux désolés, où l'hiver tient son siège
Sur de vastes amas de neige,
Où les aquilons violens,
Où les frimats et les ours blancs
Composent son triste cortège,
Mer glaciale, affreux climats,
C'est après vous que je soupire.
Les lieux où règne un éternel zéphire,
Le séjour de Vénus, Cypre, ne vous vaut pas.

Vous voyez, MADEMOISELLE, que mon cœur

a déjà bien fait du chemin. Je me flatte que mes hommages, qui ne seroient pas dignes de vous à Stockholm, deviendront de quelque prix en traversant cinq cent lieues de pays pour aller jusqu'à vous; et que s'il est triste de vous écrire de si loin, ce me sera du moins auprès de vous une espèce de mérite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, et je ne crois pas même que vous puissiez savoir qui je suis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté jusques sur vos bords,
Le nom de l'enchanteur qui fait parler les morts,
Et qui voyage dans la lune.

POEME

Présenté pour le prix de l'Académie françoise de 1675.

La gloire des armes et des lettres sous Louis XIV.

Illustres conquérans, dont le dieu des combats
De triomphe en triomphe accompagnoit les pas:
Et vous, qui par les soins qu'un doux loisir inspire,
Eleviez avec vous les Muses à l'empire;
Rois, qui fûtes toujours, par vos faits inouis,
Le modèle des rois jusqu'au temps de LOUIS;
Si jadis entre vous l'ordre des destinées
Partagea les vertus des têtes couronnées,
Voyez et la nature et le ciel aujourd'hui,
Prodigues pour LOUIS, les réunir en lui.

Il en est parmi vous, dont les seules victoires
En faveur de leurs noms parlent dans les histoires.
Il en est qui, contens d'un auguste repos,
Ont trouvé dans la paix l'art de vivre en héros.
Mais que sans se fixer dans ces diverses routes,
Pour courir à la gloire, un roi les prenne toutes,
Qu'il aspire à la fois à ce double laurier,
De héros pacifique et de héros guerrier,
Qu'il accorde en lui seul des titres si contraires,
C'est ce que n'ont point vu les siècles de nos pères;
C'est de quoi nos destins, plus heureux et plus doux,
Ne donneront jamais le spectacle qu'à nous.

Si pour voir sous sa loi couler le Rhin esclave,
LOUIS ne s'attachoit qu'à dompter le Batave,
Ou si son cœur charmé par de plus doux emplois,
Pour protéger les arts suspendoit ses exploits,
Il se croiroit oisif, et sa gloire indignée
Murmureroit tout bas de se voir trop bornée.
Il veut plus; et tandis que les plus forts remparts
N'attendent pour tomber que ses premiers regards,
Que pour remettre au joug Salins, Besançon, Dole,
Impatient de vaincre, il court moins qu'il ne vole,
Et qu'à suivre ses pas attachée à jamais,
La victoire étudie, et prévient ses souhaits;
Paris est chaque jour embelli d'édifices,
Où s'exercent les arts sous ses heureux auspices,
Où les Muses suivant sa main qui les conduit,
De Bellone en fureur n'entendent point le bruit.

Qu'importe qu'aujourd'hui la Grèce ne retienne
Que les superbes noms de la Grèce ancienne,
Que des restes douteux et de tristes débris
De ces murs où les arts étaloient tout leur prix?

D'un grand Roi pour Paris les bontés souveraines
Consolent l'univers de la perte d'Athènes.

Ici dans une tour qu'il fait bâtir exprès,
Pour mesurer du ciel les sphères de plus près,
Jusques dans le soleil l'art conduit notre vue;
S'il a la moindre tache, elle est soudain connue;
Et cet espace immense entre nous et les cieux,
N'en peut rien dérober à l'effort de nos yeux.

Là s'élève un palais pour ces esprits sublimes,
Qui, sondant la nature, en percent les abîmes;
Et qui se faisant jour dans leur épaisse nuit,
L'exposent toute entière aux regards qu'elle fuit.
En vain pour y former un invincible obstacle,
Ses plus communs effets nous cachent un miracle;
Le secours qu'un Monarque a daigné nous offrir,
Dans son plus noir cahos nous fait tout découvrir.

Quel héros, en voyant les Muses florissantes
Unir pour le louer leurs voix reconnoissantes,
N'envoyer que son nom à nos derniers neveux,
Auroit, comme LOUIS, porté plus loin ses vœux:
C'est lui qui des guerriers réprimant la licence,
A l'ordre militaire asservit leur vaillance;
Et si c'est le chemin que tinrent les Romains,
Pour voir de l'univers l'empire dans leurs mains;
Si dans un art si grand toi seul les imites,
France, de ton pouvoir quels seront les limites?
Tes malheureux soldats, dont les corps mutilés
Marquent la noble ardeur qui les a signalés,
Trouvent un doux séjour, où par des soins prodigues
LOUIS a préparé le prix de leurs fatigues,

Où s'exhale en repos leur sensible douleur
De n'être plus témoins de sa haute valeur,
Et d'apprendre sans cesse, au bruit de ses conquêtes,
Que de nouveaux lauriers couronnent d'autres têtes.

Après l'illustre accord des Muses et de Mars,
Que pourroient à ta gloire opposer les Césars?
Que la postérité, grand roi, seroit injuste,
Si tu n'étois qu'égal chez elle au grand Auguste,
Et si de tes hauts faits l'éternel souvenir
N'y tenoit que le rang qu'il y pourra tenir!
Sous lui du monde entier les forces succombèrent,
Sous ses loix à l'envi les Muses triomphèrent:
On a droit jusques-là de vous traiter d'égaux;
L'avantage est pareil, et vous êtes rivaux:
Mais Auguste, ou l'amour, ou l'effroi de la terre,
Se borna dans les soins, ou de paix, ou de guerre;
Il sut les partager, et toi seul à la fois,
De ces soins réunis, tu soutiens tout le poids.

PRIERE POUR LE RO

TOI qui laisses briller sur le front des monarques
Un rayon de ta majesté,
Qui les fais reconnoître à d'éclatantes marques
Pour les vivans portraits de ta divinité;
Toi, de qui les bontés passant notre espérance,
Nous ont fait don d'un si grand roi,
Qu'on voit tout l'univers envier à la France
Le bonheur de suivre sa loi:

Parmi tant de périls où l'entraîne un courage
Qui se reprocheroit un moment de repos,
Daigne conserver ce héros,
Et tu conserveras ton plus parfait ouvrage.

Le prix fut remporté par M. DE LA MONNOYE.

POEME

Présenté pour le prix de l'Académie françoise de 1677.

L'éducation de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

FRANCE, de ton pouvoir contemple l'étendue,
Vois de tes ennemis l'union confondue;
Ils n'ont fait après tout, par leurs vains attentats,
Que te donner le droit de dompter leurs états.
Florissante au-dedans, au dehors redoutée,
Enfin au plus haut point ta grandeur est montée.
Mais ce rare bonheur, France, dont tu jouis,
N'iroit pas au-delà du règne de LOUIS;
Ton empire chargé des dons de la victoire,
Succomberoit un jour sous l'amas de sa gloire,
Si LOUIS, dont les soins embrassent l'avenir,
Ne te formoit un roi qui sût la soutenir
Il faut tout un héros pour le rang qu'il possède;
A moins qu'on ne l'imite, en vain on lui succède.
Que le sceptre est pénible après qu'il l'a porté!
Par tant d'états soumis son poids s'est augmenté,
Et par un si grand roi ces provinces conquises,
Dans les mains d'un grand roi veulent être remises.

Peut-être étoit-ce assez pour remplir ce destin,
Que le sang de LOUIS nous donnât un dauphin.
Sorti d'une origine et si noble et si pure,
Que de vertus en lui promettoit la nature,
Et qui ne se fût pas reposé sur sa foi?
Mais comme elle auroit pu ne faire en lui qu'un roi,
LOUIS fait un héros si digne de l'empire,
Que nous l'élirions tous, s'il se devoit élire.
Peuples, le croiriez-vous? de cette même main
Dont le foudre vengeur ne part jamais en vain,
Sous qui l'audace tremble et l'orgueil s'humilie,
Il trace pour ce fils l'histoire de sa vie,
Ce long enchaînement, ce tissu de hauts faits,
Qu'aucuns momens oisifs n'interrompent jamais.
Ne nous figurons point qu'il la borne à décrire
Un empire nouveau qui grossit notre empire,
Nos drapeaux arborés sur ces superbes forts
D'où Cambrai défioit nos plus vaillans efforts,
Et d'Espagnols défaits ses campagnes couvertes,
Et la riche Sicile ajoutée à leurs pertes;
Exploits trop publiés, et dont il veut laisser
L'exemple à tous les rois, s'ils l'osent embrasser.
Mais les profonds secrets de sa haute sagesse,
Ce n'est qu'à son dauphin que ce héros les laisse.
Tous ces vastes desseins qu'exécute un instant,
Et dont il ne nous vient que le bruit éclatant
Les yeux seuls de son fils découvrent leur naissance.
Il les voit lentement mûrir dans le silence,
Et recevoir toujours d'insensibles progrès,
Tant que tout à l'envi réponde du succès,
Et que de tous côtés la fortune soumise
Se trouve hors d'état de trahir l'entreprise.
Tremblez, fiers Espagnols; Belges, reconnoissez
De quoi par ces leçons vous êtes menacés.

Quand LOUIS affrontant vos feux et vos machines,
De vos murs abattus entasse les ruines,
Que rien ne se dérobe à son juste courroux,
Peut-être n'est-il pas plus à craindre pour vous,
Que quand avec les soins de l'amour paternelle
Il s'attache à former son fils sur son modèle.
Dans ce présent qu'il fait à ses peuples charmés,
Combien d'autres présens se trouvent renfermés!
Il nous donne en lui seul des victoires certaines,
Il nous donne l'Ibère accablé de nos chaînes.
Combien, heureux François, devez-vous à LOUIS,
Pour toutes les vertus dont il orne ce fils!
Mais s'il falloit encor qu'à ces vertus guerrières,
Les Muses, les beaux-arts prêtassent leurs lumières,
Combien lui devez-vous pour le grand Montausier,
Qu'à ce noble travail il daigne associer!
Il est cent et cent rois, dont peut-être l'histoire
Dans la foule des rois cacheroit la mémoire,
Si de leurs successeurs l'indigne lâcheté
Ne leur donnoit l'éclat qu'ils n'ont pas mérité;
Princes de qui les noms avec gloire survivent,
Parce qu'on les compare avec ceux qui les suivent.
Quelquefois même un roi qui ne se répond pas
Que d'assez longs regrets honorent son trépas,
Par un tour politique en secret se ménage
D'un indigne héritier le honteux avantage.
Tibère dut l'empire à ses heureux défauts;
Auguste eût pu d'ailleurs craindre peu de rivaux:
Mais enfin aux Romains sa vertu fut plus chère,
Quand elle eut le secours des vices de Tibère.
Tu dédaignes, LOUIS, ces maximes d'état;
Tu veux qu'un successeur augmente ton éclat:

Mais

Mais loin qu'à ses dépens ton grand nom se soutienne,
Tu veux que par sa gloire il augmente la tienne.
Animé de ton sang, formé par tes leçons,
De disciples et de fils réunissant les noms,
Quelles hautes vertus peut-il faire paroître,
Qu'il n'hérite d'un père, ou n'apprenne d'un maître?
Les peuples compteront au rang de tes bienfaits
Le bonheur dont sa main comblera leurs souhaits:
Et par son bras vainqueur nos ennemis en fuite,
N'imputeront qu'à toi leur puissance détruite.
Déja tous nos François, spectateurs de tes soins,
Dans ces voix d'allégresse à l'envie se sont joints.
Notre jeune Dauphin de beaux desirs s'enflame:
LOUIS par ces leçons lui transmet sa grande ame;
Il attend qu'il le suive un jour d'un pas égal,
Et dans son propre fils se promet un rival.

Le prix fut remporté par M. DE LA MONNOYE.

POEME

Présenté pour le prix de l'Académie françoise de 1687.

Le soin que le Roi prend de l'éducation de la noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr.

NOBLESSE, heureux hasard, digne de nos hommages,
Toi qui par un beau titre ornes les grands courages,
Toi qui leur prescrivant de glorieuses loix,
Sur eux à la vertu donnes de nouveaux droits,
Malgré ton juste orgueil et tes fières promesses,
Hélas! que deviens-tu sans l'appui des richesses?

Indispensable appui pour tes plus beaux desseins,
Nécessité fatale et honteuse aux humains !
Souvent aux champs de Mars ceux que ta voix convie,
Cultivant des sillons, seul espoir de leur vie,
Sous de rustiques toits inconnus et cachés,
A des emplois trop vils sans relâche attachés,
Passent des jours sans gloire; et dans ces soins champêtres,
Ce sang si généreux reçu de leurs ancêtres,
S'avilit jusqu'au point qu'il ne regrette pas
Les lauriers dont LOUIS couronne ses soldats.

Plus tristement encore un beau sang dégénère.
L'avoûrai-je en ces vers ? ce sexe né pour plaire,
Et combattre toujours contre ce qui lui plaît,
Peut, dans de longs malheurs, oublier ce qu'il est.
Il n'apprend point assez à repousser les armes
Des ennemis flatteurs qu'il se fait par ses charmes.
Et n'est-ce pas un piége alors pour la beauté,
Qu'un rayon de fortune à ses yeux présenté ?
Ah ! faut-il que l'Amour, dont la force est si grande,
Pour séduire les cœurs jusqu'à cet art descende ?
Mais c'est LOUIS qui règne; il ne s'occupe plus
Qu'à fixer parmi nous l'empire des vertus.
Le sort leur livre en vain des attaques cruelles,
Ce héros s'est chargé de le vaincre pour elles.

O vous, dans vos tombeaux, qui vous intéressez
A l'honneur des neveux que vous avez laissés,
Sur la foi de LOUIS vous ne devez plus craindre
Que de vos noms par eux l'éclat vienne à s'éteindre.
Ce Roi devient leur père; il en sont adoptés,
Dès que par leurs malheurs ils lui sont présentés :
Il fait valoir leur sang, et dans leur impuissance,
LOUIS remplit en eux leur illustre naissance.

Quel essaim de jeunesse excité par ses soins,
Délivré désormais des indignes besoins,
Vole où s'apprend sous lui l'art qui mène à la gloire,
Lieux consacrés à Mars, écoles de victoire,
Terreur de nos voisins, à qui s'offrent de près
De leurs futurs vainqueurs les menaçans progrès !
Tous ces jeunes guerriers instruits de ce qu'ils doivent
Au bras qui les soutient, au secours qu'ils reçoivent,
Fiers de porter le nom d'élèves d'un héros,
Brûlent de quitter l'ombre et le sein du repos.
De ses nobles leçons qu'il leur demande compte,
Que sa justice exige une vengeance prompte,
Ils partent, et soudain mille périls bravés,
Vont montrer sous quel maître il furent élevés,
Et par leurs vifs efforts, des provinces nouvelles
Vont payer, s'il se peut, ses bontés paternelles.

Mais des mêmes bontés, il offre encore à nous
De plus charmans effets, des ouvrages plus doux.
Dans les murs de Saint-Cyr, asyle solitaire,
LOUIS montre encor plus le tendre cœur d'un père.
Là, dans un plein repos, au milieu des bienfaits,
Que sa puissante main y répand pour jamais,
On voit couler les jours d'une troupe nombreuse
Que formèrent les cieux aimable et malheureuse,
Et pour qui leurs faveurs et leurs dons les plus beaux
Etoient peut-être encore une source de maux.
Là, d'un trop doux péril une entière ignorance,
Permet que la beauté règne avec l'innocence :
Difficile union, mais qu'on doit au pouvoir
Du modèle fameux qui souvent s'y fait voir !
La vertu, sous le nom d'une illustre héroïne,
Descend dans ce séjour, y préside, y domine,

Telle que l'on a dit que ses charmes puissans
Des mortels étonnés auroient tous les encens ;
Attireroient les vœux des cœurs les moins sensibles ;
Si ces charmes jamais pouvoient être visibles.
Heureux qui de l'hymen prêt à suivre les loix ,
D'une épouse en ces lieux viendra faire le choix !
Que sa noble douceur, sa conduite fidelle,
Que tout rendra Saint-Cyr recommandable en elle !
Mais plus louable encor celle qui dans ces murs
Se vouera toute entière à des devoirs plus purs !

Ainsi s'étend à tout l'auguste intelligence
Qui veille sans relâche au bonheur de la France.
Le héros dont le bras ne cesse de tenir
Un foudre toujours prêt à soumettre ou punir,
Lui qui pour commander à l'Europe alarmée,
N'a qu'à laisser agir sa seule renommée,
Est le même héros qui sait former nos mœurs,
Par qui la piété règne dans tous les cœurs,
Par qui l'unique foi dompte l'hydre à cent têtes.
Nos plus divines loix, nos plus belles conquêtes,
Ont la même origine, et partent d'un seul Roi.
Siècles, à nos discours ajouterez-vous foi ?
Lorsque dans le passé notre histoire enfoncée,
Par un lointain confus sera presque effacée,
Peut-être les esprits faussement pénétrans
Feront-ils de LOUIS deux héros différens.

PRIERE POUR LE ROI.

IL ne part qu'un souhait de tous les cœurs François ;
Seigneur, et chaque jour vos autels nous entendent
Pousser vers vous une commune voix.

Faites durer des jours dont nos destins dépendent ;
Ne rappelez que tard, dans les cieux qui l'attendent,
Le plus parfait de tous les Rois.
Ne pouvons-nous pas prendre une juste assurance,
Que vous ne l'eussiez point par vos dons éclatans
Rendu si nécessaire au bonheur de la France,
Si vous n'aviez dessein qu'elle en jouît long-temps ?

Le prix fut remporté par Mademoiselle
DÉSHOULIERES.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ,
qui ne vivoit plus que de lait.

Ce morceau et les suivans sont la traduction des deux pièces latines du père Commire.

SI la frugalité qui règne en vos repas
Succède au luxe qu'elle chasse,
Si de cent mets exquis le lait y tient la place,
Grand prince, n'en rougissez pas.
Autrefois, lorsque la nature
Ne faisoit que sortir des mains de son auteur,
Et conservoit un tranquille bonheur
En se conservant toute pure,
La terre vit couler mille ruisseaux de lait
Sur ses campagnes fortunées ;
Dieux et héros en burent à souhait
Et vécurent longues années.

Ils avoient beau s'en régaler,
Jamais aucune maladie :
Parmi tant de plaisirs, jamais pour les troubler
Goutte ne fut assez hardie.
Pour ce grand Jupiter, qui fait craindre en tous lieux
Sa Majesté suprême et sa vaste puissance,
Une chèvre eut l'honneur d'alaiter son enfance ;
Il fut nourri de lait, et ce maître des dieux
Le trouvant à son goût, soit par reconnoissance,
Soit pour avoir toujours du lait en abondance,
Mit sa nourrice dans les cieux.
Et quel fut le sujet de la métamorphose
D'Apollon en simple berger ?
A garder un troupeau s'il voulut s'engager,
Quelle en pouvoit être la cause ?
Si ce n'est que ce Dieu se sentoit dégoûté
De ce fade nectar versé par Ganimède,
Et que de son dégoût c'étoit le vrai remède
Que de boire du lait en pleine liberté.
Voyez ces astres dont à peine
Il vient jusques à nous une foible lueur :
C'est-là ce même lait qui tomba par malheur
De la bouche du fils d'Alcmène ;
Et comme il eût été perdu,
Jupiter ménagea ces précieuses gouttes,
En astres il les changea toutes ;
Et du chemin de lait voilà ce qu'on a su.
Le lait n'inspire pas une mollesse oisive :
Un grand cœur en conçoit une flamme plus vive,
Qui, sans souffrir aucun repos,
Par les élancemens d'une vertu divine
Remonte vers le ciel, d'où l'esprit d'un héros
Sent qu'il tire son origine.

C'est ainsi que vainqueur de deux serpens affreux,
A l'univers Hercule sut apprendre
Que la jeune valeur qu'il essayoit sur eux,
Jusqu'au ciel même auroit droit de prétendre.
Si la gloire dès-lors fut son unique objet,
D'où tiroit-il ces forces, ce courage?
Du lait qu'il avoit pris; car il étoit d'un âge
A n'avoir pris encore que du lait.
Mais d'un héros imaginaire
Nous nous autorisons en vain.
Vous connoissez ce pasteur du Jourdain,
Qui ne se fit point une affaire
De déchirer les lions de sa main.
Jamais avec un coup de fronde
Du bruit de sa valeur eût-il rempli le monde,
Et jamais eût-il terrassé
Ce Philistin, l'effroi de la Judée entière,
Sans le lait qu'il avoit sucé
De quelque genisse guerrière?
Pourquoi, Prince, chercher d'autre témoin que vous?
La généreuse ardeur qui vous rend invincible,
Le lait peut-il l'éteindre? et parce qu'il est doux,
Votre bras dans la guerre en est-il moins terrible?
Que l'Espagne le dise, elle qui ne s'unit
A la Hollande sa rebelle,
Que pour partager avec elle
Les malheurs éclatans dont la France punit
Cette république infidelle.
Qu'ils le disent aussi, ces valeureux soldats,
Qui dans de longs festins étudioient la guerre;
Ces Allemands, qui puisoient dans un verre
L'héroïque chaleur qu'ils portoient aux combats:
La Sambre se vit teinte, et ses ondes troublées

De sang et de vin confondus.
Aujourd'hui dans Senef ces grands corps étendus
Remplissent encor les vallées.
Mais quel héros a remporté
Sur des buveurs de vin cette illustre victoire ?
C'est un buveur de lait. Notre postérité,
En lisant ses exploits, les pourra-t-elle croire ?
S'en rapportera-t-elle à la fidélité,
Ou de ma Muse, ou de l'histoire ?
Tel qu'un jeune lion qui boit en même temps
Et la fureur et le lait de sa mère,
Et qui des ongles et des dents
Sur les troupeaux exerce sa colère ;
Tel, graces à ce lait dont la douce liqueur
Vous a fait de vos ans oublier la foiblesse,
Vous avez au combat repris votre jeunesse,
Et votre première vigueur.
Sans doute quand le Rhin vous vit de son rivage
Couronner votre front de cent lauriers nouveaux,
Il crut qu'il falloit être en la fleur de son âge
Pour porter tout le poids de ces nobles travaux.
Cependant pour le lait votre reconnoissance
Va si loin, que déjà vous ne lui devez rien.
Si de votre santé c'est l'unique soutien,
Il en reçoit la récompense ;
Vous lui faites honneur quand il vous fait du bien.
Tous nos François, glorieux de vous suivre,
Des superbes festins ne feront plus d'état ;
Et je prévois qu'ils ne voudront plus vivre
Que d'un nectar si délicat.
Bacchus même verra la vigne abandonnée ;
Il arrachera de chagrin
Les pampres dont sa tête est toujours couronnée ;

Et maudira la fatale journée
Où pour le lait vous quittâtes le vin.
Les lys dont le lait seul rend la couleur si belle,
En seront arrôsés pour la seconde fois ;
Et nous admirerons une fraîcheur nouvelle
Sur ces illustres fleurs de l'empire françois.
Et toi, que le destin réservoit à la gloire
De nourrir un héros si grand,
Si d'une immortelle mémoire
Je suis un assez bon garant,
Genisse mille fois heureuse,
Tu peux bien t'en fier à moi ;
Io, cette Io si fameuse
Quoi qu'en ait publié la Grèce fabuleuse,
Ne l'emportera point sur toi.
Il est vrai que de fille elle devint genisse,
De genisse déesse, et qu'aux pieds des autels
Tout un peuple attend d'elle un seul regard propice ;
Et qu'il suffit qu'elle mugisse
Pour rendre un oracle aux mortels.
Mais laisse-lui ces foibles avantages ;
Oui, tes destins seront encor plus beaux,
Et tu tiendras ton rang dans ces grands pâturages
Que remplissent au ciel cent nobles animaux.
Là par un doux hymen tu te verras unie
Au céleste taureau digne de tes amours ;
Et vous viendrez tous deux de compagnie
Nous amener nos plus beaux jours.
Cependant repais-toi plus qu'à ton ordinaire,
Choisis la meilleure herbe et la plus salutaire ;
D'un illustre héros tu réponds aujourd'hui ;

Conserve-nous long-temps cette valeur suprême
 Dont nous faisons notre plus ferme appui,
Et sache que tu dois avoir soin de toi-même,
  Pour avoir plus de soin de lui.
Empêche que CONDÉ n'aille de trop bonne heure
Par le chemin de lait prendre sa place aux cieux;
Encor que son grand cœur vole à cette demeure,
  Le plus tard ce sera le mieux.

AU ROI,

Sur le recouvrement de sa santé.

LA crainte et les soucils loin de nous se retirent
Que de notre bonheur nos ennemis soupirent:
France, porte à leurs yeux avec plus de fierté
Les lys et les lauriers dont tu te ceins la tête.
Tu vois de ton héros les jours en sûreté;
Triomphe, ta plus belle et plus noble conquête
  Ne l'a jamais tant mérité.
  Qu'il souffrit de vives atteintes,
  Lorsque d'officieuses mains
Lui prêtoient à regret des secours inhumains!
Il tenoit ses douleurs captives et contraintes,
  Il leur refusoit fièrement
D'un soupir ou d'un cri le vain soulagement;
 On n'a connu ses maux que par nos plaintes.
  L'art qui par d'utiles rigueurs
  Répare et soutient la nature,
  Ne lui faisoit point de blessure
Qui ne se fît sentir jusqu'au fond de nos cœurs.
  Que les menaces passagères
Qui parurent alors du céleste courroux,

Attirèrent de vœux empressés et sincères!
En offrir pour LOUIS, c'est en offrir pour nous.
Telle est à nos regards l'horreur qui se présente,
Telle est la subite épouvante
Qui saisit l'univers surpris, inquiété,
Quand le soleil dans sa course éclatante
Perd, ou semble du moins perdre cette clarté
Par qui la nature est vivante,
Et qui seule en fait la beauté.
Si prodiguant sa vie on en sauvoit une autre,
Nous n'eussions pas craint pour la vôtre,
Grand Roi; nous étions prêts de renoncer au jour.
Mais Dieu vous rend à nous, content de reconnoître
Que par l'excès de notre amour
Nous sommes dignes d'un tel maître.
Que nos cœurs sont reconnoissans!
Quelle vive allégresse en tous lieux se déploie!
De-là partent tous ces encens
Que d'ici vers le ciel un peuple heureux envoie,
Et ces concerts sacrés tous les jours renaissans,
Et ces larmes, de notre joie
Témoins encore plus puissans.
Que LOUIS vive, il n'est aucune grace
Dont nous devions importuner les cieux.
Quand le plus grand des héros de sa race,
Charles, abandonnant le séjour glorieux,
Où près du trône saint il occupe une place,
Reviendroit régner en ces lieux;
Quand recommençant même une course nouvelle,
Il soumettroit aux Francs, pour la seconde fois,
Et le Lombard perfide et le Saxon rebelle;
Qu'il apprendroit aux Huns à vivre sous des loix,
Ebranleroit l'empire ennemi de la croix,
Qu'au milieu de l'Espagne avoit fondé le More:

Ah ! nous regretterions encore
Et LOUIS et ses grands exploits.
Quel autre sur le Rhin se frayant un passage,
Eût fait fendre cette onde aux pieds de ses chevaux,
Et par ce grand péril eût sur l'autre rivage
Cherché d'autres périls et de plus grands travaux ?
On voit avec terreur la Flandre belliqueuse
Baissant sous notre joug une tête orgueilleuse,
Qui n'a plié que sous mille hauts faits ;
Et la Bourgogne aux lys autrefois arrachée,
A ces mêmes lys attachée
Par un bras qui répond qu'elle l'est pour jamais.
Ces superbes rochers, d'où Luxembourg tranquille
Bravoit des assiégeans la valeur inutile,
De nos efforts se sont-ils garantis ?
Des desseins que jamais on n'auroit pressentis,
Ont fait naître en un jour deux conquêtes nouvelles,
Sous qui le Pô, le Rhin, jusqu'au sein de Thétis,
Tremblans et désormais fidelles,
Roulent leurs flots assujettis.
Sur les sables brûlans de l'Afrique alarmée,
Des brigands redoutés par des crimes heureux,
De nos foudres encor respirent la fumée ;
Ils frémissent encor des ravages affreux
Qui restent dans leurs murs de la pluie enflâmée
Qu'un ordre de LOUIS fit descendre sur eux.
L'infame soif de l'or qu'ils ne peuvent éteindre,
Désormais cependant respecte nos vaisseaux ;
De leurs avides mains l'ardeur sait se contraindre,
Nos trésors à leurs yeux sont portés sur les eaux ;
On n'a plus sur la mer que la mer seule à craindre.
Mais de tous ces exploits et l'éclat et le fruit,
Et tout ce que LOUIS a fait par son tonnerre,

Cède à l'ouvrage saint que la paix a produit.
Cette hydre qui sortant de l'éternelle nuit,
Déclaroit au ciel même une insolente guerre,
Tombe sous le héros dont le bras la poursuit,
Et ses cent têtes sont par terre.
Elles sembloient pourtant devoir se relever,
Dans peu leurs sifflemens pouvoient se faire entendre;
La nouvelle fureur qu'elles alloient reprendre,
Plus que jamais eût osé nous braver.
Mais libre du péril que craignoit votre empire,
Vous vivez, Grand Monarque, et sans que votre bras
S'attache contre l'hydre à de nouveaux combats,
Elle vous voit, et pour jamais expire.

LE DUC DE VALOIS,

HISTORIETTE.

Tout dormoit dans Paris, la nuit étoit sans lune,
De nuages épais l'air étoit occupé,
Quand un jeune seigneur en secret échappé,
Se dérobant à sa suite importune,
Sortit, d'un gros manteau le nez enveloppé;
Tout cela, direz-vous, sent sa bonne fortune,
Vous ne vous êtes pas trompé.

Il étoit attendu par une jeune dame
Qui de son vieux mari n'alongeoit pas les jours.
Vous dire ici comment il sut lui toucher l'ame,
Ce seroit un trop long discours.
Et puis dans ce détail quel besoin qu'on s'engage,
Après qu'on vous a déjà dit
Que l'amant étoit jeune, et le mari sur l'âge?
Cela, ce me semble, suffit.

Mais de savoir leurs noms si vous êtes en peine,
Vous allez les apprendre tous ;
Valois étoit l'amant ; la belle étoit la Reine,
Louis douze le vieil époux.

Il n'avoit point d'enfans ; lui mort, la loi salique
Adjugeoit à Valois ce qu'il avoit de bien.
Le reste de ses jours ne tenoit plus à rien,
Encore étoit-ce un reste assez mélancolique ;
Et cependant il avoit entrepris
D'engendrer un hoir mâle, et cela sans remise.
La Reine vint alors de Londres à Paris,
Pour l'aider dans cette entreprise.
On ne décide point auquel il tint des deux,
Mais enfin de l'hoir mâle on n'eut point de nouvelles.
Valois aima la Reine, et déjà même entr'eux,
Les unions des cœurs passoient pour bagatelles.
Il sentoit approcher l'heure du rendez-vous.
Que de vœux empressés ! que de transports de flâme !
Les plaisirs à venir flattoient si bien son ame,
Que des plaisirs présens ne seroient pas plus doux.
Je ne sais par quelle avanture
Dans ce temps justement il rencontre Boisy.
C'étoit un homme âgé, d'une sagesse mûre,
Enjoué cependant, et sage avec mesure,
De plus son confident choisi.
Ah ! Boisy, lui dit-il, tu vois de tous les hommes
Le plus heureux, le plus content ;
Au milieu de la nuit au moment où nous sommes,
La Reine, la Reine m'attend.
J'entends, lui dit Boisy ; fier de votre victoire,
Tout transporté d'amour, et de joie enivré,

Vous courez chez la Reine y recueillir la gloire
Du tendre et doux accueil qui vous est préparé.
C'est un bonheur pour vous plus grand qu'on ne peut croire,
Que pour vous arrêter vous m'ayez rencontré ;
Et si la Reine étoit avec vous plus féconde
Qu'elle ne l'est avec son vieil époux,
(Or cela me semble entre nous,
Le plus vraisemblable du monde)
Le Roi seroit enfin au comble du bonheur ;
Grace à vous il se verroit père,
Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur ;
Et ce que par lui-même il n'eût jamais su faire,
Vous le feriez en sa faveur.
De-là tirez la conséquence :
Vous prévoyez bien comme moi,
Que vous qui, Louis mort, héritez de la France,
Vous verriez après lui Monsieur votre fils roi ;
Et puis, Seigneur, réduit à recevoir la loi,
Il faudroit prendre patience.
Valois qui jusqu'alors, plein de sa passion,
Ne songeoit qu'aux plaisirs de sa chère conquête,
Se vit assassiné d'une réflexion
Qui vint troubler toute la fête.
Qu'il eût bien mieux aimé, s'exposant au hasard
D'être sujet toute sa vie,
Gaîment et sans scrupule achever sa folie ;
Quand il eût dû la connoître trop tard !
Sans doute le péril de perdre un diadême
Refroidissoit l'ardeur de ses empressemens ;
Mais aussi ce péril avoit tant d'agrémens,
Qu'il valoit la royauté même.
Si l'honneur fièrement lui montroit tant d'états
Que lui devoit coûter son aimable foiblesse,

Un autre honneur de différente espèce,
Mais pourtant aussi fort, lui demandoit tout bas:
Que dira de toi ta maîtresse ?
Quand l'amour avoit le dessous,
Il trouvoit de Boisy la morale assez bonne;
Il jugeoit qu'il valoit mieux manquer un rendez-vous,
Que de manquer une couronne;
Qu'oser lui préférer de légères douceurs,
C'est d'une viande creuse aisément se repaître :
Et que de sa maîtresse acceptant les faveurs,
Il jouoit à se faire un maître.
A l'amour cependant il n'a pas renoncé.
Quitter une maîtresse et si belle et si chère !
Encore si cet amour étoit moins avancé,
Ce ne seroit pas une affaire;
Mais sur le point d'être récompensé,
La planter là, cela ne se fait guère.
Il sait de plus qu'il a le présent dans ses mains;
L'avenir n'est pas sûr, pourquoi s'en mettre en peine,
Et sur une crainte incertaine
Refuser des plaisirs certains ?
L'irrésolution étoit d'une nature
A ne prendre pas sitôt fin;
Mais Boisy de qui l'ame étoit un peu plus dure,
Le prit et le força de rebrousser chemin :
Sans cela de long-temps il n'eût rien pu conclure.
Ce sage confident soulageant son ennui
Par de bonnes raisons morales,
Quoiqu'il se révoltât encor par intervalles,
Le ramena coucher chez lui (1).

---

(1) « Le comte d'Angoulême (*depuis François I*). devint amou» reux de la jeune Reine; mais on lui fit appercevoir qu'il couroit ris-

EPITRE.

ÉPITRE.

A peine la naissante aurore
Embellit le ciel et le dore,
A peine renaît la clarté,
Que voici votre petit More
Qui vient criant : « je suis botté ;
» Je m'en vais trouver la beauté,
» Qu'apparemment ton cœur adore :
» Car, à dire la vérité,
» Je t'en crois toujours enchanté,
» Ou je ne suis qu'une pécore.
» Et qui pourroit être tenté
» De lui faire infidélité,
» Auroit bien besoin d'ellebore.
» Vîte, vîte, qu'on fasse éclore
» Des vers où son nom soit chanté :
» Fi de la prose, je l'abhorre.
» Par moi paquet sera porté,
» En style des dieux usité.
» Tout autre emploi me déshonore,
» Et sied mal à ma dignité ».
Alors je n'ai pas consulté
Le dieu que le parnasse implore ;
Mais une autre divinité,

» que de se donner un maître. Grignaux fut l'auteur de ce sage con-
» seil, suivant quelques-uns ; d'autres en font honneur à Gouffier, et
» d'autres à Duprat. « *Abrégé chronol.* du *P. Hénaut*, *année* 1514.

Gouffier est le même que Boisy. Il avoit été gouverneur du jeune prince.

De qui je veux que l'on ignore
Et le nom, et la qualité.
Voici ce qu'elle m'a dicté,
D'un ton de voix, non pas sonore,
Mais si bas, si précipité,
Que j'ai perdu tout, excepté
Ces trois mots que je sais encore :
« Si vous voulez par votre absence
» Exciter plus d'impatience,
» Enflammer encore plus l'amour,
» Revenez ; il suffit d'un jour ».

SUR UNE ABSENCE.

Aurois-je trahi mes sermens ?
L'absence dans mon cœur produit des changemens ;
Une plus vive ardeur m'enflâme et me dévore ;
J'en sens mille fois plus encore
Que l'amour qui m'occupe est mon unique loi.
Ah ! puisse l'objet que j'adore,
En être changé comme moi !

SUR LE MÊME SUJET.

Solitaire séjour, que j'ai besoin de toi !
Sauve-moi des plaisirs qui s'offriroient à moi ;
Aide encor, s'il se peut, à ma tristesse extrême ;
Nourris ma rêverie, entretiens mes soupirs.
Qu'il est doux d'être sans plaisirs,
Quand on est loin de ce qu'on aime !

SUR LE MÊME SUJET.

Quoi ! le soleil ne feroit plus qu'un tour,
Et je reverrois ma Sylvie !

Daigne encor jusques-là me conserver le jour,
Et tu pourras, charmant Amour,
Dans ce moment disposer de ma vie.

SUR UN CACHET.

QUAND je mis dans mon écritoire
Cette petite tête noire
Qui doit me servir de cachet,
J'entendis (qui l'auroit pu croire !)
Qu'elle me parloit clair et net,
Comme la tête de la foire.
Regarde-moi de tes deux yeux,
Me dit-elle; je suis esclave,
Et j'ai vu le jour en des lieux
Plus ardens qu'un miroir concave.
Avec moi, ne crois pas permis
De cacheter pour ton Iris
Une lettre qui soit écrite
D'un ſtyle froid ou peu soumis.
Je te le dis, et le répète;
Une lettre sur ce ton-là,
Tu peux chercher qui la cachète;
Je ne suis pas propre à cela.
Va, lui dis-je, mon pauvre More,
Tu ne me connois pas encore;
Mes lettres sont dignes de toi.
Cachète sans te mettre en peine;
En cachetant pour ta Climène,
Tu pourrois te servir de moi.

PRINTEMPS.

DEPUIS le temps heureux où mon cœur fut blessé,
Pour la troisième fois, léger amant de Flore,

Tu reviens dans nos champs d'où l'hiver est chassé,
Et tu me retrouves encore
Aux pieds du même objet où tu m'avois laissé.
Je sais que pour ton inconstance
Un spectacle pareil est assez ennuyeux.
J'en suis fâché; mais si cela t'offense,
Ne reviens plus, cher Zéphyr, en ces lieux.
Pour moi, tant que mon Ismène
Me conservera sa foi,
Je me passerai sans peine
De ton printemps et de toi.

A MADAME DE***

Qui alloit à Versailles.

QUAND vous verrez au milieu de Versailles
Les courtisans d'un seul homme occupés,
Remplis de lui jusqu'au fond des entrailles,
A chaque instant se livrant des batailles
Pour attraper ses regards échappés;
Tout à part vous, souvenez-vous de dire:
Je règne aussi, j'ai ma cour que je tiens;
Un seul sujet compose mon empire,
Mais n'en déplaise au bon Roi notre sire,
Je ne voudrois le donner pour les siens.

A LA MÊME.

HIER, quand ma lettre fut close,
Et que le petit porterose
Eut reçu sa commission,
Je fis une réflexion.
Un seul sujet; c'est peu de chose,
Et de l'empire qu'il compose,

Le monde aura compassion.
Il seroit assez nécessaire
De donner quelque commentaire
Sur ce mot que j'ai hasardé.
Voici donc comme je l'explique,
Par le secours du dieu Delphique,
Qui ne m'a pourtant guère aidé.
Tu sais quel est l'objet, Amour, dont j'ai fait choix.
Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les armes;
Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses charmes,
En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix.
Mon cœur est assez tendre, il est assez fidelle
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

MADRIGAL.

Qu'Iris a d'attraits et de graces!
Qui jamais rassembla plus de présens des dieux?
O Vénus, si tu les surpasses,
Descends du ciel pour convaincre nos yeux.

VERS DE L'AUTEUR,

Sur le reproche qu'on lui avoit fait d'être Normand.

Belle Iris, on est ce qu'on peut.
Je suis Normand, je le confesse,
Fort peu lié par ma promesse,
Si mon intérêt ne le veut.
Avec un pareil caractère,
Vous craignez un engagement;
Mais, Iris, jugez sainement,
Quel intérêt j'ai de vous plaire.

Pour être fidèle et sincère,
Il me suffit d'être Normand.

POMONE A IRIS.

JE vous envoie avec ces pommes
Des sermens du même terroir.
Le plus Normand de tous les hommes
Jure qu'il ne veut plus vous voir.

AUTRES VERS.

JE me croyois désormais dispensé
De me livrer à l'amoureuse flâme,
Et je sentois un calme un peu forcé
Qui par degrés revenoit dans mon ame.
Je vous ai vue, et tout est renversé.
Ne croyez pas pourtant que je m'en plaigne.
Il n'eût régné dans le fond de mon cœur
Qu'un triste vuide, une froide langueur.
J'aime bien mieux que votre image y règne;
Elle remplit seule tous mes instans.
Absent de vous, je vous vois, vous entends.
J'ignorerois avec moins de tendresse
Des doux transports la plus charmante ivresse.
Sans concevoir de téméraires vœux,
Mon sentiment est payé par lui-même.
Heureux, Iris, et mille fois heureux,
Qui peut aimer autant que je vous aime!

L'AMOUR

Au petit de Morangis.

JE viens, aimable enfant, vous rendre une visite,
Moi qui suis enfant comme vous.

Cette faveur n'est pas petite,
Bien d'autres en seront jaloux :
Car avec des enfans je ne m'arrête guère ;
Je veux des gens un peu plus avancés.
Mais pour vous, je vous considère,
Je connois Monsieur votre père ;
Je pense aussi qu'il me connoît assez.
Il craignoit d'avoir une fille ;
Elle n'eût pas si bien soutenu sa maison.
Je le craignois aussi, mais par une raison,
Qui n'est pas raison de famille.
Une fille eût sans doute étendu mon empire,
Eût inspiré l'amour ; mais pour le sentir, non.
J'aime beaucoup mieux un garçon,
Et qui le sente et qui l'inspire.
Vous voilà donc au monde ; hé bien qu'en dites-vous ?
C'est du hasard un effet assez doux,
Que de vous y trouver en aussi belle passe.
Si, comme on croit, vous allez vous mêler
D'imiter ceux de votre race,
Vous trouverez à qui parler.
Prélats, ambassadeurs, gens de robe et d'épée,
Héros de toutes les façons,
On verroit votre vie assez bien occupée
A soutenir un seul de ces grands noms.
Mais si vous imitez jusques à votre père,
(A vous dire le vrai, ce sera le meilleur),
Si le sang ne faisoit la moitié de l'affaire,
Vous n'en pourriez jamais sortir à votre honneur.
Quand vous travaillerez sur de si grands exemples,
Au moins souvenez-vous de moi de temps en temps.
Adieu, dans seize ou dix-sept ans
Je vous rendrai des visites plus amples.

PLACET

Présenté par un officier de marine à M. le comte de Pontchartrain, qui étoit pour lors jeune conseiller au Parlement, et qui fut depuis ministre de la marine (1)

OU la *Gaillarde*, ou la *Badine*,
Ou l'*Alcyon*; en voilà trois.
Il faut, Seigneur, que votre choix
En peu de temps se détermine.
Mais à l'humeur qui vous domine,
Assez aisément je prévois
Que j'aurai de vous la *Badine*.
Si la *Badine* toutefois
Etoit une jeune blondine,
Ou brunette à joli minois,
Piquante, vive, un peu mutine,
Fringante jusqu'aux bouts des doigts,
Vous ne seriez pas si courtois
Que de m'accorder la *Badine*,
Et jamais je n'en tâterois.
Ains vous iriez à la sourdine,
Oubliant les sacs et les loix,
Et toute autre bonne doctrine,
En badinant prendre les droits
Que donne une ardeur libertine,
Dans le temps où l'ombre et Cyprine
Favorisent les doux exploits
Auxquels la jeunesse est encline.

(1) L'officier demandoit le commandement d'une frégate.

Mais non ; Seigneur, cette *Badine*,
Dont l'amour met aux abois,
Ce n'est point ce qu'on s'imagine.
C'est, ou je me donne cent fois
Au noir mari de Proserpine,
Ou bien au diable en bon françois,
C'est une certaine machine
Faite communément de bois,
Qui vogue sur l'onde marine,
Qui brise, fracasse, extermine,
Et souffle comme petits pois,
Les enfans d'une couleuvrine.
Qu'il feroit beau voir ma *Badine*,
En se jouant prendre un Anglois.
Qui soudain prendroit une mine
Sérieuse et même chagrine,
Et se plaindroit en son patois,
Que semblable jeu le ruine !
Seigneur, écoutez donc ma voix :
Ainsi par la grace divine,
Ou celle du plus grand des rois,
Puisse la mer qu'on vous destine
Vous obéir en peu de mois,
Depuis les bords de Palestine
Jusqu'aux rivages Iroquois !

EPIGRAMME

Contre Despréaux.

QUAND Despréaux fut sifflé sur son ode (1),
Ses partisans crioient dans tout Paris,
Pardon Messieurs, le pauvret s'est mépris ;
Plus ne louera, ce n'est pas sa méthode.

(1) L'ode sur la prise de Namur.

Il va draper le sexe féminin ;
A son grand nom vous verrez s'il déroge :
Il a paru cet ouvrage malin (1) ;
Pis ne vaudroit, quand ce seroit éloge.

RÉPONSE

A une lettre de M. de Voltaire, écrite de Villars le premier septembre 1720, sur ce que le soleil avoit un jour paru couleur de sang, et avoit perdu de sa lumière et de sa gradeur, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage.

Vous dites donc, gens de village,
Que le soleil à l'horison
Avoit assez mauvais visage.
Hé bien, quelque subtil nuage
Vous avoit fait la trahison
De défigurer son image.
Il étoit là comme en prison,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle, en son haut étage,
Ne craignoit pas la pâmoison.
Vous n'en saurez pas davantage,
Et voici ma péroraison.
Adieu ; votre jeune saison
A tout autre soin vous engage ;
L'ignorance est son apanage,
Avec les plaisirs à foison.
Convenable et doux assemblage :
J'avoûrai bien, et j'en enrage,
Que le savoir et la raison
Ne sont aussi qu'un badinage,

(1) La satyre des femmes.

Mais badinage de grison ;
Il est des hochets pour tout âge.
Que dans son brillant équipage,
Toujours de maison en maison
L'inquiet Phébus déménage,
Laissez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous sur le gazon.
Un gazon, canapé sauvage,
Des soucis de l'humain lignage
Est un puissant contre-poison.
Pour en avoir bien su l'usage,
On chante encore en vieux langage
Martin et l'adroite Alison.
Ce n'est pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui sera bien noir,
Le pauvre soleil ne s'encroûte,
En nous disant : Messieurs, bon soir ;
Cherchez dans la céleste voûte
Quelqu'autre qui vous fasse voir.
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goutte ;
Encore un coup, Messieurs, bon soir.
Et peut-être en son désespoir
Osera t-il rimer en oute,
Si quelque déesse n'écoute.
Mais sur notre triste manoir,
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste banqueroute ?
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir :
Tout sera pêle-mêle, et toute
Société sera dissoute,
Sans qu'on dise, jusqu'au revoir.

Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la route,
Sans tester et sans laisser d'hoir;
Et ce que bien plus je redoute,
Chacun demandera l'absoute,
Et croira ne plus rien valoir.

VERS

Pour le portrait de Madame du Tort.

C'EST ici Madame du Tort.
Qui la voit et ne l'aime, a tort;
Mais qui l'entend et ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

VERS

Pour le portrait de M. de Vallière.

DE rares talens pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain.
Jupiter le chargea de lancer le tonnerre;
Minerve conduisit sa main.

AUTRES VERS

A l'occasion des précédens.

D'UN assez bon cerveau ces vers-là sont éclos,
Dit-on; cette épigramme est bonne, assez bien faite.

Je suis flatté de ces propos;
Mais un scrupule m'inquiète.
L'extrême amour qu'on a pour le héros,
N'agit-il point en faveur du poëte?

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU,

FABLE.

LE tendre rossignol et le galant moineau,
L'un et l'autre amoureux de la jeune fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit chantre aîlé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle.
Je serai, lui dit-il, toujours tendre et fidelle,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chansons vous savez l'harmonie,
Elles ont mérité le suffrage des dieux.
Désormais je les sacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux;
Les échos de ces bois le rediront sans cesse;
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que votre cœur enfin sera content
De voir l'excès de ma tendresse.
Et moi, dit le moineau, je vous baiserai tant.....
A ces mots, le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire.
On renvoya l'oiseau chantant,
Voilà la fin de mon histoire.
En voici la morale, et qu'il faut retenir.

Beautés, qui tous les jours voyez dans vos ruelles
Un tas d'amans transis ne vous entretenir
Que de leurs vains soupirs, de leurs peines cruelles,
Et d'autres fades bagatelles,
Songez à préférer le solide au brillant.
On se passe fort bien de vers, de chansonnette;
Le talent du moineau, c'est là le vrai talent.
Je sais mainte Cloris du goût de la fauvette,
A moins qu'il ne se trouve un tiers oiseau donnant:
Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

L'AMOUR NOYÉ (1)

1677.

PHILIS plongeoit l'Amour dans l'eau,
L'Amour se sauvoit à la nage;
Il revenoit sur le rivage,
Philis le plongeoit de nouveau.

Cruelle, disoit-il, vous qui m'avez fait naître,
Hélas! pourquoi me noyez-vous?
Est-ce que vous voulez m'empêcher de paroître?
Prenez-en un moyen plus doux.

Je ne paroîtrai point, c'est une affaire faite;
Je ne vous ferois pas pourtant de déshonneur:

(1) On avoit joué au jeu de noyer, où de deux personnes proposées à une troisieme, celle-ci en noye une. L'auteur avoit été noyé douze fois par une jolie personne qu'il aimoit. *Note de l'auteur.*

Au lieu de me noyer, donnez moi pour retraite
Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il seroit impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher:
Comme on sait qu'il me fut toujours inaccessible,
On ne viendra pas m'y chercher.

Philis ne l'en voulut pas croire;
Ce n'est pas qu'après tout l'avis ne fût fort bon;
Pour réponse elle le fit boire,
Mais boire plus que de raison.

Tel qu'un petit barbet qu'à l'eau son maître envoie,
Et qui de ce péril, dès qu'il est échappé,
Revient à son maître avec joie,
Tout dégouttant et tout trempé;

Tel l'Amour s'exposant à des rigueurs nouvelles,
A peine sorti du danger,
Revenoit vers Philis en secouant ses aîles,
Quoiqu'il sût que Philis alloit le replonger.

Les forces cependant à la fin s'épuisèrent;
Il étoit las de faire le plongeon:
Il se rendit, et les bras lui manquèrent,
Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira-t-on? Philis en fut ravie;
Car elle le noyoit pour la douzième fois.
Elle hérita de l'arc, des traits et du carquois,
Dont elle s'est fort bien servie.

Pour le petit amour, je ne puis concevoir
Qu'à la nage onze fois il soit sorti d'affaire:

Sans beaucoup de vigueur, cela ne se peut faire ;
Le pauvre enfant n'en devoit guère avoir.

Il fut toujours mal nourri par sa mère.
Quoique l'espoir ne soit qu'une viande légère,
A peine fut-il né, qu'on le sevra d'espoir.

Si Philis un peu moins injuste,
L'eût traité comme il faut, en lui donnant le jour,
C'eût bien été l'Amour le plus robuste
Que l'on eût vu de mémoire d'Amour.

ÉPITAPHE DE L'AMOUR.

Ci gît l'Amour; Philis a voulu son trépas,
L'a noyé de ses mains; on n'en sait pas la cause.
Quoique sous ce tombeau son petit corps repose,
Qu'il fût mort tout-à-fait, je n'en répondrois pas.
Souvent il n'est pas mort, bien qu'il paroisse l'être.
Quand on n'y pense plus, il sort de son cercueil;
Il ne lui faut que deux mots, un coup d'œil,
Quelquefois rien, pour le faire renaître.

SONNET

A une de ses amies, qui l'avoit prié de lui apprendre l'Espagnol.

1677.

PARCE QUE l'Espagnol est une langue fière,
Je vous le dois apprendre? Hé bien, soit, commençons;
Mais ce que je demande à ma belle écolière,
C'est de ne se jamais servir de mes leçons.

Déjà

Déjà si fièrement votre ame indifférente
Oppose à mon amour, qu'il ne faut point aimer,
Que même en Espagnol, y fussiez-vous savante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi, le François vaut bien qu'on le préfère
A la rude fierté d'une langue étrangère.
De ce qu'il a de libre, empruntons le secours.

Mais que de son côté, l'Espagnol se console;
Car ne pouvons nous pas mêler dans nos amours,
Et liberté françoise et constance espagnole?

ELOGE DE MARQUES,

petit chien Aragonois.

1677.

SAVEZ-VOUS avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la ressemblance?
Çà devinez, songez-y bien;
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystère et vous y faire jour,
Examinez Marquès, son humeur, sa figure;
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous? il ressemble à l'Amour.

A l'Amour? direz-vous! la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Est-ce que de l'Amour un chien peut approcher?
Oui-dà, Philis, il en approche.

Mais en approcher ce n'est rien;
Je dirai davantage, et j'augmenterai bien

La surprise que je vous cause.
Votre chien et l'Amour, l'Amour et votre chien,
C'est jus vert, vert jus, même chose.

Marquès sur vos genoux a mille privautés,
Entre vos bras, il se loge à toute heure;
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu de vous autres beautés.

On voit Marquès se mettre aisément en colère,
Et s'appaiser fort aisément.
Connoissez-vous l'Amour? Voilà son caractère,
Il se fâche et s'appaise en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez assez frugalement;
Et le pauvre Marquès, qui fait toujours diète,
Subsiste je ne sais comment.

L'amour ne peut trouver chez vous de subsistance,
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant;
Et s'il ne vivoit d'espérance,
Je crois qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse
En folâtrant ce petit chien vous mord:
On joue avec l'Amour; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait, on ne veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient de naître;
Et de peur qu'il ne croisse, on y prend mille soins.
Il ne faut pas en rendre moins,
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marquès, parce qu'il est petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit;
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entends que Marquès se plaint du mauvais tour
Que lui fait ma muse indiscrète.
Ah! vous me ruinez, vous gâtez tout, Poëte;
Dit-il, en me faisant ressembler à l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien auprès de ma maîtresse;
Si vous ne le savez, elle l'a toujours fui;
Et c'est assez pour perdre sa tendresse,
Que d'avoir par malheur du rapport avec lui.

En mon état de chien, j'ai l'ame assez contente,
Je suis heureux par cent bonnes raisons.
J'ai bien affaire, moi, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune présente.

Et si, pour ressembler aux dieux,
Ma maîtresse me disgracie,
A votre avis, m'en trouverai-je mieux?
Non, non, c'est trop d'honneur, je vous en remercie.

Ah! mon pauvre Marquès, ce seroit grande pitié,
Qu'après avoir quitté pour elle père et mère,
La patrie aux grands cœurs toujours aimable et chère,
Tu te visses disgracié
Pour une cause si légère.

Non, cela ne se peut. Fais valoir tes appas :
Cher Marquès, ta maîtresse aime que tu la flattes,
Caresse-là, tiens-toi sans cesse entre ses bras,
En aboyant, en lui donnant tes pattes,
Explique-toi le mieux que tu pourras.

Et loin qu'elle te soit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport,
Fais que l'amour trouve grace auprès d'elle,
Puisqu'il te ressemble si fort.

L'INDIFFÉRENCE A IRIS.

1678.

Sans doute, belle Iris, je vous ai bien servie ;
Vous avez jusqu'ici vécu tranquillement ;
Mais depuis peu, dans votre train de vie,
J'apperçois quelque changement.

Cet heureux temps n'est plus, ce temps si favorable
Pour un règne comme le mien,
Où vous ne saviez pas que vous fussiez aimable,
Où l'on ne vous en disoit rien.

Vous souffrez maintenant des gens qui vous le disent :
Sur ce que vous valez, il vous ouvrent les yeux ;
Et depuis qu'ils vous en instruisent,
Vous en valez même encor mieux.

Vous voyez chaque jour votre mérite croître ;
Pourquoi faut-il qu'on vous l'ait découvert ?
Vous voudrez éprouver peut-être
A quoi tant de mérite sert.

Vous voudrez voir si la tendresse
Ne le sauroit pas mieux mettre en œuvre que moi ;
Car il est, entre nous, d'une certaine espèce
Assez propre à ce doux emploi.

Cultiver les talens d'une jeune personne,
Animer sa beauté, façonner son esprit,
Ce n'est pas un métier à quoi je sois trop bonne ;
L'Amour, dit-on, y réussit.

Dirai-je tout ce que je pense ?
Vous avez un Tircis, Iris, qui me déplaît,
Qui, toujours en votre présence,
Quoique vous dussiez bien prendre mon intérêt,
Dit du mal de l'indifférence.

Il dit que je ne suis propre qu'à vous gâter,
Qu'il est mille plaisirs que vous pourriez goûter,
Que je vous fais perdre votre bel âge :
Je suis lasse de tout cela ;
Et si vous le voulez écouter davantage,
De bonne foi, je vous quitterai-là.

Aussi-bien, si son amour dure,
(Et franchement j'en ai grand'peur)
La victoire pour moi n'est pas chose trop sûre ;
Tant de soins, de respects, sont de mauvais augure,
Et m'annoncent toujours qu'il faut sortir d'un cœur.

Encor si j'avois espérance
Que de votre froideur on dût se rebuter,
Je ne voudrois pas vous quitter.
Et du moins j'aurois patience.

Mais Tircis n'est pas si-tôt las :
Il a de votre cœur entrepris la conquête.
Puisqu'il s'est mis ce dessein dans la tête ;
Je le connois, il n'en démordra pas.

Jusqu'à ce qu'à son point il vous ait amenée,
Vous obséder sera son seul emploi ;
C'est une humeur tellement obstinée,
Qu'il faut qu'on l'aime, ou qu'on dise pourquoi.

Ainsi donc, j'aime mieux céder de bonne grace,
Que de me voir obliger à céder ;
Votre cœur est de plus une espèce de place,
Que, sans beaucoup de peine, on ne sauroit garder.

Je prévois qu'il faudroit le défendre sans cesse,
Tout le monde l'attaquera.
Il est plus à propos qu'enfin je vous le laisse,
Vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Quand je m'en serai retirée,
J'en veux chercher quelqu'autre où je demeure en paix.
Il en est, et plusieurs, où je suis assurée
Qu'on ne m'attaquera jamais.

RÉPONSE D'IRIS À L'INDIFFÉRENCE.

1678.

Quoi ! vous m'abandonnez, hélas ! ma chere hotesse,
Vous me dites adieu dans mon plus grand besoin :

A quoi bon de mon cœur avoir pris tant de soin,
Pour fuir, quand on en veut surprendre la tendresse ?

Mais quel sujet encor vous force à me quitter ?
Tircis médit de vous; voyez la belle affaire !
Quoi ! pour des mots faut-il se rebuter ?
Vraiment vous ne résistez guère ;
Il ne faut rien pour vous épouvanter.

Montrez-lui ce que c'est que cette indifférence
Qui régna si long-temps dans mon cœur endurci ;
Vous voyez qu'il se fie en sa persévérance ;
Hé bien, persévérez aussi.

Plus l'ennemi vous paroît redoutable,
Et plus vous trouverez de gloire à mériter :
C'est justement parce qu'il est aimable,
Qu'à de plus grands efforts il faut vous exciter.

De plus, quand vous m'aurez laissée,
Si Tircis me laissoit, à parler franchement,
Je serois bien embarrassée,
De n'avoir plus ni vous ni mon amant.

Donnez-moi donc le temps d'éprouver sa constance,
Avant qu'à vous quitter je puisse consentir ;
Après cela, si vous voulez partir,
Il faudra prendre patience.

Souvent les amans sont trompeurs,
Et malgré tous leurs soins et toutes leurs douceurs,
Il est bon que l'on se défende :
Car dès qu'ils sont les maîtres de nos cœurs,
On remarque combien la différence est grande,
De ces amans soumis à des amans vainqueurs.

Mais enfin, si de moi vous vous trouvez trop lasse,
Quand Tircis m'aura fait croire ce qu'il me dit,
Alors moi-même je vous chasse ;
Ce Tircis dans mon cœur remplira votre place,
Je l'aimerai pour vous faire dépit.

APOLLON A IRIS (1).

Vos vers, aimable Iris, ont fait du bruit ici,
On vous nomme au Parnasse une petite Muse.
Puisque votre début a si bien réussi,
Vous irez loin, ou je m'abuse.
Nos poëtes galans l'ont beaucoup admiré ;
Les femmes beaux-esprit, telles que fut la Suze,
Pour dire tout, l'ont un peu censuré.

Je suis ravi que vous soyez des nôtres.
Etre le dieu des vers seroit un sort bien doux,
Si parmi les auteurs il n'en étoit point d'autres,
Que des auteurs fait comme vous.

J'ai sur les beaux esprits une puissance entière,
Ils reconnoissoient tous ma jurisdiction.
A vous dire le vrai, c'est une nation
Dont je suis dégoûté d'une étrange manière.

Et même quelquefois dans mes brusques transports,
Peu s'en faut qu'à jamais je ne les abandonne ;
Mais si les beaux esprits étoient de jolis corps,
Je me plairois à l'emploi que l'on me donne.

---

(1) Cette épitre et la suivante font partie d'une pièce imprimée dans le Mercure de décembre 1677, et intitulée : *nouvelle à Madame de..... par l'auteur du Mercure*. Elles sont l'une et l'autre de *Fontenelle* ; mais la *nouvelle* n'en est pas.

Dès que vous me ferez l'honneur de m'invoquer,
Fiez-vous-en à moi, je ne tarderai guère,
Et lorsque mon secours vous sera nécessaire,
Assurez-vous qu'il ne vous peut manquer.

Je vous dirai pourtant un point qui m'embarrasse.
Un certain petit dieu fripon,
Je ne sais seulement si vous savez son nom,
Il s'appelle l'Amour, a poussé son audace
Jusqu'à me soutenir en face,
Que vos vers sont de ma façon;
Et pour vous, m'a-t-il dit, consolez-vous, de grace,
Ce n'est pas de vous dont elle a pris leçon.

Quoiqu'il se pare en vain de ce faux avantage,
Il a quelque sujet de dire ce qu'il dit:
Vous parlez dans vos vers un assez doux langage,
Et peut-être après tout l'amant dont il s'agit,
Jugeroit que du cœur ces vers seroient l'ouvrage,
Si par malheur pour lui vous n'aviez trop d'esprit.

N'allez pas de l'amour devenir l'écolière,
Ce maître dangereux conduit tout de travers;
Vous ne feriez jamais de pièce régulière,
Si ce petit brouillon vous inspiroit vos vers.

Adieu, charmante Iris; j'aurai soin que la rime,
Quand vous composerez, ne vous refuse rien:
Mais que ce soit moi seul au moins qui vous anime,
Autrement tout n'iroit pas bien.

L'AMOUR A IRIS.

1678.

Avez-vous lu mon nom, sans changer de couleur?
Votre surprise, Iris, n'est-elle pas extrême?

Rassurez-vous ; mon nom fait toujours plus de peur
Que je n'en aurois fait moi-même.

Votre ouvrage galant, début assez heureux,
Entre Apollon et moi met de la jalousie.
Il s'agit de savoir lequel est de nous deux
Votre maître de poésie.

Franchement, Apollon n'est pas d'un grand secours ;
En matière de vers je ne le craindrois guère,
Et je le défirois de faire,
D'aussi bons écoliers que j'en fais tous les jours.

Quels travaux assidus pour former un poëte,
Et quel temps ne lui faut-il pas ?
On est quitte avec moi de tout cet embarras ;
Qu'on aime un peu, l'affaire est faite.

Cherchez-vous à vous épargner
Cent préceptes de l'art qu'il seroit long d'apprendre ?
Une rêverie un peu tendre
En un moment vous va tout enseigner.

J'instruis d'une manière assez courte et facile ;
Commencer par l'esprit, c'est un soin inutile,
Fort long du moins, quand même il réussit.
Je vais tout droit au cœur, et fais plus de profit :
Car quand le cœur est une fois docile,
On fait ce qu'on veut de l'esprit.

Quand vous fîtes vos vers, dites le moi sans feinte,
Les sentiez-vous couler de source et sans contrainte ?
Je vous les inspirois, Iris, n'en doutez pas.
Si, sortant lentement, et d'une froide veine,
Sillabe après sillabe, ils marchoient avec peine,
C'étoit Apollon en ce cas.

Lequel avouez-vous, Iris, pour votre maître ?
Je m'inquiète peu pour qui vous prononciez ;
Car enfin je le pourrois être
Sans que vous-même le sussiez.

Je ne penserois pas avoir perdu ma cause,
Quand vous décideriez en faveur d'un rival ;
Et même *incognito* si j'avois fait la chose,
Mes affaires chez vous n'en iroient pas plus mal.

Mais quand je n'aurois point d'autre part à l'ouvrage,
Sans contestation j'ai donné le sujet :
C'est toujours un grand avantage,
Belle Iris j'en suis satisfait.

TIRCIS A IRIS.

1678.

IL y a aujourd'hui un peu plus d'un an que je vous ai vue pour la première fois, et par conséquent que je vous aime. C'est une journée trop remarquable, et qui a eu de trop grandes suites, pour l'oublier. Le pourrez-vous croire ? les Amours l'ont solemnisée ; et comme cette fête vous regarde, vous auriez sujet de vous plaindre, si je vous en laissois ignorer les particularités.

Le premier jour de Mai 1678, on porta un billet chez tous les Amours : ils y trouvèrent ces quatre vers :

Les Amours sont demain priés d'un grand dîné
  Chez l'Amour, fils d'Iris, autrement la ***
    Comme c'est le jour qu'il est né,
    Il se met en frais et les traite.

Il vint donc un très-grand nombre d'Amours chez celui qui les avoit conviés ; et aussi-tôt qu'il les vit :

Chers Amours, leur dit-il, avec un doux souris,
  Nous célébrons une grande journée.
  C'est aujourd'hui que je suis né d'Iris,
    Aujourd'hui, je compte une année.
Quoi ! vous n'auriez qu'un an, s'écria-t-on : abus.
Vous paroissez trop grand et trop fort pour votre âge.
De bonne foi, dit-il, je n'ai pas davantage,
    Mais aussi je ne croîtrai plus.
    A peine venois-je de naître,
    Que j'étois déjà grand Amour.
Iris qui me voyoit croître comme le jour,
  S'imaginoit que j'allois toujours croître ;
Mais quand on croît si vîte, il est un certain point
    Où l'on s'arrête de bonne heure ;
  Ainsi qu'Iris ne s'en étonne point.
  Me voilà tel qu'il faut que je demeure.

Après ce peu de paroles qui furent dites en arrivant, les Amours se mirent à table, et chacun ayant pris place selon son rang,

Le maître du festin leur en fit l'ouverture
    Par deux grands plats que l'on servit.

Dans l'un étoient des viandes en peinture,
Dans l'autre des billets qu'il disoit pleins d'esprit.
La plupart des Amours se mirent en colère.
Quoi! s'écrièrent-ils, vous moquez-vous de nous?
Viandes creuses et billets doux,
Est-ce là le repas que vous voulez nous faire?
Eh quoi, reprit leur hôte, est-ce que mes billets
Ne seront pas pour vous une chère complette?
Iris ne me nourrit que de semblables mets;
Je vous traite comme on me traite.
Je ne sais pas comment il faut vous recevoir,
Si vous n'êtes content de ce qu'on vous présente;
Car moi, sans vanité, qui crois bien vous valoir,
Il faut bien que je m'en contente.
Presque tous les Amours l'avoient déjà quitté,
En pestant contre la régale.
Il étoit seulement resté
Quelques petits Amours de vie assez frugale,
Lorsqu'il dit aux premiers: revenez sur vos pas,
Je vous ferai servir des viandes moins légères;
Pour moi vous souffrirez que je n'y touche pas
Il faut que je m'en tienne à mes mets ordinaires.

Il parut aussi-tôt un service dont tous les Amours furent fort satisfaits. Comme leur hôte mangea fort peu, il s'appliqua à les divertir par son entretien. Il leur apprit que sa naissance avoit été précédée de quelques prodiges; car ce n'étoit pas un Amour du commun. Ces prodiges étoient que, quelque temps avant qu'il naquît, le feu avoit pris à tous les livres de morale qu'avoit son père, nommé

Tircis, jeune homme qui faisoit fort le philosophe; et que le Mercure galant étant apparu une nuit en songe à sa mère Iris, lui avoit dit ces mots: *aime, et je t'immortalise.* La conversation tourna ensuite sur Tircis et sur Iris mêmes; on demanda au maître du festin comment ils étoient ensemble, ou s'il l'aimoit mieux, comment Tircis étoit dans l'esprit d'Iris. Voici sa réponse.

Ce Tircis qui lui rend mille hommages constans,
Aux dépens de son cœur veut qu'elle les achette.
Iris, qui ne sauroit désavouer la dette,
Pour le payer lui demande du temps.
Cependant, s'il reçoit une œillade flatteuse,
Et quelques mots douteux qu'il entend comme il veut,
Il croit que sa fortune est encor trop heureuse;
Car d'une méchante payeuse
On tire toujours ce qu'on peut.
Quand il lui dit qu'il faut qu'elle s'acquitte,
Qu'elle ne fait que s'endetter,
Elle dit que la dette est encore trop petite,
Pour se presser de l'acquitter;
Que quand elle sera plus grande,
Elle paîra les soins qui se trouveront dûs;
Et que c'est ce qu'elle demande,
Que de s'endetter encore plus.
Peut-être que depuis le temps qu'elle diffère,
Sa promesse est un peu sujette à caution;
Peut-être tout d'un coup fera-t-elle l'affaire:
Qu'en croyez-vous, Amours? Voilà la question.

Là-dessus les avis furent partagés. Il y en eut

qui dirent que vous m'aimiez, et ce fut là le plus petit nombre. Tout le reste prétendit que je n'étois point aimé, et leur opinion l'emporta par la pluralité des voix. Cette diversité d'avis vint de deux différens caractères d'Amours qui étoient là. Les uns étoient de ces Amours délicats qui raffinent sur les moindres choses, et qui se croient heureux sur la foi des interprêtes muets. Les autres se moquoient de cette délicatesse, et ne se flattoient de la conquête des cœurs, qu'à bonnes enseignes.

Iris aime déjà, disoient les délicats,
Puisqu'elle sent qu'il faut un jour qu'elle aime.
De son cœur ébranlé vous voyez l'embarras!
Cet embarras, c'est l'Amour même.
Quand d'un cœur, par surprise, il s'est fait recevoir,
Il ne veut pas d'abord s'en déclarer le maître,
Jusqu'à ce qu'il ait mieux établi son pouvoir,
Il se ménage trop pour oser y paroître.
A la plus foible marque il faut le reconnoître,
Et l'on ne fait que l'entrevoir.
Qu'il est doux à Tircis, dont les yeux sans relâche
Cherchent du cœur d'Iris tous les replis secrets,
D'y démêler enfin un Amour qui se cache,
Et se trahit pourtant par de petits effets!
Peut-être quand Iris avoueroit sa tendresse,
En entendre l'aveu seroit plaisir moins grand,
Que de la découvrir par cette heureuse adresse,
Qui l'épie et qui la surprend.

De ces raffinemens, la méthode est subtile ;
Répliquoient les Amours de l'avis opposé :
Mais si sur ces garans Tircis s'est reposé,
Tircis n'est pas trop difficile.
Puisqu'il ne faut, pour contenter ses vœux,
Qu'un peu d'espérance incertaine,
Sans doute ce n'est pas la peine
Qu'Iris en fasse un amant malheureux.
Quelquefois exiger trop de reconnoissance,
C'est le moyen de n'être pas content.
Il se peut qu'en ce cas la belle se dispense
De payer comme on le prétend
Et vous voilà sans récompense.
Mais quand heureusement un esprit se repaît
De ces chimères délicates
Qui vous font dans un cœur voir tout ce qui vous plaît,
On ne sauroit trouver d'ingrates.
Pauvres Amours, connoissez votre erreur ;
Laissez là, laissez là vos fines conjectures.
Pour croire qu'on a fait la conquête d'un cœur,
Il faut des preuves bien plus sûres.
Quand la belle a dit à l'amant,
Je partage avec vous l'amour que je vous donne,
La preuve est bonne assurément,
Et cependant elle n'est pas trop bonne.
On pourroit souhaiter quelque chose de mieux,
Sans souhaiter rien de trop tendre.
Mais enfin un aveu si doux, si glorieux,
Quoiqu'il n'ait point de suite, est toujours bon à prendre.
Si ce n'est être heureux, c'est du moins être aimé,
C'est de quoi satisfaire un esprit raisonnable.
Quant au bonheur que Tircis s'est formé,
C'est un bonheur d'amant très-misérable.

Cette

Cette contestation aigrit les esprits ; et les Amours ne disputèrent pas long-temps sans venir jusqu'aux reproches. Les délicats disoient aux autres, qu'ils étoient trop grossiers pour goûter ces fins plaisirs de voir les progrès qu'on fait peu à peu dans un cœur qui se défend, et dont la résistance est poussée à bout. Ceux qu'ils accusoient de grossièreté, repoussoient l'injure, en disant qu'avec tous leurs rafinemens de délicatesse, ils avoient tellement qu'intessencié l'amour, qu'on ne savoit plus ce que c'étoit qu'être aimé.

Et comme les Amours ont le sang un peu chaud,
Et que la moindre bagatelle,
Un rien même, est tout ce qu'il faut
Pour faire entr'eux une grosse querelle,
Ils mettoient tous dejà la main à leurs carquois ;
Déjà pour le combat ils préparoient leurs armes,
Et remplissoient les airs de leurs confuses voix ;
Ce n'étoient plus que troubles et qu'alarmes.
Déjà petits Amours contre petits Amours
Commençoient fièrement une guerre civile,
Si l'hôte n'eût tâché, par ses sages discours,
D'appaiser promptement leur bile.
Il leur fit concevoir combien leur question
Etoit pour eux de légère importance ;
Et leur dit que chacun tînt son opinion,
En attendant la fin de votre indifférence,
Qui donneroit bientôt une décision.
Cet avis fit cesser leur ardeur belliqueuse ;
Et quand la paix fut faite, ils tombèrent d'accord

Que c'étoit vous qui seule aviez eu tort
De laisser si long-temps la question douteuse.

Voilà, belle Iris, ce qui se passa dans ce festin. Vous devez penser à vous, car j'oubliois à vous dire que tous les Amours jurèrent qu'ils vous feroient un méchant parti, si vous ne décidiez pas promptement cette question qui avoit causé un si grand désordre.

LES ZÉPHIRS (1).

1680.

CE fut entre les lieux où faisoient leur séjour ;
L'un de l'autre éloignés, Tircis et sa Bergère,
Que deux Zéphirs, députés par l'Amour
Pour exercer un tendre ministère,
Se rencontrent l'autre jour.
L'un portoit à Tircis les soupirs que la belle
Envoyoit au triste berger :
L'autre s'étoit voulu charger
Des soupirs du berger pour elle.
Car l'Amour a toujours mille et mille Zéphirs,
Qui, rangés à l'envi sous son obéissance,
Portent en tous lieux les soupirs
Que les cœurs amoureux poussent pendant l'absence,
Vers les objets de leurs desirs.

---

(1) Il y a une autre pièce avec le même titre et sur le même sujet, Page 195 ; mais ces deux morceaux sont différens.

Nos deux Zéphirs d'abord se reconnurent,
Et voici l'entretien qu'ils eurent.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Je ne demande point, cher zéphir, où tu vas ;
Sans doute l'on t'envoie aux lieux que j'abandonne.
Ton ambassade est-elle bonne ?
Et portes-tu bien de tendres hélas ?

ZEPHIR D'IRIS.

Pas trop, et franchement j'en voulois davantage ;
Car le peu de soupirs qu'on me donne à porter,
Ne me semble pas mériter
Qu'un Zéphir entreprenne un assez long voyage :
Mais dis-moi vîte, es-tu bien chargé, toi ?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Ah ! vraiment je ne puis suffire
A tout ce que Tircis me veut donner d'emploi.
Porter tous ses soupirs ! cela de bonne foi
Passe les forces d'un Zéphire.
Quoique j'aye assez voyagé
Pour les amans éloignés de leurs belles,
Depuis qu'à ce métier on exerce mes aîles,
Jamais je ne fus si chargé.

ZÉPHIR D'IRIS.

A ce compte, Tircis, grace à l'inquiétude,
Et grace aux peines qu'il ressent,
Fait les devoirs d'amant absent
Dans la dernière exactitude.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Sans doute on n'a point vu dans l'empire amoureux,
De passion plus exemplaire.

Il ne ressemble point aux amans du vulgaire,
Qui, dans l'éloignement, chagrins en dépit d'eux;
Pestant contre un Amour fâcheux,
Seroient ravis de s'en pouvoir défaire.
Tircis, quoique plongé dans un cruel ennui,
Ne l'accuse jamais de trop de violence :
Les maux que lui cause l'absence,
Puisqu'ils viennent d'Iris, ont des charmes pour lui.
Iris seule l'occupe ; et quand il la regrette,
Il goûte la douceur secrette
D'en faire son seul entretien.
Puisqu'il ne voit point ce qu'il aime,
Il se fait un plaisir extrême
De ne prendre plaisir à rien.
Je ne sais pas, pour moi, comment on ose
De cinq ou six soupirs, payer un tel amant ;
Et je ne sais plus comment
Tu lui pourras offrir si peu de chose.

ZÉPHIR D'IRIS.

Il sera trop content, va, j'en suis assuré :
Mais vois-tu? je me persuade
Qu'Iris pourroit avoir un peu plus soupiré
Qu'il n'est dit dans mon ambassade.
Iris est un terrible esprit ;
Epargner les aveux, c'est sa grande maxime.
Elle envoie à Tircis, qui loin d'elle languit,
Quelques légers regrets par manière d'acquit :
Pour les soupirs trop doux, la belle les supprime.
Quant, à ce pauvre amant inquiet, éloigné,
Elle peut dérober une bonne partie
De la peine qu'elle a sentie,
Elle criot avoir bien gagné.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Aussi j'ai remarqué que d'une étrange sorte
L'Amour est défiant sur le compte d'Iris :
Il ne peut croire encor son cœur assez bien pris.
Témoin les ordres que je porte.

ZÉPHIR D'IRIS.

Quels ordres portes-tu ?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Telle est expressément
Dans le séjour d'Iris, la loi qu'Amour impose,
Que tout de son berger lui parle à tout moment ;
Car on craint que son cœur n'en parle rarement,
Si sur son cœur on s'en repose.
Si la belle Iris rêve à son tendre berger,
L'Amour veut qu'à l'envi tout flatte la bergère,
Il veut que d'une aîle légère
Les zéphirs autour d'elle aient soin de voltiger ;
Il veut que les oiseaux, en chantant leurs amours,
Entretiennent ses rêveries (1)
Mais dès qu'elle osera goûter d'autres plaisirs
Que ceux de s'occuper d'un berger si fidelle,
Il veut que les oiseaux, les ruisseaux, les zéphirs,
Tous à l'envi se déclarent contr'elle.

ZÉPHIR D'IRIS.

Si l'Amour se défie, il est sûr d'autre part
Qu'Iris n'est pas sans défiance.
Si tu savois combien de prévoyance
Elle a fait voir à mon départ !

---

(1) *Il manque deux vers pour rimer aux deux précèdens.*

Elle m'a dit cent fois : écoute ;
Quand tu seras parti, Zéphir, arrête-toi,
Si tu ne trouve sur la route
Un Zéphir envoyé vers moi :
Après l'avoir trouvé sur ton chemin, avance ;
S'il tardoit trop, reviens plutôt ici :
N'y manque pas, cher Zéphire ; ceci
Est de la dernière importance.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Pour moi, quand j'aurois dû ne te pas rencontrer,
J'avois ordre d'aller de la même vîtesse.
Mais grace aux longs discours où nous venons d'entrer,
Tu ne te souviens plus combien le temps nous presse.
Vas vîte t'acquitter de ta commission :
Tircis languit dans cette attente ;
Vole au gré de sa passion.
Je puis aller, je crois, d'une aîle un peu plus lente ;
Iris est moins impatiente.

ZÉPHIR D'IRIS.

Là, là, c'est une question.

LE RUISSEAU, AMANT DE LA PRAIRIE.

1677.

J'AI fait pour vous trouver un assez long voyage,
Mon aimable prairie ; enfin je viens à vous ;
Recevez un ruisseau, dont le sort le plus doux
Sera de voir ses eaux couler pour votre usage.

C'est dans ce seul espoir que, sans aucun repos,
Depuis que j'ai quitté ma source,
J'ai toujours jusqu'ici continué ma course,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ai passé des prairies,
Où tout autre ruisseau s'amuse avec plaisir;
Je n'ai point serpenté dans leurs routes fleuries;
Je n'en avois pas le loisir.

Telle que vous me voyez, sachez, ne vous déplaise,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une prairie auroit été bien aise
De me donner passage et de me recevoir.

Mais ce n'étoit pas là mon compte;
J'en fusse arrivé un peu plus tard en ce lieu;
Et par une fuite assez prompte,
Gazouillant finement, je leur disois adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus;
Les unes, entre nous, sont d'accès si facile,
Que tous ruisseaux y sont les biens venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nombre,
Et moi dans le grand nombre aussi-tôt je me perds;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moi j'aime à couler à l'ombre.

J'étois bien inspiré de me garder pour vous,
Vous êtes bien mon fait, je suis assez le vôtre;
Mais aussi moi reçu, n'en recevez point d'autres,
Car je suis un ruisseau jaloux.

A cela près, qui n'est pas un grand vice,
J'ai d'assez bonnes qualités.
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les étés.

Je sais que certaines prairies
D'un ruisseau comme moi ne s'accommodent pas;
Il leur faut ces torrens qui font tant de fracas;
Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal;
Je suis tranquille et doux, ne fais point de ravage;
De plus, je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme crystal.

Il est telle prairie, et peut-être assez belle,
A qui le plus petit ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau;
A moins que détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenât quelqu'un jusques chez elle.

Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pareil artifice,
Vous voyez des ruisseaux qui viennent tout exprès
Vous faire offres de leur service,
Et le tout pour vos intérêts.

A présent, je l'avoue, on vous trouve agréable,
Vous donnez du plaisir aux yeux;
Mais avec un ruisseau, rien n'est plus véritable
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront, vous vous verrez ornée;
Je vous enrichirai de ces nouveaux trésors;

Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux, je munirai vos bords.

Reposez-vous sur moi du soin de les défendre ;
A quoi plus fortement puis-je m'intéresser ?
Déjà même en deux bras je m'apprête à me fendre,
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pourront de ce lieu se résoudre à partir ;
Et quand j'aurai semé cent routes différentes,
Je me perdrai chez vous plutôt que d'en sortir.
Je sens, je sens mes eaux qui bouillonnent de joie :
De les tant retenir à la fin je suis las :
Elles vont se répandre et se faire une voie ;
Il n'est plus temps à vous de ne consentir pas.

LETTRE

A MADEMOISELLE DE **.

1678.

IL y a long-tems que je m'ennuie de vous appeler Mademoiselle, et d'être traité par vous de Monsieur. Je suis ravi que vous vous soyez aussi ennuyée de ces noms, et vous avez été heureusement inspirée de m'en chercher un moins sérieux. A dire vrai, ce terme de Monsieur tient un peu trop du respect, et vous pouvez le perdre hardiment pour moi, pourvu que vous consentiez à le

remplacer par quelque sentiment plus agréable. Votre embarras sur ce changement de nom, venoit de la difficulté de m'en choisir un qui fût joli, et point trop tendre. C'étoit assurément une affaire.

Mais enfin tout est terminé ;
Je m'en vais vous causer une surprise extrême.
Ce nom que vous cherchiez, l'Amour me l'a donné.
Quoi ! l'Amour ? Oui, l'Amour lui-même.
Qui se le fût imaginé !
Sans doute on ne s'attendoit guère
Que dans votre conseil vous dussiez l'appeler.
Mais ce fripon fait bien plus d'une affaire,
Dont il n'est pas prié de se mêler.

Je gage que vous vous préparez déjà à le désavouer de ce qu'il a fait : mais je vous assure qu'il en a fort bien usé ; et vous savez aussi bien que moi, qu'il a plus d'égard pour vous, que pour aucune personne du monde. Voici comme cette négociation a été traitée.

Quand il sut que vous vouliez bien recevoir un nom, et m'en donner un, il assembla tous ses petits frères les Amours, pour délibérer là-dessus. Il leur proposa d'abord qu'il étoit tems que nous quittassions les noms de Monsieur et de Mademoiselle. On apporta les registres de ses conquêtes, et on se mit à les feuilleter. Les registres des conquêtes de l'Amour, vous vous ima-

ginez bien que ce doivent être force billets galans de toutes les manières. On trouva dans les plus anciens les noms de mon soleil et chère ame. Les Amours éclatèrent de rire.

Cependant, ne vous en déplaise,
Ces noms furent trouvés fort tendres et fort doux
Par quelques Amours portant fraise,
Dont nos aïeux sentoient jadis les coups.
Ils regrettèrent fort l'antique prud'homie,
Qui ne paroît plus dans nos ans,
Et les mots emmiellés de m'amour, de m'amie,
Dont on se servoit au vieux temps.

On trouva ensuite dans des registres plus modernes, mon cher et ma chère; et là-dessus un gros Amour au teint fleuri,

Qui ne connoissoit point de beauté rigoureuse,
Qui de solides mets s'étoit toujours nourri,
Et qui savoit duper le plus jaloux mari,
Et la mère la plus fâcheuse,
Cria tout haut: mon cher et ma chère sont bons,
Ils expriment fort bien, ils sont du bel usage;
Pourquoi feuilleter davantage?
Ordonnez qu'on prendra ces noms.
Tout beau, lui répondit certain Amour sévère;
Nos amans n'en sont pas encore où vous pensez.
Quoi! viendroient-ils si-tôt à mon cher et ma chère?
S'ils y viennent un jour, ce sera bien assez.
Vraiment, si j'en étois le maître,
Repliqua le premier, ils doubleroient le pas:

Vous diriez qu'ils ne font que de s'entre-connoître,
Ces amans là n'avancent pas.

Malgré l'avis de cet Amour, on continua à feuilleter; on lut les noms de mon berger et ma bergère. C'est dommage, dit-on, qu'ils soient trop communs; car ils sont fort jolis. En même temps on entendit la voix d'un petit Amour, qui dit presque tout bas: il y a remède à cela. On se tourna vers lui, et on le vit qui tâchoit à se perdre dans la foule des Amours, où il s'étoit toujours tenu caché. Mais on l'en tira, pour lui demander qui il étoit. Il n'étoit connu de personne.

Sa physionomie étoit spirituelle,
Le teint fort beau, l'œil languissant et doux,
La taille petite, mais belle,
En un mot tout fait comme vous;
Fort timide, car de sa vie
Le pauvre enfant n'avoit paru publiquement.
Il rougit, en voyant si belle compagnie,
Et sa rougeur avoit de l'agrément.

Il dit que vous étiez sa mère: mais que comme cela étoit secret, il prioit ses frères les Amours de n'en rien dire; et que si on lui laissoit le tems de reprendre un peu ses esprits, il nous donneroit, à vous et à moi s'entend, un nom dont nous aurions sujet d'être satisfaits. Si-tôt qu'il se

fut remis, il ajouta qu'il falloit que vous m'appellassiez mon berger. A la vérité, poursuivit-il, le nom est commun, comme vous l'avez déjà remarqué; mais voici le moyen d'empêcher qu'il ne le soit. Il ne l'appellera pas sa bergère, mais sa musette, et alors mon berger et ma musette seront des noms nouveaux. Ma musette! s'écrièrent les Amours. Oui, ma musette, reprit-il d'un air un peu plus assuré; ma mère est une vraie musette.

Elle est toute prête à charmer,
Et d'elle-même elle a tout ce qu'il faut pour plaire;
Mais un berger est nécessaire,
Quand il s'agit de l'animer.
Si mon avis, Amours, étoit suivi du vôtre,
Je crois qu'il faudroit obliger
Et la musette et le berger,
A certains devoirs l'un vers l'autre.
Le berger ne dira rien d'amoureux, de doux,
Si ce n'est avec sa musette:
Elle distinguera son berger entre tous,
Et pour tout autre elle sera muette.
De plus, quelque tendre chanson
Que le berger à sa musette inspire,
Elle ne pourra se dispenser de la dire,
Ni de la prendre sur son ton.

On fut assez satisfait de la harangue du petit Amour; et tous les Amours se séparèrent, après avoir résolu qu'on vous proposeroit le nom de musette, et à moi le nom de berger.

Si vous acceptez le vôtre, songez, je vous prie, que le berger voudroit bien que sa musette ne se fît point employer à des chansons tristes ni plaintives, mais seulement à celles où l'on marque sa reconnoissance à l'amour.

SONGE A IRIS.

1678.

Iris, je rêvois l'autre jour
Que deux petits amours, envoyés par leur maître,
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener paroître
Au tribunal du grand amour.
Moi qui sentois ma conscience nette,
J'allois gaiement d'un pas délibéré;
Pour vous, vous n'aviez pas le visage assuré,
Et je vous trouvois inquiette.
Sans cesse vous disiez : Amours, je suis Iris,
Dont le cœur n'a jamais connu votre puissance;
Il faut que l'on se soit mépris :
Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'amour en cela la méthode est fort bonne;
Contre sa violence on a beau protester,
Il vous laisse tout dire, et loin qu'il s'en étonne,
Va son chemin sans s'arrêter.
A son grand tribunal enfin on nous présente :
Il n'avoit plus ni l'air soumis et doux,
Ni la figure suppliante
Qu'il avoit toujours fait paroître devant vous;
Mais fièrement assis comme un juge sévère,
Il ne ressembloit point au plus galant des dieux.

Un grand regître ouvert qu'il parcouroit des yeux,
Sembloit exciter sa colère.
C'est là qu'il voit en un moment
Les affaires de son empire.
Chaque petit Amour vient chaque mois écrire
Ce qui se passe à son gouvernement ;
Un gouvernement, c'est-à-dire,
Une belle avec son amant.
Par exemple, un Amour sujet à rendre compte
De tout ce qui dépend de son petit emploi,
Vient écrire : aujourd'hui Climène, sous sa loi,
A su ranger, si vous voulez, Oronte ;
Et puis un mois après : Climène s'attendrit,
Reçoit les vœux d'Oronte, et n'en reçoit plus d'autres.
Le mois suivant il est écrit :
La Climène est des nôtres.
C'est ainsi qu'on trouve à la fois
L'état de tous les cœurs dans ce vaste mémoire.
Heureux les amans dont l'histoire
Change beaucoup de mois en mois.
Pour le petit Amour que son devoir engage
A veiller sur nos cœurs tombés dans son partage,
Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu,
Il avoit chaque mois le même compte à rendre ;
Iris promet un aveu tendre,
Iris promet un tendre aveu :
Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cause.
Qu'est ceci, disoit-il, et chagrin et surpris ?
Déjà depuis deux ans sur l'article d'Iris,
Je vois toujours la même chose,
Toujours l'aveu promis, et rien après cela.
Celles qui dès ce temps faisoient même promesse,
Ont mille et mille fois avoué leur tendresse ;
Vraiment elle n'en sont plus là.

Ce regître, quoiqu'assez ample,
Ne me fournit aucun exemple
D'une affaire qui fasse aussi peu de progrès.
Alors de mon côté, commençant à me plaindre,
Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord;
Car que votre parti fût extrêmement fort,
C'est ce que je pensois n'avoir pas lieu de craindre.
Taisez-vous, me dit-il; vous lui persuadez
Que votre amour n'en seroit pas moins tendre,
Quand elle ne devroit jamais vous faire entendre
Cet aveu que vous demandez;
C'est bien là comme il s'y faut prendre.
Aimez d'un amour si constant
Qu'il vous plaira, j'en suis content,
Mais faites quelquefois entrevoir à la belle
Qu'en se défendant trop, elle courroit hasard
De ne pas inspirer une flamme éternelle.
Suffit-il que l'on soit fidelle?
Il faut l'être avec un peu d'art.
Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adresse de l'amant.
Ça donc, Iris, qu'on change de langage;
Qu'on dise, j'aime, en ce même moment.
Mais, Amour, est-il nécessaire,
Lui disiez-vous d'un air assez soumis?
Ce tendre aveu dès long-temps est promis;
Promettre un aveu, c'est le faire.
Non, en termes exprès, il faut vous déclarer;
Pour la première fois, que ce mot coûte à dire!
Vous avez eu deux ans à vous y préparer,
Cela ne doit-il pas suffire?
Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embarras;
Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus claire.

Quoi!

Quoi! vous vous obstinez, reprit-il, à vous taire?
Hé bien, vous allez voir que pour d'autres appas,
Tircis négligera tous les soins de vous plaire.
La menace en nous deux fit un effet contraire.
Vous criâtes: Amour, ah! ne le faites pas.
Je répondis: Amour, vous ne le sauriez faire.
Enfin, l'Amour, Iris, sut si bien vous presser,
Avec cette colère ou véritable ou feinte,
Que vous dites: Eh bien, puisque j'y suis contrainte
Puisqu'on ne peut s'en dispenser,
Il est vrai..... Votre bouche alloit prononcer, j'aime.
Votre air, votre langueur, votre silence même,
Par avance déjà sembloient le prononcer,
Votre teint se couvroit d'une rougeur nouvelle;
Vos timides regards se détournoient de moi;
Pourquoi dans cet instant, pourquoi
Une funeste joie, hélas! m'éveilla-t-elle?
Tel est mon sort; ce mot si cher à mes souhaits,
Et que j'ai mérité par un amour si tendre,
Je me verrai toujours sur le point de l'entendre,
Et je ne l'entendrai jamais.

TRADUCTION DU REFRAIN

Du *Pervigilium Veneris*; *cras amet qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.*

L'ENFANT ailé, que l'univers adore,
Prescrit à tous cet ordre souverain.
Aimez demain, si vous n'aimez encore;
Si vous aimez, aimez encore demain.

VERS DE MANILIUS.

.... *Dum quærimus, ævum*
Perdimus, et nullo votorum fine beati,
Victuros agimus semper, nec vivimus unquam.

IMITATION.

Dans des soins éternels nous perdons nos années,
Par l'inquiet desir de les voir fortunées ;
Et toujours agités par de nouveaux souhaits,
Nous projettons de vivre, et ne vivons jamais.

COUPLET

SUR LES DEMOISELLES LOYSON.

Quatre beaux yeux m'ont su charmer ;
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.
Deux sœurs que je n'ose nommer,
Me tournent la cervelle.
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer,
Mais je ne sais laquelle.

SUR LE MARIAGE.

Dans les nœuds de l'hymen, à quoi bon m'engager ?
Je suis un, cela doit suffire ;
Si j'étois deux, mon état seroit pire ;
C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

Sur cette expression assez commune : tuer le temps.
C'est le temps qui parle.

Lorsque pour s'amuser, sans cesse ils s'évertuent,
Ces messieurs les humains, ils disent qu'ils me tuent :

Moi, je ne me vante de rien;
Mais, ma foi, je m'en venge bien.

VERS

De l'auteur dans la quatre-vingt-dix-septième année son âge, sur son estomac.

QU'ON raisonne *ab hoc* et *ab hac*
Sur mon existence présente,
Je ne suis plus qu'un estomac;
C'est bien peu, mais je m'en contente.

A un homme qui alloit publier un ouvrage.

Dans la lice où tu vas courir,
Songe un peu combien tu hasardes.
Il faut avec courage également offrir
Et ton front aux lauriers, et ton nez aux nasardes.

AU FEU ROI.

C'est l'Académie royale de musique qui parle, en lui adressant les paroles d'un opéra représenté en 1678.

GRAND ROI, quand l'univers apprend avec surprise
Qu'à tes ordres par-tout la victoire est soumise,
Que sur les bords tremblans du Rhin et de l'Escaut
Les forts les mieux munis ne coûtent qu'un assaut,
On a lieu de penser que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les lauriers dus à tes grands exploits,
Néglige des beaux arts les paisibles emplois.
Mais quand on voit d'ailleurs que les plaisirs tranquilles
Règnent avec éclat au milieu de nos villes;

Pendant ces doux loisirs, qui n'assureroit pas
Que la France ne peut accroître ses états ?
Il est vrai cependant que, malgré ses conquêtes,
Elle suffit encore à préparer des fêtes.
Il est vrai que, malgré mille plaisirs offerts,
Elle suffit encore à dompter l'univers.
Il semble que de Mars les rudes exercices
Ne sont qu'un jeu pour nous sous tes heureux auspices ;
Et que vaincre où tu fais voler tes étendarts,
C'est la suite des soins que tu prends des beaux arts.
Gand, ce superbe Gand, qui donna la naissance
Au plus fier ennemi qu'ait jamais eu la France ;
Ce redoutable Gand, qui, pour être assiégé,
Demande un peuple entier sous ses fossés rangé,
T'a soumis son orgueil au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.
Ypres te voit paroître, il reconnoît tes loix,
Et rien ne se refuse à l'empire François.
Quel trouble pour l'Europe ! et combien d'épouvante
Jettent dans tous les cœurs ta valeur triomphante ?
Ces peuples, contre nous ardens à se liguer,
Attendent le moment qui les va subjuguer.
Nous seuls goûtons la paix que tes exploits nous donnent ;
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes résonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.

A MAD. * * *

LE parnasse aujourd'hui célèbre votre fête ;
Les muses de concert vous vont faire leur cour.
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous apprête ;
Je vais vous parler sans détour.

Je ne suis point votre conquête ;
Pour vos jeunes appas, je n'ai point pris d'amour :
Mettez-vous cela dans la tête.
Je sais que quelquefois des cris applaudissans
Vous mettent sans façon au rang des plus charmantes ;
Des bords du grand bassin partent ces doux accens :
Ce ne sont pas flatteurs que les passans,
Et moins encore les *passantes*.
Mais que le grand bassin ne s'en offense pas ;
Je n'ai point pris d'amour pour vos jeunes appas.
Tant mieux pour eux qu'on les admire ;
Je n'ai point pris d'amour, ce mot vous doit suffire.
Mais à quoi bon le dire tant ?
A quoi bon ? Je suis très-content
D'avoir encor la force de le dire.

ENIGME SINGULIERE.

Mon nom est grec, non pas tiré du grec par force,
Par le secours d'une savante entorse ;
Mais grec, purement grec, et tel que Casaubon,
Les deux Scaliger et Saumaise,
Epris d'amour pour moi, se seroient pâmés d'aise,
En soupirant pour ce beau nom.
S'il m'eût manqué, réduite à me fournir en France,
J'en avois sous ma main un autre assez heureux,
Qui des siècles naissans retraçoit l'innocence,
Les plus tendres liens, les plus aimables jeux,
Charmes qui de nos jours s'en vont en décadence.
Au défaut des deux noms, il me seroit resté
Une figure si parfaite,
Que je pouvois en toute sûreté
Être Mathurine ou Colette.

Le mot de l'Egnime est Mademoiselle Lascaris, fille de feu le Marquis d'Urfé. Après la prise de Constantinople par les Turcs, un seigneur Lascaris, de la maison des derniers empereurs grecs, se retira en France; il acquit quelques terres, qui sont tombées par succession dans la maison d'Urfé, sous la condition que dans la maison qui les posséderoit, il y auroit toujours quelqu'un qui porteroit le nom de Lascaris.

A MAD...

Si votre absence continue,
Je vous en avertis, mon amour diminue.
En vous différens dons des cieux
Font un tout rare et curieux :
Mais quand un si beau tout est un temps sans paroître
A mes yeux, à mes propres yeux,
Je viens à douter qu'il puisse être.

SUR MA VIEILLESSE.

Il falloit n'être vieux qu'à Sparte,
Disent les anciens écrits.
O Dieux ! combien je m'en écarte,
Moi qui suis si vieux dans Paris !
O Sparte ! Sparte, hélas ! qu'êtes-vous devenue !
Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.
Plus dans la canicule on étoit bien fourré,
Plus l'oreille étoit dure et l'œil mal éclairé,
Plus on déraisonnoit dans sa triste famille,
Plus on épiloguoit sur la moindre vétille,

Plus contre tout son siècle on étoit déclaré,
Plus on étoit chagrin et misantrope outré,
Plus on avoit de goutte et d'autre béatille,
Plus on avoit perdu de dents de leur bon gré,
Plus on marchoit courbé sur sa grosse béguille,
Plus on étoit enfin digne d'être enterré;
Et plus dans vos remparts on étoit honoré.
O Sparte! Sparte, hélas! qu'êtes-vous devenue?
Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.

RÉPONSE

Aux vers de FONTENELLE *sur sa vieillesse. Il avoit alors 92 ans.*

DE ce pays si vanté
Je connois très-peu la carte:
Mais je crois en vérité,
Qu'un vieillard de sa trempe eût été mal à *Sparte.*
Qu'auroient-ils fait de l'amant de *Cypris*;
Ces gens si durs, si peu nés pour les ris?
N'étant chez eux qu'un vieillard respectable,
Il eût perdu la moitié de son prix:
Pour être *Fontenelle*, il devoit être aimable;
Voilà pourquoi les dieux l'ont placé dans *Paris.*

Le P. H. lut à la reine des vers de *Fontenelle*, sur le respect que l'on avoit à *Sparte* pour *une tête chenue*, et ses regrets sur ce que ce respect s'étoit bien perdu depuis. La Reine lui dit: « faites savoir à *Fontenelle* que j'ai » vu ses vers, et qu'une tête comme la sienne y doit » trouver *Sparte* par-tout ». Le P. H. ne manqua pas de mander une réponse si flatteuse à *de Fontenelle.* Il se

fit même souvenir que ses premiers vers ayant été pour Madame la Dauphine *de Bavière*, ses derniers vers devroient bien être pour la Reine. Il vint sur-le-champ chez le P. H., et lui apporta ces quatre vers :

Je ne me flatte point du tout
De retrouver *Sparte* par-tout ;
Mais vous, ô modèle des Reines !
Vous trouveriez par-tout *Athènes*.

DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

TOUTE la question de la prééminence entre les anciens et les modernes étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'il l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles ; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthène.

Eclaircissons ce paradoxe. Si les anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux disposés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux ; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux disposés ? Les arbres auroient donc été aussi plus

grands et plus beaux ; car si la nature étoit alors plus jeune et plus vigoureuse, les arbres, aussi-bien que les cerveaux des hommes, auroient dû se sentir de cette vigueur et de cette jeunesse.

Que les admirateurs des anciens y prennent un peu garde, quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût et de la raison, et les lumières destinées à éclairer tous les autres hommes ; que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire ; que la nature s'est épuisée à produire ces grands originaux : en vérité ils nous les font d'une autre espèce que nous, et la physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons, et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes ; et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène ni Homère d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos philosophes, nos orateurs et nos poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos esprits, qui ne sont pas d'une nature matérielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau, qui est matériel, et qui par ses différentes dispositions produit toutes les différences qui sont entr'eux.

Mais si les arbres de tous les siècles sont également grands, les arbres de tous les pays ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les esprits. Les différentes idées sont comme des plantes ou

des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs palmiers; et sans aller si loin, peut-être les orangers, qui ne viennent pas aussi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement et la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les plantes doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, et y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand et moins sensible, parce que l'art et la culture peuvent beaucoup plus sur les cerveaux que sur la terre, qui est d'une matière plus dure et plus intraitable. Ainsi les pensées d'un pays se transportent plus aisément dans un autre que ses plantes, et nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos ouvrages le génie italien, qu'à élever des orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les esprits qu'entre les visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les visages, à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles; mais les esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les esprits, qui naturellement différoient au-

tant que les visages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les esprits à se former les uns sur les autres, fait que les peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des livres grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si fréquentes, le sang de grèce et celui de france s'altéreroient, et que l'air de visage particulier aux deux nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages et des désavantages qui se compensent, et que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justesse, et ainsi du reste, il s'ensuit que la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvu que les esprits soient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la zone torride et les deux glaciales ne sont pas fort propres pour les sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte et la Mauritanie d'un côté, et de l'autre la Suède; peut-être n'a-ce pas été par hasard qu'elles se sont tenues entre le mont Atlas et la mer Baltique: on ne sait si ce ne sont point-là des bornes que la nature leur a posées, et si l'on peut espérer de voir jamais de grands auteurs lappons ou nègres.

Quoi qu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des anciens et des modernes vuidée. Les siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes. Le climat de la grèce ou de l'italie, et celui de la france, sont trop voisins pour mettre quelque différence sensible entre les grecs ou les latins et nous. Quand ils y en mettroient quelqu'une, elle seroit fort aisée à effacer, et enfin elle ne seroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, anciens et modernes, grecs, latins et françois.

Je ne réponds pas que ce raisonnement paroisse convaincant à tout le monde. Si j'eusse employé de grands tours d'éloquence, opposé des traits d'histoire honorables pour les modernes à d'autres traits d'histoire honorables pour les anciens, et des passages favorables aux uns à des passages favorables aux autres; si j'eusse traité de savans entêtés ceux qui nous traitent d'ignorans et d'esprits superficiels; et que, selon les loix établies entre les gens de lettres, j'eusse rendu exactement injure pour injure aux partisans de l'antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves: mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette manière-là, c'étoit pour ne finir jamais; et qu'après beaucoup de belles déclamations de part et d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai cru que le plus court étoit de

consulter un peu sur tout ceci la physique, qui a le secret d'abréger bien des contestations que la rhétorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les anciens et nous, il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences, quelles qu'elles soient, doivent être causées par des circonstances étrangères, telles que sont le temps, le gouvernement, l'état des affaires générales.

Les anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs partisans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous : point du tout; mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivières, et que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé : il n'y a pas là grand mystère.

Je ne parle pas ici des inventions que le hasard fait naître, et dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal-habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation et quelque effort d'esprit. Il est certain que les plus grossières de cette espèce n'ont été réservées qu'à des génies extraordinaires, et que tout ce qu'auroit pu faire Archimède dans l'enfance du monde,

auroit été d'inventer la charrue. Archimède, placé dans un autre siècle, brûle les vaisseaux des Romains avec des miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit débiter des choses spécieuses et brillantes, soutiendroit, à la gloire des modernes, que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premières découvertes, et que la nature semble nous y porter elle-même; mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose, et un plus grand effort, plus on y a déja ajouté, parce que la matière est plus épuisée, et que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-être que les admirateurs des anciens ne négligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui-là, s'il favorisoit leur parti; mais j'avoue de bonne foi qu'il n'est pas assez solide.

Il est vrai que pour ajouter aux premières découvertes, il faut souvent plus d'effort d'esprit qu'il n'en a fallu pour les faire; mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux: nous avons des vues empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds; et si nous surpassons le premier inventeur, c'est lui qui nous a aidés lui-même à le surpasser. Ainsi il a toujours sa part à la gloire de notre ouvrage; et s'il retiroit ce

qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux anciens d'une infinité de vues fausses qu'ils ont eues, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est notre condition, qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matière que ce soit; il faut avant cela que nous nous égarions long-temps, et que nous passions par diverses sortes d'erreurs et par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la nature consiste dans les figures et dans les mouvemens des corps: cependant, avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Aristote; et tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai systême. Je dis qu'on y a été réduit, car en vérité il n'en restoit plus d'autre, et il semble qu'on s'est défendu de le prendre aussi long-temps qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur et à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, et nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont

acquittés. Il en va de même sur diverses matières; où il y a je ne sais combien de sottises que nous dirions si elles n'avoient pas été dites, et si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées: cependant il y a encore quelquefois des modernes qui s'en ressaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairés par les vues des anciens, et par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inférieure à la leur; il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant, afin que les modernes puissent toujours enchérir sur les anciens, il faut que les choses soient d'une espèce à le permettre. L'éloquence et la poésie ne demandent qu'un certain nombre de vues assez borné par rapport à d'autres arts, et elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siècles un petit nombre de vues; et la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de règles, pour avoir toute la prefection dont elle est capable. Mais la physique, la médecine, les mathématiques, sont composées d'un nombre infini de vues, et dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur,

et

et se perfectionne toujours ; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des expériences que le hasard seul fait naître, et qu'il n'amène pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, et que les derniers physiciens ou mathématiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et, en effet, ce qu'il y a de principal dans la philosophie, et ce qui de-là se répand sur tout, je veux dire la manière de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siècle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire : je la ferai cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens ; et je puis me vanter que c'est avoir du courage, que de s'exposer, pour l'intérêt de la vérité, à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matière que ce soit, les anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues et confus, passent chez eux pour des preuves ; aussi rien ne leur coûte à prouver : mais ce qu'un ancien démontroit en se jouant, donneroit, à l'heure qu'il est, bien de la peine à un pauvre moderne ; car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnemens ? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la ma-

lignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingénieuse, si elle ne va pas au fait. Avant Descartes, on raisonnoit plus commodément; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises. Enfin il règne non-seulement dans nos bons ouvrages de physique et de métaphysique, mais dans ceux de religion, de morale, de critique, une précision et une justesse qui, jusqu'à présent, n'avoient été guère connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore, dans nos meilleurs livres, quelques raisonnemens à l'antique: mais nous serons quelque jour anciens; et ne sera t-il pas bien juste que notre postérité, à son tour, nous redresse et nous surpasse, principalement sur la manière de raisonner, qui est une science à part, et la plus difficile, et la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui est de l'éloquence et de la poésie, qui sont le sujet de la principale contestation entre les anciens et les modernes, quoiqu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes, je crois que

les anciens en ont pu atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de siècles, et je ne sais pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs et les Latins peuvent avoir été excellens poëtes et excellens orateurs, mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, et qui, quelque juste, et quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partisans de l'antiquité. Le moyen de raisonner avec eux? Ils sont résolus à pardonner tout à leurs anciens. Que dis-je, à leur pardonner? à les admirer sur tout. C'est-là particulièrement le génie des commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'antiquité. Quelles beautés ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs amans une passion aussi vive et aussi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux interprète?

Cependant je dirai quelque chose de plus précis sur l'éloquence et sur la poésie des anciens, non que je ne sache assez le péril qu'il y a à se déclarer; mais il me semble que mon peu d'autorité, et le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'éloquence a été plus loin chez les anciens que la poésie, et que Démosthène et Cicéron sont plus parfaits en leur genre qu'Homère

et Virgile dans le leur. J'en vois une raison assez naturelle. L'éloquence menoit à tout dans les républiques des Grecs, et dans celle des Romains; et il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La poésie, au contraire, n'étoit bonne à rien, et ç'a toujours été la même chose dans toutes sortes de gouvernement : ce vice-là lui est bien essentiel. Il me paroît encore que, sur la poésie et l'éloquence, les Grecs le cèdent aux Latins. J'en excepte une espèce de poésie, sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs; on voit bien que c'est de la tragédie dont je parle. Selon mon goût particulier, Cicéron l'emporte sur Démosthène, Virgile sur Théocrite et sur Homère; Horace sur Pindare, Tite-Live et Tacite sur tous les historiens Grecs.

Dans le système que nous avons établi d'abord, cet ordre est fort naturel. Les Latins étoient des modernes à l'égard des Grecs : mais comme l'éloquence et la poésie sont assez bornées, il faut qu'il y ait un tems où elles soient portées à leur dernière perfection; et je tiens que pour l'éloquence et pour l'histoire, ce tems-là a été le siècle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Cicéron et de Tite-Live. Ce n'est pas qu'ils n'aient leurs défauts : mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualités;

et l'on sait assez que c'est la seule manière dont on puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile ; peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Enéide, d'une beauté achevée, et que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du poëme en général, de la manière d'amener les événemens, et d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caractères, de la variété des incidens, je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au-delà de Virgile ; et nos romans, qui sont des poëmes en prose, nous en ont déjà fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique ; je veux seulement faire voir que puisque les anciens ont pu parvenir, sur de certaines choses, à la dernière perfection, et n'y pas parvenir, on doit, en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire, sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homère ou dans Pindare ; il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent

appercevoir des défauts dans ces grands génies; il faut pouvoir digérer que l'on compare Démosthène et Cicéron à un homme qui aura un nom françois, et peut-être bas: grand et prodigieux effort de raison!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des modernes, qu'à l'avantage des anciens. Les modernes naturellement ont dû enchérir sur les anciens: cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels sont au contraire les fondemens de celle où l'on est pour les anciens? leurs noms qui sonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils sont Grecs ou Latins, la réputation qu'ils ont eue d'être les premiers hommes de leur siècle, ce qui n'étoit vrai que pour leur siècle; le nombre de leurs admirateurs qui est fort grand, parce qu'il a eu le loisir de grossir pendant une longue suite d'années. Tout cela considéré, il vaudroit encore mieux que nous fussions prévenus pour les modernes; mais les hommes, non contens d'abandonner la raison pour les préjugés, vont quelquefois choisir ceux qui sont les plus déraisonnables.

Quand nous aurons trouvé que les anciens ont atteint, sur quelque chose, le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent

être surpassés : mais ne disons pas qu'ils ne peuvent être égalés ; manière de parler très-familière à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'est-il pas plaisant qu'il soit besoin de nous relever le courage sur ce point-là, et que nous, qui avons souvent une vanité si mal entendue, nous ayions aussi quelquefois une humilité qui ne l'est pas moins ? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Cicéron et de Tite-Live. Elle produit, dans tous les siècles, des hommes propres à être de grands hommes ; mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de barbares, des gouvernemens ou absolument contraires, ou peu favorables aux sciences et aux arts, des préjugés et des fantaisies, qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est à la Chine le respect des cadavres qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie, des guerres universelles, établissent souvent, et pour long-tems, l'ignorance et le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulières, et vous verrez combien la nature sème en vain de Cicérons et de Virgiles dans le monde, et

combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien. On dit que le ciel, en faisant naître de grands rois, fait naître aussi de grands poëtes pour les chanter, d'excellens historiens pour écrire leurs vies. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en tous tems les historiens et les poëtes sont tout prêts, et que les princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les siècles barbares qui ont suivi celui d'Auguste, et précédé celui-ci, fournissent aux partisans de l'antiquité celui de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siècles-là l'ignorance étoit si épaisse et si profonde ? c'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs et les Latins, on ne les lisoit plus : mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellens modèles, on vit renaître la raison et le bon goût. Cela est vrai, et ne prouve pourtant rien. Si un homme, qui auroit de bons commencemens des sciences, des belles-lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier, seroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable ? Non ; il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers élémens. Si quelque remède lui rendoit la mémoire tout-à-coup, ce seroit bien de la peine épargnée ; il se trouveroit sachant tout ce qu'il avoit su, et pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit

fini. La lecture des anciens a dissipé l'ignorance et la barbarie des siècles précédens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai et du beau que nous aurions été long-tems à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs et des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? où les avoient prises les anciens. Les anciens même, avant que de les prendre, tâtonnèrent bien long-tems.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siècles à un seul homme, peut s'étendre sur toute notre question des anciens et des modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédens; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce tems-là. Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie; sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie et l'éloquence, et où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, et a plus de lumières que jamais; mais il seroit bien plus avancé, si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps,

et ne lui avoit donné du mépris pour les sciences auxquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train : mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse; il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse étoit propre, et il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénèreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet amas, qui croît incessamment, de vues qu'il faut suivre, de règles qu'il faut pratiquer, augmente toujours aussi la difficulté de toutes les espèces de sciences ou d'arts: mais d'un autre côté, de nouvelles facilités naissent pour récompenser ces difficultés; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du temps d'Homère, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût assujettir son discours à des mesures, à des syllabes longues et brèves, et faire en même temps quelque chose de raisonnable. On donnoit donc aux poëtes des licences infinies, et on se tenoit encore trop heureux d'avoir des vers. Homère pouvoit parler dans un seul vers cinq langues différentes, prendre le dialecte dorique quand l'ionique ne l'accom-

modoit pas; au défaut de tous les deux, prendre l'attique, l'éolique, ou le commun, c'est-à-dire, parler en même temps picard, gascon, normand, breton et françois commun. Il pouvoit alonger un mot s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long; persone n'y trouvoit à redire. Cette étrange confusion de langues, cet assemblage bizarre de mots tout défigurés, étoit la langue des dieux; du moins il est bien sûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu-à-peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres; et à l'heure qu'il est, les poëtes, dépouillés de leurs anciens privilèges, sont réduits à parler d'une manière naturelle. Il sembleroit que le métier seroit fort empiré, et la difficulté de faire des vers bien plus grande. Non, car nous avons l'esprit enrichi d'une infinité d'idées poëtiques qui nous sont fournies par les anciens que nous avons devant les yeux; nous sommes guidés par un grand nombre de règles et de réflexions qui ont été faites sur cet art; et comme tous ces secours manquoient à Homère, il en a été récompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vrai, que sa condition étoit un peu meilleure que la nôtre; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les mathématiques et la physique sont des sciences dont le joug s'appésantit toujours sur les savans; à la fin il y faudroit renoncer: mais les méthodes se multiplient en même tems ; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant de nouvelles vues, perfectionne aussi la manière de les apprendre en l'abrégeant, et fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux sciences. Un savant de ce siècle-ci contient dix fois un savant du siècle d'Auguste ; mais il en a eu dix fois plus de commodités pour devenir savant.

Je peindrois volontiers la nature avec une balance à la main, comme la justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser et à égaler à-peu-près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages et les désavantages des différentes conditions, les facilités et les difficultés qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les siècles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre. Telle faute insoutenable, et dont l'auteur conviendroit lui-même aujourd'hui, trouvera des défenseurs d'un courage invincible; et Dieu sait avec

quel mépris on traitera en comparaison de nous les beaux esprits de ces tems-là, qui pourront bien être des Américains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un tems, pour nous élever dans un autre; c'est ainsi qu'on en est la victime, et puis la divinité : jeu assez plaisant à considérer avec des yeux indifférens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient modernes, et alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs, qui étoient les anciens. La différence de tems qui est entre les uns et les autres disparoît à notre égard, à cause du grand éloignement où nous sommes; ils sont tous anciens pour nous; et nous ne faisons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs; parce qu'entre anciens et anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres; mais entre anciens et modernes, ce seroit un grand désordre que les modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience; et par une longue suite de siècles, nous deviendrons les contemporains des Grecs et des Latins : alors il est aisé de prévoir qu'on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guère devant Cinna, Horace, Ariane, le Misanthrope, et un grand

nombre d'autres tragédies et comédies du bon tems ; car, il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems est passé. Je ne crois pas que Théagène et Chariclée, Clitophon et Leucippe, soient jamais comparés à Cyrus, à l'Astrée, à Zaïde, à la princesse de Clèves. Il y a même des espèces nouvelles, comme les lettres galantes, les contes, les opéra, dont chacune nous a fourni un auteur excellent, auquel l'antiquité n'a rien à opposer, et qu'apparemment la postérité ne surpassera pas. N'y eût-il que les chansons, espèce qui pourra bien périr, et à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu et d'esprit ; et je maintiens que si Anacréon les avoit sues, il les auroit plus chantées que la plupart des siennes. Nous voyons par un grand nombre d'ouvrages de poésie, que la versification peut avoir aujourd'hui autant de noblesse, mais en même tems plus de justesse et d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, et je n'étalerai pas davantage nos richesses ; mais je suis persuadé que nous sommes comme les grands seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des registres exacts de leurs biens, et qui en ignorent une partie.

Si les grands hommes de ce siècle avoient des sentimens charitables pour la postérité, ils l'aver-

tiroient de ne les admirer point trop, et d'aspirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Aristote, et qu'on ne cherchoit la vérité que dans ses écrits énigmatiques, et jamais dans la nature, non-seulement la philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abîme de galimatias et d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vrai philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis. Et le mal est qu'une fantaisie de cette espèce une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-tems : on sera des siècles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Descartes, et le mettre à la place d'Aristote, ce seroit à-peu-près le même inconvénient.

Cependant il faut tout dire, il n'est pas bien sûr que la postérité nous compte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entr'elle et nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs et aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera, et que l'on se désabusera généralement du préjugé grossier de l'antiquité. Peut-être

ne durera-t-il pas encore long-tems ; peut-être, à l'heure qu'il est, admirons-nous les anciens en pure perte, et sans devoir jamais être admirés en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des anciens dans le discours sur l'églogue, il faut que ce soit un crime qui ne puisse être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajouterai seulement que si j'ai choqué les siècles passés par la critique des églogues des anciens, je crains fort de ne plaire guère au siècle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles représentent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidèle jusqu'à en être superstitieux; et selon tout ce que j'entends dire, le siècle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.

DISCOURS
SUR LA PATIENCE,

qui a remporté le prix d'éloquence par le jugement de l'Académie françoise, en l'année 1689.

QUELQUE peu d'usage que l'homme fasse de ses lumières pour s'étudier soi-même, il découvre les foiblesses et les déréglemens dont il est rempli; aussi-tôt sa raison cherche à y remédier, touchée naturellement

naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vue élevée. Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des misères de l'homme ? Elle ne sait que combattre des défauts, par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; et les vains remèdes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands et plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, et qu'elle s'est séduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant plusieurs siècles la Grèce, si fertile en esprits subtils, curieux et inquiets, produisit ces sages qui faisoient une profession téméraire d'enseigner à leurs disciples l'art de vivre heureux, et de se rendre plus parfaits ; en vain la diversité infinie de leurs sentimens, qui sera à jamais la honte des foibles lumières naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes : l'effet des plus grands efforts de la philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue, en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ses défauts avec assez de simplicité, pour les rendre en quelque sorte excusables ; au lieu qu'un philosophe payen, fier d'avoir acquis les siens à force de

méditation et d'étude, leur donnoit tous ses applaudissemens.

Ces désordres que la raison humaine causoit dans la Grèce, où elle régnoit avec toute la hauteur dont elle est capable quand elle vient à se méconnoître, les leçons trompeuses qu'elle envoyoit de-là chez tous les peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui invitèrent la raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses semaines de Daniel qui expiroient, et le sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères, pressoient le libérateur si long-temps promis et attendu, il est certain que d'un autre côté les Grecs livrés jusques-là à des erreurs orgueilleuses, et à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoiqu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns pour dégager sa parole tant de fois donné par la bouche de ses prophêtes; et il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-temps dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un monarque qui s'établît un empire tout divin sur les nations, un grand-prêtre qui leur enseignât les véritables sacrifices; et il falloit aux autres un sage dont ils reçussent des préceptes solides, un

maître qui leur apportât toutes les connoissances après lesquelles ils soupiroient depuis si long-temps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Messie si ardemment desiré d'un seul peuple, et si nécessaire à tous. Alors les idées et du vrai et du bien nous furent révélées sans obscurité et sans nuages; alors disparurent tous ces fantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des philosophes; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-être un des vices auxquels la nature nous porte, et le plus généralement, et avec le plus de force; et il n'y a point de vertu à laquelle la philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pu l'acquérir. Cette impatience de la nature, et la fausse patience de la philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'univers. Voyons comment la véritable patience, inconnue jusques-là sur la terre, prit la place de l'une et de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près et d'étudier nos misères;

cette vue, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du rédempteur.

PREMIER POINT.

QUEL est ce mouvement impétueux de notre ame qui s'irrite encore contre les maux qu'elle endure, et qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violens, dont nous sentons en même tems l'impuissance? pourquoi prendre à partie, ou des astres qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs, ou une fortune et des destins qui n'ont point d'être hors de notre imagination? que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées? que veut dire cette espèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondé encore que tous ces autres emportemens? soulageons-nous nos maux ou les redoublons-nous? malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux et si peu raisonnables pour les soulager! insensés, si nous les redoublons! mais quel sujet d'en douter? il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage: l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation; et le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité,

donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des mouvemens déréglés, ni la crainte d'augmenter les sentimens de nos maux, ne répriment en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix sécrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas, et qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe et qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie; il semble qu'il nous dispense pour quelque temps de la nécessité d'être raisonnables. N'emploie-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce défaut, et pour s'y livrer sans scrupule ? ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité? il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ses maux, et contrainte de leur céder: mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, et des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienséance manquer de force, et s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience, et que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût cru, que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage pût jamais devenir un fon-

dement de vanité ? La religion seule pouvoit remédier à un défaut si enraciné dans la nature, et quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuisible et insensée, que nous sommes tous pécheurs; que nous devons une expiation à la justice divine; que tous les maux que nous sommes capables de souffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange consolation, à en juger selon les premières idées qui se présentent! quoi! nous ne serons pas seulement malheureux, nous serons encore obligés de nous croire coupables ? nous perdrons jusqu'au droit de nous plaindre ? nos soupirs ne pourront plus être innocens? encore un coup, quelle étrange consolation!

C'en est une cependant, et solide et efficace. Quelque tristes que paroissent quelquefois les vérités qui nous viennent du ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur et notre repos. Un chrétien, vivement persuadé qu'il mérite les maux qu'il souffre, est bien éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il est juste que la révolte de notre ame contre des douleurs dues à nos péchés, soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes: mais on se l'épargne en se soumettant sans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'est pas que les chrétiens cherchent à souffrir moins; c'est que d'ordinaire les actions

de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inséparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir, que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager; et lorsque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la justice divine, on peut dire que nous affoiblissons en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la religion nous enseigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux ? sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquérir ces biens célestes qui ne pourront jamais nous être ravis? souffre-t-on encore quand on les envisage? et leur idée laisse-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs et foibles et passagères ? ah! il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de dieu, que dans les punitions mêmes que sa colère nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini. Recevons avec une soumission sincère de si justes punitions, et elles deviendront aussi-tôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la souveraine félicité. Aveuglement de la nature, lumières célestes de la religion, que

vous êtes contraires ! la nature par ses mouvemens désordonnés augmente nos douleurs, et la religion les met, pour ainsi dire, à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux nécessaires un mal volontaire; et si nous suivons les instructions de l'autre, nous tirons de ces maux nécessaires les plus grands de tous les biens.

Aussi la patience chrétienne n'est-elle pas une simple patience; c'est un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas sa vue dans cette éternité de bonheur dont elles nous assurent la jouissance, on se borneroit à les recevoir sans murmure, comme des châtimens dont on est digne par ses péchés: mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles sont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joie comme des graces dont on est indigne. De-là naissoient ces merveilles dont les annales des chrétiens sont remplies; cette tranquillité dont les saints ont joui au milieu même des plus âpres tourmens; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vue entre les biens et les maux: que dis-je, égalité? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux sur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont poussés jusqu'à oser appeller sur eux les maux que la main de Dieu leur refusoit.

Quel spectacle fut-ce pour le monde corrompu, que la naissance du christianisme ! on voit pa-

roître tout-à-coup et se répandre dans l'univers des hommes qui disconviennent d'avec tous les autres sur les principes les plus communs; des hommes qui rejettent tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur, et qui ont un amour sincère pour tout ce que les autres fuient. Les plaintes sont un langage qui leur est inconnu, si ce n'est dans la prospérité. Ils ne se contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une constance inébranlable; ils ont une joie qui va souvent jusqu'à des transports: s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourmens et à la mort, ils se contraignent; la cruauté de leurs ennemis se méprend éternellement: on ne leur donne pour supplices que ce qu'ils souhaitent. Quels sont ces prodiges, devoient dire les payens? quel est ce renversement? les biens et les maux ont-ils changé de nature? les hommes en ont-ils changé eux mêmes? cet étonnement fut sans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les philosophes, qui jusques-là avoient paru être en possession de toutes les vertus et des vérités, confondus et dans leur spéculation, et dans leur pratique, par de nouveaux philosophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers sages, ou plutôt ce fut leur maître céleste qui détruisit les fausses espèces de patiences établies par des sages trompeurs, et plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

SECOND POINT.

JAMAIS la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, et n'a laissé voir tant d'impatience, que dans la secte des Stoïciens. Ces philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférens, et que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire; et il se paroit d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa secte le flattoit. Souffrir avec constance eût été quelque chose de trop humain; il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il n'avoit lieu d'envier ni les perfections ni le bonheur.

Jusqu'où vous égarez-vous, foibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes? quoi! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gémissons; et on n'y trouve point d'autre remède que de nous soutenir que nous sommes invulnérables? trop heureux encore si nous pouvions entrer dans cette illusion, et en profiter! mais si ces vaines idées élèvent pour quelques momens et enflent l'imagination séduite, on est aussi-tôt rappellé au sentiment de

ses maux par la nature plus forte et plus puissante; et si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe spéculation, le cœur qui souffre la dément et la condamne. Quand ce Stoïcien, pressé par la douleur d'une maladie violente, s'écrioit, en s'adressant à elle : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal;* cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce désaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu et le plus fort et le plus sincère qui pût jamais être ?

Loin du christianisme une erreur si contraire aux sentimens naturels, et un orgueil si indigne d'une raison éclairée! La patience des chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs; ils souffrent, ils avouent qu'ils souffrent: mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances produit cette constance, ce calme, cette joie qui ont si souvent arraché à leurs persécuteurs de l'admiration et du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes et leurs gémissemens par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre; mais la divine religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes et les gémissemens par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au-dedans d'eux-mêmes, que les Stoïciens avoient beaucoup de peine

à paroître au-dehors tranquilles et vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont, ce que toute la philosophie elle-même ne sauroit assez admirer, aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les misères humaines, plus satisfaits au milieu des plus grandes misères, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé, et quelquefois même par un superbe jugement osoit le dégrader de la qualité d'homme; insulte qu'on fait sans danger à son ennemi, vengeance impuissante qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un chrétien se met dans son cœur au-dessous de tous les hommes; et cependant il a au milieu des outrages une héroïque tranquillité qui le met au-dessus de ses ennemis. Innocent et heureux artifice que la grace nous enseigne! sans prendre une fierté mal fondée, sans affecter une fausse insensibilité, nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du créateur pour être supérieurs aux créatures; nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle emploie, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes puissent nous porter. Il n'y en a point qui n'aient assez de pouvoir pour nous faire souf-

frir; mais il n'y en a point qui en aient assez pour troubler notre repos. Lorsque leurs bras sont tournés contre nous, un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foi; tient nos douleurs dans le respect, et réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se représentent plus à nous comme des événemens qui partent de la méchanceté des hommes, et qui doivent exciter en nous de la haine et de l'indignation: nous remontons plus haut; et d'une vue plus éclairée nous découvrons que ces mêmes événemens nous viennent du ciel, et comme de justes châtimens qui demandent de la soumission, et comme des sujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart de philosophes, persuadés que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, nécessaire, de laquelle partoient indifféremment et les biens et les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle dans les malheurs, et quelquefois avec assez de résolution: mais quelle étoit cette espèce de patience? une patience d'esclaves attachés à leur chaîne, et sujets à tous les caprices d'un maître impitoyable; une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame; et au lieu de la consoler,

avec la nature humaine, et Jesus-Christ ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pu recevoir de sa divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, et de la fausse perfection à laquelle la philosophie aspiroit. Daignez-nous instruire dans la science de souffrir; science toute céleste, et qui n'appartient qu'à vos disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons: mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus; et c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la raison et la sagesse de votre adorable père, devenez aussi la nôtre pour régler les emportemens auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions. Ne permettez, Seigneur, à votre justice de les faire tomber sur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter; et ne nous envoyez tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même tems un courage vraiment chrétien.

DE

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LA métaphysique fournit des preuves fort solides de l'existence de Dieu: mais comme il n'est pas possible qu'elles ne soient subtiles, et qu'elles ne roulent sur des idées un peu fines, elles en deviennent suspectes à la plupart des gens qui croient que tout ce qui n'est pas sensible et palpable, est chimérique et purement imaginaire. J'en ai beaucoup vu poussés à bout sur cette matière par des preuves de métaphysique; mais nullement persuadés, parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque subtilité cachée. Il y a lieu d'espérer que ceux qui sont de ce caractère goûteront un raisonnement de physique fort clair, fort intelligible et fondé sur des idées très-familières à tout le monde: on en vanteroit un peu aussi la solidité et la force, si on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les animaux ne se perpétuent que par la voie de la génération: mais il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espèce aient été produits ou par la rencontre fortuite des parties de la matière, ou par la volonté d'un Être intelligent qui dispose la matière selon ses desseins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matière a produit les premiers animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus? et ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorsque la terre se forma, comme elle étoit remplie d'atomes vifs et agissans, imprégnée de la même matière subtile dont les astres venoient d'être formés, en un mot jeune et vigoureuse, elle put être assez féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes espèces d'animaux; et qu'après cette première production qui dépendoit de tant de rencontres heureuses et singulières, sa fécondité a bien pu se perdre et s'épuiser; que, par exemple, on voit tous les jours quelques marais nouvellement désséchés, qui ont toute une autre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourés.

Mais je prétends que quand la terre, selon ce qu'on suppose, a produit les animaux, elle a dû être dans le même état où elle est présentement. Il est certain que la terre n'a pu produire les animaux que quand elle a été en état de les nourrir; ou du moins il est certain que ceux qui ont été la première tige des espèces n'ont été produits par la terre que dans un tems où ils ont pu aussi en être nourris. Or, afin que la terre nourrisse les animaux, il faut qu'elle leur fournisse

beaucoup d'herbes différentes; il faut qu'elle leur fournisse des eaux douces qu'ils puissent boire; il faut même que l'air ait un certain degré de fluidité et de chaleur, et de pesanteur, pour convenir également à tous ces animaux, dont la vie a des rapports assez connus à toutes ces qualités.

Du moment que l'on me donne la terre couverte de toutes les espèces d'herbes nécessaires pour la subsistance des animaux, arrosée de fontaines et de rivières propres à étancher leur soif, environnée d'un air respirable pour eux, on me la donne dans l'état où nous la voyons; car ces trois choses seulement en entraînent une infinité d'autres avec lesquelles elles ont des liaisons et des enchaînemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne soit de concert, pour ainsi dire, avec le reste de la nature. Il faut de certains sucs dans la terre, un certain mouvement dans ces sucs, ni trop fort ni trop lent, un certain soleil pour imprimer ce mouvement, un certain milieu par où ce soleil agisse. Voyez combien de rapports, quoiqu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pu avoir les qualités dont il contribue à la vie des animaux, qu'il n'ait eu à-peu-près en lui le même mélange et de matières subtiles et de vapeurs grossières; et que ce qui cause sa pesanteur, qualité aussi nécessaire qu'aucune autre par rapport aux animaux, et nécessaire dans un certain degré, n'ait eu la même

action. Il est clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité; sur-tout les fontaines et les rivières dont les animaux n'ont pu se passer, n'ayant certainement d'autre origine que les pluies, les animaux n'ont pu naître qu'après qu'il a tombé des pluies, c'est-à-dire un temps considérable après la formation de la terre, et par conséquent lorsqu'elle a été en état de consistence, et que ce chaos, à la faveur duquel on veut tirer les animaux du néant, a été entièrement fini.

Il est vrai que les marais nouvellement desséchés produisent plus que quelque tems après qu'ils l'ont été; mais enfin ils produisent toujours un peu, et il suffiroit que la terre en fît autant: d'ailleurs le plus de fécondité qui est dans les marais nouvellement désséchés, vient d'une plus grande quantité de sels qu'ils avoient amassés par les pluies ou par le mouvement de l'air, et qu'ils avoient conservés, tandis qu'on ne les employoit à rien. Mais la terre a toujours la même quantité de corpuscules ou d'atomes propres à former des animaux; et sa fécondité, loin de se perdre, ne doit aucunement diminuer. De quoi se forme un animal? d'une infinité de corpuscules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées, dans les eaux qu'il a bues, dans l'air qu'il a respiré; c'est un composé dont les parties

sont venues se rassembler de mille endroits différens de notre monde. Ces atomes circulent sans cesse : ils forment tantôt une plante, tantôt un animal ; et après avoir formé l'un, ils ne sont pas moins propres à former l'autre. Ce ne sont donc pas des atomes d'une nature particulière qui produisent les animaux : ce n'est qu'une matière indifférente dont toutes choses se forment successivement, et dont il est très-clair que la quantité ne diminue point, puisqu'elle fournit toujours également à tout. Les atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produisit au commencement du monde les premiers animaux, sont contenus dans cette même matière qui fait toutes les générations de notre monde ; car quand ces premiers animaux furent morts, les machines de leurs corps se désassemblèrent et se résolurent en parcelles, qui se dispersèrent dans la terre, dans les eaux et dans l'air. Ainsi nous avons encore aujourd'hui ces atomes précieux dont se durent former tant de machines surprenantes ; nous les avons en la même quantité, aussi propres que jamais à former de ces machines ; ils en forment encore tous les jours par la voie de la nourriture : toutes choses sont dans le même cas que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite. A quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois.

On dira peut-être qu'il y a des animaux qui naissent hors de la voie de la génération ; les macreuses, les vers qui s'engendrent sur la viande, dans les fruits, &c. Mais la force de mon raisonnement ne demande point que tous les animaux de toutes les espèces ne naissent que par la voie de génération ; il suffit qu'il y en ait une espèce qui ne se perpétue que par cette voie, et qui par conséquent n'ait pu être produite par le mouvement aveugle de la matière. Nous sommes en bien meilleurs termes ; et certainement un grand nombre d'espèces connues ne se perpétuent que par la génération, et notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus ; tous les animaux qui paroissent venir ou de pourriture ou de poussière humide et échauffée, ne viennent que de semences que l'on n'avoit pas apperçues.

On a découvert que les macreuses se forment d'œufs que cette espèce d'oiseau fait dans les isles désertes du septentrion ; et jamais il ne s'engendra de vers sur la viande où les mouches n'ont pu laisser de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres animaux que l'on croit qui naissent hors de la voie de génération. Toutes les expériences modernes conspirent à nous désabuser de cette ancienne erreur, et je me tiens

sûr que dans peu de temps il n'en restera plus le moindre sujet de doute.

Mais en dût-il rester, y eût-il des animaux qui vinssent hors de la voie de génération, le raisonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort. Ou ces animaux ne naissent jamais que par cette voie de rencontre fortuite, ou ils naissent et par cette voie et par celle de génération. S'ils naissent toujours par la voie de rencontre fortuite, pourquoi se trouve-t-il toujours dans la matière une disposition qui ne les fait naître que de la même manière dont ils sont nés au commencement du monde ? Et pourquoi, à l'égard de tous les autres animaux que l'on suppose qui soient nés d'abord de cette même manière-là, toutes les dispositions de la matière sont-elles si changées qu'ils ne naissent jamais que d'une manière différente ? S'ils naissent et par cette voie de rencontre fortuite et par celle de génération, pourquoi toutes les autres espèces d'animaux n'ont-elles pas retenu cette double manière de naître ? Pourquoi celle qui étoit la plus naturelle, la seule conforme à la première origine des animaux, s'est-elle perdue dans presque toutes les espèces.

J'ai donné assez d'étendue à cette preuve, et peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'esprit de quelques personnes qui croient que la

quantité de paroles est une marque de la foiblesse des raisons : mais on les prie de considérer que ce raisonnement-ci n'est long que par les chicanes qu'il faut prévenir, et non par la difficulté des choses qu'il a besoin qu'on établisse.

Je n'ai pas voulu, de peur d'en interrompre le fil, y faire entrer une réflexion qui le fortifie encore beaucoup ; et j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas suffi que la terre n'eût produit les animaux que quand elle étoit dans une certaine disposition où elle n'est plus ; elle eût dû aussi ne les produire que dans un état où ils eussent pu se nourrir de ce qu'elle leur offroit : elle eût dû, par exemple, ne produire le premier homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eût pu satisfaire, quoiqu'avec peine, à ses besoins, et se secourir lui-même. Dans la foiblesse où nous voyons un enfant nouveau né, en vain on le mettroit au milieu de la prairie la mieux couverte d'herbes, auprès des meilleures eaux du monde, il est indubitable qn'il ne vivroit pas long-temps : car notre supposition exclut la louve de Romulus et Rémus ; elle n'auroit pu elle-même se sauver de la mort qui l'eût attendue à sa naissance. Mais comment les loix du mouvement produiroient-elles d'abord un enfant à l'âge d'un an ou deux ? comment le produiroient-elles même dans l'état où il est présentement lorsqu'il

vient au monde ? nous voyons qu'elles n'amènent rien que par degrés, et qu'il n'y a point d'ouvrages de la nature qui depuis les commencemens les plus foibles et les plus éloignés, ne soient conduits lentement, par une infinité de changemens tous nécessaires, jusqu'à leur dernière perfection. Il eût fallu que l'homme, qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matière, eût commencé par cet atome, où la vie ne se remarque qu'au mouvement presqu'insensible d'un point; et je ne crois pas qu'il y ait d'imagination assez fausse pour concevoir d'où cet atome vivant, jetté au hasard sur la terre, aura pu tirer du sang ou du chyle tout formé, la seule nourriture qui lui convienne, ni comment il aura pu croître, exposé à toutes les injures de l'air. Il y a-là une difficulté qui deviendra toujours plus grande; plus elle sera approfondie, et plus ce sera un habile physicien qui l'approfondira. La rencontre fortuite des atomes n'a donc pu produire les animaux; il a fallu que ces ouvrages soient partis de la main d'un Être intelligent, c'est-à-dire de Dieu même. Les cieux et les astres sont des objets plus éclatans pour les yeux; mais il n'ont peut-être pas pour la raison des marques plus sûres de l'action de leur auteur. Les plus grands ouvrages ne sont pas toujours ceux qui parlent le plus de leur ouvrier.

Que je voie une montagne applanie, je ne sais si cela s'est fait par l'ordre d'un prince ou par un tremblement de terre: mais je serai assuré que c'est par l'ordre d'un prince, si je vois sur une petite colonne une inscription de deux lignes. Il me paroît que ce sont les animaux qui portent, pour ainsi dire, l'inscription la plus nette, et qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu auteur de l'univers.

DU BONHEUR.

Voici une matière la plus intéressante de toutes, dont tout le monde parle, que les philosophes, sur-tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue: mais quoique très-intéressante, elle est dans le fond assez négligée; quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent; et quoique les philosophes l'aient beaucoup traitée, ça été si philosophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guères de profit.

On entend ici par le mot de bonheur un état, une situation telle qu'on en desirât la durée sans changement; et en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court et passager, et qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilège d'en pouvoir être un.

A mesurer le bonheur des hommes seulement

par le nombre et la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement: il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais senti; et à cet égard la nature fait assez son devoir de mère commune. Mais si, au lieu de considérer ces instans répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du tems beaucoup plus mal à son aise, et que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur: mais ceci est très-facheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état: les voilà donc presque tous exclus du bonheur, et il ne leur reste pour ressources que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés ça et là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes dans ces momens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, et se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il seroit content, mériteroit le nom d'heureux: on le reconnoîtroit entre tous les autres hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation; il n'agiroit que pour s'y conserver, et non pas pour en sortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la terre? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guères de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée; au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le tourbillon du monde, et se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils se donnent. Le repos même de l'heureux, s'ils est apperçu, peut passer pour être forcé, et tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'homme heureux pourroit être assez facilement contestée. Admettons-là cependant, ne fût-ce que pour nous donner des espérances agréables: mais il est vrai que, retenus dans de certaines bornes, elles ne seront pas chimériques.

Quoi qu'en disent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un deux, pressé par la goutte, lui a dit: *je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal*; il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un philosophe. Un Empereur de l'univers, enfermé aux petites-maisons, déclare

naïvement un sentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci, par engagement de systême, nie un sentiment très-vif, et en même tems l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la nature et la fortune peuvent nous envoyer, la ridicule et inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il seroit moins déraisonnable de se persuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous ; et presque tous les hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyoient. Incapables de discernement et de choix, poussés par une impétuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nuages, entraînés les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils composent une multitude confuse et tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si, dans tout ce désordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure : mais il est bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hasard.

Nous pouvons quelque chose à nôtre bonheur ; mais ce n'est que par nos façons de penser ; et il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout

ce qui les environne; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, et si inflexibles, qu'il seroit inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, et seroit même assez facile, le rejettent, parce que c'est un travail, et en dédaignent le fruit qu'ils croyent trop médiocre. Que seroit-ce que ce misérable bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner ? vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? on peut le laisser aux philosophes avec leurs autres chimères : tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous; et de cette petite partie, peu de gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caractères ou foibles et paresseux, ou impétueux et violens, ou sombres et chagrins, y renonçent tous. Il en reste quelques-uns doux et modérés, et qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables : ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la nature ils le sont déjà assez, et que le secours de la philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire : mais il n'est presque jamais que

pour ceux qui en ont le moins de besoin; et ils ne laissent pas d'en sentir l'importance: sur-tout quand il s'agit du bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la philosophie qui prêche dans le désert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choisis, parce qu'ils savoit déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du bonheur puisse entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nétoyé la place, et chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer; et quand nous les avons une fois produits, il nous est très-difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, et que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, et ne sont que dans l'esprit; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le déshonneur; mais ç'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des héritiers en ligne collatérale et non pas en ligne directe, ou à des filles, et non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe; il lui en faut ou qui soient naturellement

plus saines, ou qui aient eu le courage de se guérir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant, qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de monstres consiste en ce qu'on s'y soumet, sans oser ni les attaquer, ni même les envisager: si on les considéroit quelque tems d'un œil fixe, ils seroient à demi vaincus.

Assez souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non-seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite et nous aigrit. Nous nous représentons une fortune, un destin, je ne sais quoi, qui met de l'art et de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela? employons un peu notre raison, et ces fantômes disparoissent. Un malheur commun n'en est pas réellement moindre; un malheur singulier n'en est pas moins possible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peste, lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre et inconnue?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévus; et cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appellons les maux singuliers? On ne peut pas

prédire

prédire les comètes comme les éclipses : mais on est bien sûr que de tems en tems il doit paroître des comètes ; et il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un : il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien ; et si on vouloit, on leur contesteroit avec assez de raison leur qualité de singulier.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion là même ne soit quelquefois une espèce de douceur et de consolation ; elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant ; c'est se donner de grandes louanges. Mais dan les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, et où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés : notre nature est trop variable, et cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi, avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général ; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un

rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment : on s'est attendu à ce que l'on souffre ; et du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur : on s'attend à ne pas souffrir long-tems ; et dès-lors on anticipe en quelque sorte sur ce tems qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonstances même réelles de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, et en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sais qu'elle complaisance qui s'oppose aux remèdes, et repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède ; et n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense : sur-tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté et d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourmens ?

Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer ;

Il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, et que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le bonheur seroit de s'en défaire, et de retrancher à notre imagination tout ses talens malfaisans, ou du moins de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue saine de tout, sont incurables; il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, et de disposer son imagination, de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, et ne laissât passer que les plaisirs? cette proposition ne le cède guères en difficulté à la pierre philosophale; et si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, et tout l'art de la philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très-douteuse; et que quoiqu'elles nous frappent bien vîte comme biens ou comme maux, nous ne savons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé; et si vous aviez connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joie. Et sur ce pied-là, quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin? il ne faut donc pas se presser

de s'affliger : attendons que ce qui nous paroît si mauvais se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, et il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence ; on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, et ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer ? et ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paroissent présentement insupportables ? les esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles ; voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions ? apprenons combien il est dangereux d'être hommes, et comptons tous les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons et que nous ne sentons pas, feroient chacune le suprême

bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les desirs se termineroient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens, qui ne le sont que parce que leur privation seroit un grand mal, puissent jamais causer un sentiment vif, même à ceux qui seroient les plus appliqués à faire tout valoir. On ne sauroit être transporté de se trouver deux bras : mais en faisant souvent réflexion sur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous nous y soumettons de bonne grace, que quand nous nous révoltons inutilement contr'elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la nature ou la fortune comme des dettes qu'elles nous payent, et par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence ; les maux au contraire nous paroissent des injustices, et nous les recevons avec impatience et avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, et c'est ce qui doit naturellement nous écheoir : les biens sont très-rares, et ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la règle générale.

Le bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je compte pour heureux celui qui possède un certain bien que je desire, et que je crois qui feroit ma félicité : le possesseur de ce

bien-là est malheureux; ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelqu'autre, chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux; et si être heureux étoit un vice ou un ridicule, les hommes ne se le renverroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en seroient les plus accusés, les grands, les princes, les rois, seroient justement les moins coupables. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a; et nous serons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en use comme dans une grande abondance, et dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra: on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède; souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains; mais l'avenir est une espèce de charlatan, qui en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? pourquoi souffrir que des espérances vaines et douteuses nous enlèvent des jouissances certaines? il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces espérances mêmes sont des jouissances, et qui ne

savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espèce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; il seroit trop cruel de la leur ôter: mais tâchons, s'ils est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, et qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, et on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on est pas tombé, nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que savons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous? ce sont des présens faits par une puissance avare, qui ne se résoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque situation dont ils n'avoient pas assez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la fortune. On a été ingrat, et on est puni.

Il ne faut pas, disent les philosophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend

pas de nous ; ce seroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique : mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devroit entièrement dépendre de nous, et que c'est par une espèce d'usurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer : resaisissons-nous autant qu'il est possible d'un droit si important, et si dangereux à confier ; remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord, il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur ; peu de choses soutiendront cet examen, pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire? c'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? c'est pour recevoir leurs respects et leurs hommages. Et que me feront ces hommages et ces respects ? ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, et non pas à moi-même? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit : si je les attaquois, elles ne tiendroient pas long-tems. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres : mais selon qu'elles seroient plus incommodes et plus dangereuses, il

faut revenir à la charge plus souvent et avec plus de courage. Il n'y a guères de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, et que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, et la sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, et combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? on ne sauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent, et qu'un même marché ne soit bon pour l'un et mauvais pour l'autre. Cependant il y a à-peu-près un prix commun pour les choses principales; et de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher : aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que le tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, &c. S'ils ne coûtoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préférés, et les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur : mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, et ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est

que la fortune ne nous les peut guères enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instans, et des instans souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux; au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut; et ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les gens accoutumés aux mouvemens violens des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité; et je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guères qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on se plaint de n'être que tranquille? et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée? il devient un état tranquille; c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événemens heureux, des tems ou des momens agréables. Notre imagination les dé-

tache de tout ce qui les a précédés ou suivis ; elle les rassemble, et se représente une vie qui en seroit toute composée : voilà ce qu'elle appelleroit du nom de bonheur ; voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans, qui dans les situations les plus heureuses sont et fort longs et en grand nombre, nous les regardons à-peu-près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, et en sont bien inséparables. Il n'y a point en chymie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme ; l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de tems insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur dont on se fait l'idée, est trop composé et trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un courtisan ? du crédit auprès des ministres, la faveur du Roi, des établissemens considérables pour lui et pour ses enfans, de la fortune au jeu, des maîtresses fidelles et qui flattassent sa vanité ; enfin tout ce que peut lui représenter une imagination effrénée et insatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais ; certainement la nature n'en fera pas la dépense.

Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choses différentes, et qu'elles seront

moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple, et en même tems plus sous notre main.

Si l'on est à-peu-près bien, il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux; il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire: mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la fortune. Un soldat qui va à la tranchée, voudroit-il devenir un géant pour attraper plus de coups de mousquet? celui qui veut être heureux se réduit et se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères; il change peu de place, et en tient peu.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une retraite agréable; mais elle ne peut l'être si elle n'a été preparée par les mains de la vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher: et combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher

aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? on le fuit, et avec raison : il n'y a que le vertueux qui puisse se voir et se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer et pour s'applaudir : et le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fût? mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la vertu ne conduise ni à la richesse ni à l'élévation, et qu'au contraire elle en exclue : ses ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque : peut-être s'en privera-t-elle elle-même; du moins, en ne la recherchant pas, hasardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment : on peut sans orgueil appeller à soi-même des injustices de la fortune ; on s'en console par le témoignage légitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées; on trouve dans sa propre raison et dans sa droiture un plus grand fond de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hasard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre disposition;

c'est d'être placé par la fortune dans une condition médiocre. Sans cela, et le bonheur et la vertu seroient trop en péril. C'est-là cette médiocrité si recommandée par les philosophes, si chantée par les poëtes, et quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une chose qui, selon les façons de penser communes, y seroit cependant bien nécessaire; il n'a nul éclat. L'heureux que nous supposons ne passeroit guères pour l'être; il n'auroit pas le plaisir d'être envié: il y a plus; peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être cru par les autres; car leur jalousie sert à nous faire assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout, et ont besoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux se compare à ceux que le vulgaire croit plus heureux que lui, il sent facilement les avantages de sa situation; il se résoudera volontiers à jouir d'un bonheur modeste et ignoré, dont l'étalage n'insultera personne: ses plaisirs, comme ceux des amans discrets, seront assaisonnés du mystère.

Après tout cela, ce sage, ce vertueux, cet heureux est toujours un homme; il n'est point arrivé à un état inébranlable que la condition humaine ne comporte point; il peut tout perdre, et même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sa-

gesse où sa vertu, qu'il si fiera moins; et son bonheur, qu'il s'en assurera moins.

DE L'ORIGINE DES FABLES.

ON nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on soit épouvanté de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple, qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries et d'absurdités. Seroit-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai? à quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux? quel auroit été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules, et pourquoi ne dureroit-il plus? car les fables des Grecs n'étoient pas comme nos romans qu'on nous donne pour ce qu'ils sont, et non pas pour des histoires; il n'y a point d'autres histoires anciennes que les fables. Eclaircissons, s'il se peut, cette matière; étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions: c'est-là bien souvent qu'il se donne le mieux à connoître.

Dans les premiers siècles du monde, et chez les nations qui n'avoient point entendu parler des

traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conservèrent pas, l'ignorance et la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter. Figurons-nous les Cafres, les Lappons ou les Iroquois; et même prenons garde que ces peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoissance et de politesse que les premiers hommes n'avoient pas.

A mesure que l'on est plus ignorant, et que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup; et comme naturellement les pères content à leurs enfans ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ces tems-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, et se porte d'elle-même à l'agrandir et à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus on est flatté des sentimens de surprise et d'admiration que l'on cause à ses audireurs; et on est bien aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu

extraordinaire

extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde; et de-là vient que l'on a besoin d'une espèce d'effort, et d'une attention particulière pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer et à imposer aux autres?

Les récits que les premiers hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, et par dessus cela ayant été exagérés, ou de bonne foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise foi; il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, et y en mettra quelqu'un de faux, et principalement du faux merveilleux qui est le plus agréable; et peut-être qu'après un siècle ou deux, non-seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord, mais même il n'y restera guère de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire? il y a eu de la philosophie même dans ces siècles grossiers, et elle a beaucoup servi à la naissance des fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voient. D'où peut venir cette

rivière qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces siècles-là ? étrange sorte de philosophe, mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce siècle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau ? le contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées, qui peuvent être appellées les systêmes de ces tems-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avoit vu souvent verser de l'eau de dedans une cruche : on imaginoit donc fort bien comment un dieu versoit celle d'une rivière ; et par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi, pour rendre raison des tonnerres et des foudres, on se représentoit volontiers un dieu de figure humaine lançant sur nous des flèches de feu ; idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette philosophie des premiers siècles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre philosophie n'en a point d'autre ; c'est-à-dire, que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux, et que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découverts

vert par l'usage, et non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers; nous ne faisons agir la nature que par des leviers, des poids et des ressorts. Ces pauvres sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoissoient point ces choses-là, ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la nature que par des choses plus grossières et plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns et les autres? nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement.

De cette philosophie grossière qui régna nécessairement dans les premiers siècles, sont nés les dieux et les déesses. Il est assez curieux de voir comment l'imagination humaine a enfanté les fausses divinités. Les hommes voyoient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer, tout cela étoit beaucoup au-dessus de leur pouvoir. Ils imaginèrent des êtres plus puissans qu'eux, et capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces êtres-là fussent faits comme des hommes; quelle autre figure eussent-ils pu avoir? du moment qu'ils sont de figure humaine, l'imagination

leur attribue naturellement tout ce qui est humain; les voilà hommes en toutes manières, à celà près qu'ils sont toujours un peu plus puissans que des hommes.

De-là vient une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion; c'est que dans toutes les divinités que les payens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, et n'ont eu presque aucun égard ni à la sagesse, ni à la justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la nature divine. Rien ne prouve mieux que ces divinités sont fort anciennes, et ne marque mieux le chemin que l'imagination a tenu en les formant. Les premiers hommes ne connoissoient point de plus belle qualité que la force du corps; la sagesse et la justice n'avoient pas seulement de nom dans les langues anciennes; comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les barbares de l'Amérique: d'ailleurs la première idée que les hommes prirent de quelque être supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, et nullement sur l'ordre réglé de l'univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainsi, ils imaginèrent les dieux dans un tems où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, et ils les imaginèrent sur ce qui portoit des marques de pouvoir, et non sur ce qui en portoit de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient

imaginé plusieurs dieux ; souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorans ; tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force et de pouvoir qui est la seule qu'ils eussent prise. Il falloit bien que ces dieux se sentissent et du tems où ils avoient été faits, et des occasions qui les avoient fait faire. Et même, quelle misérable espèce de pouvoir leur donnoit-on ? Mars, le dieu de la guerre, est blessé dans un combat par un mortel : cela déroge beaucoup à sa dignité ; mais en se retirant, il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auroient pu faire : c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomède ; et en voilà assez, selon le judicieux Homère, pour sauver l'honneur du dieu. De la manière dont l'imagination est faite, elle se contente de peu de chose, et elle reconnoîtra toujours pour une divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Ciceron a dit quelque part, qu'il auroit mieux aimé qu'Homère eût transporté les qualités des dieux aux hommes, que de transporter comme il a fait les qualités des hommes aux dieux. Mais Ciceron en demandoit trop ; ce qu'il appelloit en son tems les qualités des dieux, n'étoit nullement connu du tems d'Homère. Les payens ont toujours copié leurs divinités d'après eux-mêmes ; ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus

parfaits, les dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers hommes sont fort brutaux, et ils donnent tout à la force : les dieux seront presque aussi brutaux, et seulément un peu plus puissans; voilà les dieux du tems d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice : les dieux y gagnent; ils commencent à être sages et justes, et le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les hommes : voilà les dieux du tems de Ciceron, et ils valoient bien mieux que ceux du tems d'Homère, parce que de bien meilleurs philosophes y avoient mis la main.

Jusqu'ici les premiers hommes ont donné naissance aux fables, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, de leur faute. On est ignorant, et on voit par conséquent bien des prodiges : on exagère naturellement les choses surprenantes en les racontant; elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches; il s'établit des espèces de systêmes de philosophie fort grossiers et fort absurdes, mais il ne peut s'en établir d'autre. Nous allons voir maintenant que sur ces fondemens les hommes ont en quelque manière pris plaisir à se tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la philosophie des premiers siècles, se trouva tout-à fait propre à s'allier avec l'histoire des faits. Un jeune homme est

tombé dans une rivière, et on ne sauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu? la philosophie du tems enseigne qu'il y a dans cette rivière des jeunes filles qui la gouvernent: les jeunes filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel; on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme, dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire; il y a des dieux faits à-peu-près comme des hommes: on n'examine pas davantage qui sont ces parens; il est fils de quelqu'un de ces dieux-là. Que l'on considère avec attention la plus grande partie des fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la philosophie du tems, qui expliquoit fort commodément ce que les faits avoient de merveilleux, et qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que dieux et déesses qui nous ressembloient tout-à-fait, et qui étoient fort bien assortis sur la scène avec les hommes.

Comme les histoires de faits véritables mêlées de ces fausses imaginations eurent beaucoup de cours, on commença à en forger sans aucun fondement; ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables, sans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux, peut-être même que quelquefois on les donnoit pour tels;

et cependant les histoires ne passoient pas pour être fabuleuses. Cela s'entendra par une comparaison de notre histoire moderne avec l'ancienne.

Dans le tems où l'on a eu le plus d'esprit, comme dans le siècle d'Auguste et dans celui-ci, on a aimé à raisonner sur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, et à connoître les caractères. Les historiens de ces siècles-là se sont accommodés à ce goût, ils se sont bien gardés d'écrire les faits nûment et séchement; il les ont accompagnés de motifs, et y ont mêlé les portraits de leurs personnages. Croyons-nous que ces portraits et ces motifs soient exactement vrais? y avons-nous la même foi qu'aux faits? non; nous savons fort bien que les historiens les ont devinés comme ils ont pu, et qu'il est presque impossible qu'ils aient deviné tout-à-fait juste. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les historiens aient recherché cet embellissement qui ne sort point de la vraisemblance; et c'est à cause de cette vraisemblance que ce mêlange de faux que nous reconnoissons qui peut être dans nos histoires, ne nous les fait pas regarder comme des fables.

De même, après que par les voies que nous avons dites, les anciens peuples eurent pris le goût de ces histoires où il entroit des dieux et des déesses, et en général du merveilleux, on ne

débita plus d'histoires qui n'en fussent ornées. On savoit que cela pouvoit n'être pas vrai ; mais en ce tems-là il étoit vraisemblable, et c'en étoit assez pour conserver à ces fables la qualité d'histoires.

Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs histoires de prodiges et de miracles, le plus souvent ridicules et grotesques. Sans doute cela n'est pris chez eux que pour des ornemens auxquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'est entr'eux une espèce de convention d'écrire ainsi. Mais quand ces sortes d'histoires passent chez d'autres peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou elles sont crues au pied de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont publiées, et par ceux qui les ont reçues sans contradiction. Certainement le mal-entendu est considérable. Quand j'ai dit que le faux de ces histoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés ; car pour le peuple, il est déstiné à être la dupe de tout.

Non-seulement dans les premiers siècles on expliqua par une philosophie chimérique ce qu'il y avoit de surprenant dans l'histoire des faits ; mais ce qui appartenoit à la philosophie, on l'expliqua par des histoires de faits imaginés à plaisir. On voyoit vers le septentrion deux constellations nom-

mées les deux ourses, qui paroissoient toujours et ne se couchoient point comme les autres; on n'avoit garde de songer que c'est qu'elles étoient vers un pôle élevé à l'égard des spectateurs, on n'en savoit pas tant : on imagina que de ces deux ourses, l'une avoit été autrefois une maîtresse, et l'autre un fils de Jupiter; que ces deux personnes ayant été changées en constellations, la jalouse Junon avoit prié l'océan de ne point souffrir qu'elles descendissent chez lui comme les autres, et s'y allâssent reposer. Toutes les métamorphoses sont la physique de ces premiers tems. Les mûres sont rouges, parce qu'elles sont teintes du sang d'un amant et d'une amante; la perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale qui fut changé en perdrix, se souvenoit du malheur de son fils qui avoit volé trop haut; et ainsi du reste. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le sureau avoit eu autrefois des raisins d'aussi bon goût que la vigne; mais que le traître Judas s'étant pendu à cet arbre, ses fruits étoient devenus aussi mauvais qu'ils le sont présentement. Cette fable ne peut être née que depuis le christianisme; et elle est précisément de la même espèce que ces anciennes métamorphoses qu'Ovide a ramassées, c'est-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces sortes d'histoires. Elles ont le double agrément, et de frapper l'esprit par quelque trait merveilleux,

et de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel et fort connu.

Outre tous ces principes particulieres de la naissance des fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un dieu avoit été amoureux d'une femme; aussi-tôt toutes les histoires ne seront pleines que de dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre? Si les dieux ont des enfans, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions; et voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'antiquité. Nos pères l'ont cru; prétendrions-nous être plus sages qu'eux? ces deux principes joint ensemble font des merveilles. L'un, sur le moindre fondement que la foiblesse de la nature humaine ait donné, étend une sottise à l'infini; l'autre pour peu qu'elle soit établie, la conserve à jamais. L'un, parce que nous sommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus; et l'autre nous

défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque tems.

Voilà, selon toutes les apparences, ce qui a poussé les fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées, et ce qui les y a maintenues : car ce que la nature y a mis directement du sien, n'étoit ni tout-à-fait si ridicule, ni en si grande quantité ; et les hommes ne sont point si fous, qu'ils eussent pu tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, et être un fort long tems à s'en désabuser, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choses que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces siècles-ci, nous trouverons que les mêmes choses les ont établies, étendues et conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivées à aucune absurdité aussi considérable que les anciennes fables des Grecs ; mais c'est que nous ne sommes pas partis d'abord d'un point si absurde. Nous savons aussi bien qu'eux étendre et conserver nos erreurs : mais heureusement elles ne sont pas si grandes, parce que nous sommes éclairés des lumières de la vraie religion, et, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie philosophie.

On attribue ordinairement l'origine des fables à l'imagination vive des Orientaux ; pour moi, je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un peuple nouveau sous le pôle, ses pre-

mières histoires seront des fables; et en effet les anciennes histoires du septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines? ce ne sont que géans et magiciens. Je ne dis pas qu'un soleil vif et ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière coction, qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de fables; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du soleil. Aussi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai supposé dans les hommes que ce qui leur est commun à tous, et ce qui doit avoir son effet sous les zones glaciales comme sous la torride.

Je montrerois peut-être bien, s'il le falloit, une conformité étonnante entre les fables des Américains et celles des Grecs. Les Américains envoyoient les ames de ceux qui avoient mal vécu dans de certains lacs bourbeux et désagréables, comme les Grecs les envoient sur les bords de leurs rivières de Styx et d'Acheron. Les Américains croyoient que la pluie venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës jouant avec son petit frère, il lui cassoit sa cruche pleine d'eau: cela ne ressemble-t-il pas fort à ces nymphes de fontaines, qui renversent l'eau de dedans des urnes? Selon les traditions du Pérou, l'Ynca Manco Guyna Capac, fils du soleil, trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des forêts les habitans du pays qui y vivoient à la manière des

bêtes, et ils les fit vivre sous des loix raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, et il étoit aussi fils du soleil : ce qui montre que les Grecs furent pendant un tems des sauvages aussi bien que les Américans, et qu'ils furent tirés de la barbarie par les mêmes moyens; et que les imaginations de ces deux peuples si éloignés se sont accordés à croire fils du soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puisque les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étoient encore un peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les barbares de l'Amérique, qui étoient, selon toutes les apparences, un peuple assez nouveau lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Américains seroient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avoit laissé le loisir.

On trouve aussi chez les anciens Chinois la méthode qu'avoient les anciens Grecs d'inventer des histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux et le reflux de la mer? vous jugez bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la lune sur notre tourbillon. C'est qu'une princesse eut cent enfans; cinquante habitèrent les rivages de la mer, et les cinquante autres les montagnes. De-là vinrent deux grands peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux

qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des montagnes, et les poussent devant eux, c'est le flux; quand ils en sont repoussés, et qu'ils fuient des montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette manière de philosopher ressemble assez à celle des métamorphoses d'Ovide; tant il est vrai que la même ignorance a produit à-peu-près les mêmes effets chez tous les peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'histoire ne commence par des fables, hormis le peuple élu, chez qui un soin particulier de la providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit! conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille; cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit capable de le faire, et jusques-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions et des rêveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la philosophie et la manière de raisonner aient été pendant un grand nombre de siècles très-grossières et très-imparfaites, et qu'encore aujourd'hui les progrès en soient si lents.

Chez la plupart des peuples, les fables se tournèrent en religion; mais de plus, chez les Grecs, elles se tournèrent, pour ainsi dire, en agrément. Comme elles ne fournissent que des

idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la poésie et la peinture s'en accommodèrent parfaitement bien, et l'on sait quelle passion les Grecs avoient pour ces beaux arts. Des divinités de toutes les espèces répandues par-tout, qui rendent tout vivant et animé, qui s'intéressent à tout, et, ce qui est plus important, des divinités qui agissent souvent d'une manière surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans des poëmes, soit dans des tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'imagination en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement, et qui en même tems la frappent. Le moyen que les fables ne lui convinssent pas, puisque c'est d'elle qu'elles sont nées ? quand la poésie ou la peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre imagination, elles n'ont fait que lui rendre ses propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes, ont coutume de jetter des racines bien profondes, et de s'accrocher à différentes choses qui les soutiennent. La religion et le bon sens nous ont désabusés des fables des Grecs ; mais elles se maintiennent encore parmi nous par le moyen de la poésie et de la peinture, auxquelles il semble qu'elles aient trouvé le secret de se rendre nécessaires. Quoique nous soyions incomparablement plus éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa

de

de bonne foi les fables, nous reprenons très-aisément ce même tour d'esprit qui rendit les fables si agréables pour eux; ils s'en repaissoient parce qu'ils y croyoient, et nous nous en repaissons avec autant de plaisir sans y croire: et rien ne prouve mieux que l'imagination et la raison n'ont guère de commerce ensemble, et que les choses dont la raison est pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette histoire de l'origine des fables, que ce qui est pris du fond de la nature humaine, et en effet c'est ce qui y a dominé; mais il s'y est joint des choses étrangères, auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéniciens et les Egyptiens étant des peuples plus anciens que les Grecs, leurs fables passèrent chez les Grecs, et grossirent dans ce passage, et même leurs histoires les plus vraies y devinrent des fables. La langue Phénicienne, et peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guère ni l'une ni l'autre, et voilà une source merveilleuse de mépris. Deux Egyptiennes, dont le nom propre veut dire Colombes, sont venues s'habituer dans la forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure; les Grecs entendent que ce sont deux vraies

colombes perchées sur des arbres qui prophétisent; et puis bientôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un gouvernail de navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi *parlant*; les Grecs, dans l'histoire du navire Argo, conçoivent qu'il y avoit un gouvernail qui parloit. Les savans de ces derniers tems ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'origine de plusieurs fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *quiproquo*, et que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit et de curiosité, manquoient bien de l'un ou de l'autre de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces langues-là, ou de les négliger. Ne savoient-ils pas bien que presque toutes leurs villes étoient des colonies Egyptiennes ou des Phéniciennes, et que la plupart de leurs anciennes histoires venoient de ce pays-là? les origines de leur langue et les antiquités de leur pays ne dépendoient-elles pas de ces deux langues? mais c'étoient des langues barbares, dures et désagréables. Plaisante délicatesse!

Lorsque l'art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre des fables, et à enrichir un peuple de toutes les sottises d'un autre: mais on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée, que l'amas des fables ne grossit plus tant, et qu'il demeura à-peu-près dans l'état où l'invention de l'écriture le trouva.

L'ignorance diminua peu-à-peu, et par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux systêmes de philosophie, les histoires furent moins fabuleuses; car tout cela s'enchaîne. Jusques-là on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que par une pure curiosité: mais on s'apperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les nations se faisoient honneur, soit pour décider des différends qui pouvoient naître entre les peuples, soit pour fournir des exemples de vertu; et je crois que cet usage a été le dernier auquel ont ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'histoire fût vraie: j'entends vraie par opposition aux histoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'absurdités. On commença donc à écrire dans quelques nations l'histoire d'une manière plus raisonnable, et qui avoit ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles fables; on se contente seulement de conserver les anciennes. Mais que ne peuvent point les esprits follement amoureux de l'antiquité? on va s'imaginer que sous ces fables sont cachés les secrets de la physique et de la morale. Eût-il été possible que les anciens eussent produit de telles rêveries sans y entendre quelque finesse? le nom des anciens impose toujours: mais assurément ceux qui ont fait les

fables n'étoient pas gens à savoir de la morale ou de la physique, ni à trouver l'art de les déguiser sous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre chose dans les fables, que l'histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins capable, dès qu'il sait à quel point il l'est. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

FRAGMENS
d'un Traité de la Raison Humaine.

CE n'est que par notre raison que nous parvenons à la découverte de ce qui nous est inconnu, et notre raison elle-même nous est aussi inconnue que tout le reste. Ce qu'on appelle communément la logique m'a toujours paru un art assez imparfait: vous n'y apprenez ni quelle est la nature de la raison humaine, ni quels sont les moyens dont elle se sert dans ses recherches, ni quelles sont les bornes que Dieu lui a prescrites, ou l'étendue qu'il lui a permise, ni les différentes voies qu'elle doit prendre selon les différentes fins qu'elle

se propose ; vous apprenez seulement de combien de propositions un raisonnement est composé, en combien de manières ces propositions peuvent être combinées, selon qu'elles sont universelles ou singulières, et combien de situations différentes on peut donner à un certain terme qui tient la place la plus honorable dans les syllogismes ; recherches inutiles et vaines, peu curieuses même ; si on en juge par l'agrément, et peut-être seulement glorieuses pour leur auteur, qui n'en est pas venu à bout sans application et sans subtilité.....

Toute idée ne représente pas.

Quand je vois un animal se mouvoir de soi-même, j'ai une idée qui me le représente se mouvant de soi-même.

Après en avoir vu plusieurs se mouvoir ainsi, je dis que tout animal se meut de soi-même.

Cette idée ne me représente point que tout animal se meut de soi-même, elle m'en assure seulement.

Il est impossible qu'elle me le représente ; car nulle idée ne peut me représenter ce qui n'est point : or *tout animal* n'est point une chose qui soit réellement ; donc nulle idée ne peut me représenter *tout animal*, ni par conséquent rien qui lui appartienne.

Mais ayant vu plusieurs animaux se mouvoir d'eux-mêmes, je crois que tous les autres animaux que je n'ai pas vus, et par conséquent tous les

animaux généralement se meuvent ainsi ; et cette idée m'assure que cela est, sans me rien représenter.

Si je veux qu'elle me représente quelque chose, je vois aussi-tôt quelque animal ou quelques animaux en particulier ; c'est-à-dire que cette idée, d'universelle qu'elle étoit, devient particulière.

Voici en effet comme se forment les idées universelles.

On voit plusieurs choses particulières semblables. L'esprit qui ne peut ni les voir toutes, ni, quand il les auroit vues, les embrasser toutes, conclut que celles qu'il n'a pas vues, et qui sont de même nature, sont semblables aussi, et là-dessus forme une proposition universelle.

Ainsi toute proposition universelle est une voie abrégée de l'esprit, qui ne peut ni voir ni embrasser ensemble tous les particuliers, et les envelopper tous ensemble dans une seule idée.

De-là vient que cette idée est confuse, et ne représente rien ; car elle n'a pour but rien qui soit réel.

Donc nulle idée universelle ne représente.

Je crois que Dieu n'a point d'idée universelle ; son entendement infini embrasse distinctement tous les particuliers ensemble, et n'a point besoin d'en faire d'extrait ni d'abrégé. D'ailleurs il ne peut avoir d'idée qui ne représente rien de réel. Or une idée universelle ne peut rien représenter

de réel, et par conséquent ne représente rien du tout.

Les bêtes n'ont que des idées particulières qui représentent, et n'en ont point qui assurent. C'est que leur esprit ne peut embrasser que ceux qu'il voit.

Les hommes ont des idées qui représentent et d'autres qui assurent. C'est qu'ils peuvent embrasser beaucoup; mais ils ne peuvent l'embrasser distinctement.

Le plus ou moins distinctement peut former une infinité d'espèces entre Dieu et les bêtes, selon ses différentes proportions. L'homme est une de ces espèces mitoyennes.

Les deux extrémités se rejoignent. Dieu et les bêtes n'ont que des idées qui représentent, mais bien différemment.

Vous voyez que les idées universelles sont bien éloignées d'être plus parfaites que les particulières; tout au contraire.

On appelle ordinairement les idées qui représentent, idées d'imagination; et celles qui assurent, idées de pur entendement.

Il est bien vrai que les idées qui représentent se forment en quelque sorte dans l'esprit sans qu'il agisse, et qu'il paroît les recevoir à la manière d'un miroir; et pour celles qui assurent, il y entre de l'action de l'esprit, qui, las de recevoir tant d'idées particulières, les suppose toutes égales

Mais je ne crois pas qu'il soit de la nature du pur entendement, que ses idées ne représentent rien. Que dira-t-on de celle de Dieu ?

Selon l'ordre naturel, toutes les idées qui assurent, ont été précédées d'idées qui représentoient.

Il est impossible que j'aie des idées qui assurent, si je n'en ai, sur la même espèce de choses, qui représentent.

Car je ne saurois ce que voudroient dire ces idées qui assureroient. Que je n'aie vu quatre ou cinq couleurs, je puis avoir une idée qui m'assurera qu'il peut y avoir une infinité d'autres couleurs que je ne me représenterai pas. Mais il suffira, pour fonder cette idée générale qui assure, que j'en aie eu quelques particulières qui représentoient.

Mais si je suis aveugle né, et que nulle idée ne m'ait représenté aucune couleur, nulle idée ne pourra m'assurer qu'il y en puisse avoir.

Donc toute idée qui assure, est fondée sur des idées qui représentent.

Donc toute idée universelle sur des particulières.

Donc il est impossible que j'aie une idée universelle sur une chose sur laquelle je n'en ai point de particulières.

Donc il est impossible que j'aie une idée innée des axiomes; car ce sont des idées universelles.

Et on convient que je n'ai que par l'expérience les idées particulières qui s'y rapportent.

Il faudroit que Dieu, en me mettant dans l'esprit que le tout est plus grand que sa partie, m'y eût mis aussi l'idée de quelque tout et de quelque partie, nombre ou ligne, &c.; car, sans cette idée particulière, l'universelle, qui ne représente rien, est inintelligible.

Qu'on me dise le mot *beth* que je n'entends point, je m'en fais pourtant une idée que je retrouve dans mon esprit quand je veux.

Cette idée ne me représente rien de réel que le son, le mot *beth*. Ce n'est l'idée que d'un mot.

Si on me dit que *beth* veut dire une maison, alors en entendant *beth*, je vois dans mon esprit une maison.

Cette idée représente, et est l'idée d'une chose.

Deux idées peuvent donc répondre à *beth*, celle du mot, et celle de la chose.

Supposé que je sache l'hébreu, quand on me dit *beth*, la première idée qu'on me donne est celle du mot; car elle est inséparable de son matériel, et dans le même instant je prends l'idée de la chose. Si je commence à apprendre l'hébreu, sur l'idée qu'on me donne du mot *beth*, mon esprit court aussi-tôt à celle d'une maison, comme pour confronter ces deux idées, et voir si celle de a chose répond toujours à celle du mot; si ce

qu'on m'assure est vrai de l'idée du mot *beth* ; est vrai de l'idée d'une maison.

Lorsque je sais bien la langue, et que j'ai vu par plusieurs expériences intérieures que l'idée du mot répond toujours à celle de la chose, je commence à prendre l'habitude de m'arrêter à l'idée du mot, sans passer jusqu'à celle de la chose.

Car remarquez que l'idée de la chose coûte à prendre, et que celle du mot ne coûte rien.

Je sens un certain travail d'esprit quand je veux me représenter une maison, et je n'en sens point à prononcer intérieurement *beth*.

Ayant donc reconnu l'égalité des idées des mots et des idées des choses, et les idées des mots étant plus aisées à prendre, l'esprit s'accoutume à n'opérer plus que sur les idées des mots, sauf à leur substituer celles des choses, s'il en est besoin.

Car cette égalité n'est pas si juste, qu'elle ne nous trompe quelquefois.

Je puis bien, par exemple, vous faire passer cette proposition, qu'un homme ayant les talons contre une muraille, peut toucher la terre de ses mains.

Pourquoi vous y surprendrai-je ? c'est que vous ne prenez que les idées des mots, entre lesquelles vous ne voyez pas d'opposition manifeste.

Mais si vous allez jusqu'à l'idée des choses,

si vous vous représentez ce que je vous dis, vous verrez bien qu'il est impossible qu'un homme, &c.

Cela suffiroit, ce me semble, pour faire voir la différence des idées des mots et des idées des choses.

Cette différence est la raison pourquoi,

1°. En méditant, nous parlons dans notre esprit;

2°. Quelque spirituellement qu'on médite, chacun médite en sa langue;

3°. Les raisonnemens formés par diverses nations sur les mêmes choses, sont les mêmes, parce que, quoiqu'ils aient été formés sur les idées des mots qui étoient différentes, ces différentes idées étoient substituées pour les idées des choses qui étoient les mêmes;

4°. Quand on me dit, une armée de 30,000 hommes, j'entends cela sans prendre aucune idée précise d'hommes assemblés et armés;

5°. Mais si je ne crois pas qu'une armée de 30,000 hommes puisse être en tel lieu, je prends l'idée précise de la chose pour la mieux voir;

6°. Les muets et les sourds ont l'esprit plus vif que les autres, parce qu'ils n'ont point d'idées des mots qui, en épargnant de la peine à l'esprit, rendent aussi son action plus lente et plus froide que s'il opéroit sur les idées des choses mêmes;

7°. La peinture demande un esprit plus vif que la philosophie, parce que la peinture opère

toujours sur les idées des choses, et la philosophie opère le plus souvent sur les idées des mots, dont les égalités ou inégalités étant reconnues par les idées des choses qui ont dû précéder, on ne raisonne presque que sur les idées des mots. Mais la philosophie faisant beaucoup de comparaisons d'idées, ne fussent-elles que des mots, elle demande plus de justesse et de finesse d'esprit que la peinture.

AUTRE FRAGMENT.

Toute idée représente ou assure.

Toute idée qui représente est idée de mot ou de chose.

Toute idée qui assure, n'est idée ni de mot ni de chose; j'entends, par elle-même.

Ainsi un sourd a une idée qui l'assure qu'il y a un dieu, et cette idée ne lui représente ni le mot ni la chose.

Mais pour nous qui parlons, comme une idée qui assure simplement est trop confuse, nous mettons en sa place une idée qui représente un mot. Ainsi nous mettons l'idée du mot de dieu en la place de cette idée qui assure l'être infini.

Un sourd voyant plusieurs animaux automates par des idées qui les représentent, conçoit que tout animal est automate par une idée qui l'assure, sans représenter.

J'ai aussi cette idée comme lui.

La différence est que moi, en la place de cette idée universelle qui assure, je mets une idée qui représente, et c'est l'idée de ces mots : *Tout animal est automate.*

Toute idée universelle qui assure, n'étant point réduite à une idée de mots, doit être précédée actuellement, et soutenue par les idées particulières qui représentent ; mais si elle est réduite à une idée de mots qui représente, elle se soutient bien dans l'esprit sans les idées particulières des choses qui représentent. Ainsi je sens que je dis bien intérieurement dans mon esprit en françois, *tout animal est automate*; et je sais qu'il y a un sens à cela, et je vois ce sens, et je ne me représente pourtant nul animal. Mais si je veux ôter à cette idée l'expression françoise qu'elle a dans mon esprit, je retourne à des idées particulières d'animaux automates; après quoi je dis : *Cela doit toujours être ainsi*; *tout animal est automate.*

Quand ayant vu *Pierre*, *Jacques*, &c. je conçois tout homme, c'est l'idée d'un mot que je mets en la place d'un trop grand nombre d'idées particulières de choses que je ne puis embrasser. Mais quand je dis sur un certain nombre d'expériences : *tout homme agit ainsi, a telle figure, &c.*; qui apprend cela à mon esprit touchant les hommes qu'il n'a pas vus?

Il semble que cette idée qui assure soit fondée sur l'axiome que ce qui est toujours tel en toutes circonstances, est nécessairement tel.

Or cet axiome seroit donc né avec moi ?

Voici ma pensée.

Mon esprit naturellement copie. Sur une idée particulière qui représente, il s'en fait à lui-même d'autres semblables, et n'y met point de différences sensibles, s'il ne les prend sur d'autres idées particulières.

Si je n'ai jamais vu qu'un cheval qui soit noir, et que je sache qu'il y ait encore au monde d'autres chevaux, ou que seulement je multiplie dans mon esprit, par des idées particulières, ce seul cheval que j'ai vu, naturellement je me figurerai tous ces chevaux noirs.

Jusques-là je prendrai pour une chose sûre que tous les chevaux sont noirs.

Si j'ai d'ailleurs l'idée de la blancheur, et que de cette idée et de celle de la figure du cheval, je vienne à en composer un cheval blanc, comme je n'aurai ni impossibilité ni difficulté à concevoir cela, je commencerai à douter s'il n'y a point réellement quelque cheval blanc.

Mais si venant à voir un grand nombre d'autres chevaux, il se rencontroit qu'ils fussent tous noirs, alors je commencerois à croire qu'ils devroient tous être noirs, puisqu'ils le seroient tous; et je

ne concevrois pourtant pas qu'il fut impossible qu'il y en eût de blancs.

Mais si d'ailleurs je n'avois jamais vu que du noir, alors n'ayant l'idée que du noir, je verrois évidemment et poserois pour axiome, que tout cheval seroit noir, et il me seroit impossible de le concevoir autrement.

Je verrois cet axiome comme je vois que le tout, &c.

Un axiome n'est donc point fondé sur l'évidence réelle de la chose, c'est-à-dire sur la vérité qui produise en moi l'évidence, mais sur l'impossibilité que j'ai de concevoir la chose autrement.

Car quoiqu'il n'y ait nulle évidence réelle, nulle vérité dans cet axiome, *tout cheval est noir*, vous voyez pourtant un cas possible où il iroit de pair avec le tout plus grand, &c.

L'impossibilité de concevoir la chose autrement peut venir, ou de ce que je n'ai pas des idées contraires qui soient possibles, ou de ce que ces idées contraires sont réellement impossibles.

Comment distinguer dans lequel de ces deux cas nous sommes à l'égard de quelque idée ?

Par l'expérience même. Si quelque idée pouvoit être contraire au tout plus grand, &c., dans le grand nombre d'idées particulières que je reçois, quelqu'une lui seroit contraire.

D'ailleurs, en supposant ce principe, s'il n'étoit

pas réellement vrai, je n'en tirerois pas une infinité de choses que l'expérience m'apprend être vraies.

Je n'attends pourtant pas ces réflexions pour m'assurer de la vérité du tout, &c.

Car l'évidence m'emporte; et dans lequel des deux cas que ce soit, elle m'emportera toujours.

Mais quand elle vient de la nature des choses, rien ne la détruit jamais.

Quand elle ne vient que du défaut d'idées contraires, elle est bientôt détruite.

Je ne doute point que dans mon enfance je n'aie eu beaucoup d'axiomes vrais et faux, que je croyois tous avec une égale évidence; mais les uns ont tenu bon, les autres non.

En un mot, toute chose m'est axiome la première fois que je la vois, si je n'ai encore vu qu'elle; car je la conçois évidemment telle, et ne la puis concevoir autrement.

Mais il n'a jamais été d'instant où je n'aie eu l'idée que d'une seule chose; et si n'y ayant que deux idées dans mon esprit, il ne m'est pas impossible de prendre de l'un et de l'autre pour en faire une troisième, dès-lors ni l'une ni l'autre n'est axiome, parce que je puis concevoir l'une et l'autre autrement que je ne l'ai vue d'abord.

Ce que, par aucun mêlange d'idées, je ne puis jamais concevoir autrement que je ne l'ai vu d'abord, demeure axiome.

De-là

De-là vient que, quoique les axiomes soient pris dans l'expérience, ils n'ont point besoin d'induction.

Car je ne crois point que le tout, &c., parce que je l'ai toujours vu ainsi; mais parce que, ne l'eussé-je jamais vu qu'une fois, je ne le puis concevoir autrement, quelque mêlange que je fasse des autres idées que j'ai par l'expérience.

Une chose que j'ai toujours vue ainsi, et que je puis concevoir autrement, n'est point un véritable axiome, quelque induction que j'aie faite.

Ce n'est qu'un axiome d'expérience. Je crois avoir tort de concevoir la chose autrement, puisqu'elle n'est jamais autrement.

La différence de ces deux sortes d'axiomes vient de ce que dans un certain ordre de choses, la nature se montre toute entière à nous; dans un autre ordre, seulement en partie.

Quand elle se montre toute entière à nous, la même nécessité réelle qui rend la chose telle, devient en nous une nécessité absolue de la concevoir telle.

Quand la nature des choses ne se montre qu'en partie, la nécessité qui les rend telles ne se montre point du tout; car cette nécessité est indivisible: ainsi je les puis concevoir autrement.

Si je vois une montre par dedans, je vois qu'il faut nécessairement qu'elle sonne, et ne pourrois

concevoir qu'elle ne sonnât pas. Cela répond aux vrais axiomes.

Si je ne la vois que par dehors, ou que la moitié du dedans, je vois bien qu'elle sonne toujours; mais je pourrois bien concevoir qu'elle ne sonnât pas. Cependant parce qu'elle sonne toujours, &c. Cela répond aux axiomes d'expérience.

LOI DE LA PENSÉE.

L'esprit juge vrai tout ce qu'il ne peut penser autrement. Raison de cette loi. En vain un esprit seroit capable d'idées vraies, s'il ne les croyoit vraies. De juger en quel cas il les doit croire vraies, sur une règle qui seroit née avec lui, et laquelle il iroit envisager, cela seroit inutile; car cette règle même, pourquoi la croiroit-il vraie? Ce ne pourroit être que par un mouvement naturel et imprimé de Dieu: or il vaut autant que ce mouvement lui soit imprimé sur les choses mêmes que sur la règle.

Mais en quel cas Dieu doit-il donner ce mouvement pour croire?

Ce ne doit être que dans les cas où il portera généralement au vrai.

Un esprit parfait, et auquel la vraie nature des choses se montre, et qui ne fait que recevoir les objets, doit juger vrai tout ce qu'il conçoit; ce

doit être là son mouvement de créance : mais l'esprit humain n'est pas parfait.

Non-seulement la nature des choses ne se montre pas toujours toute à lui, mais après avoir reçu les objets, il opère diversement sur eux ; double source d'erreur pour les idées simples des sens, et pour les idées composées de l'entendement.

Il a fallu que Dieu, en imprimant la loi générale de créance, évitât les cas de l'erreur.

Or, quoique dans les idées des sens la nature des choses ne se montre pas toute, c'est pourtant parce que la nature des choses est telle, qu'elles se montrent d'une certaine manière, en tant qu'elles se montrent. Ainsi ce qu'on en voit a sa vérité. Mais la présence des objets détermine nécessairement l'esprit à les concevoir d'une telle façon, et non d'une autre. Si je vois un homme debout, il m'est impossible de le voir couché, &c. Ainsi l'esprit, dans ce cas-là, se portera au vrai, en jugeant vrai ce qu'il ne pourra penser autrement ; car ce qu'il ne pourra penser autrement, est pris dans la nature même des choses, qui est vraie en cette partie qu'elle montre.

A l'égard des idées composées de l'entendement, j'en puis faire qui ne représentent rien de réel ; aussi jusques-là je n'ai nul penchant à les juger vraies. Mais quand, malgré cette composition arbitraire d'idées, il y a toujours quelque chose qui

ne peut être conçu autrement, comme le *tout*, &c. alors il faut que cette impossibilité vienne de la nature des choses; car dans le nombre prodigieux d'idées différentes que j'ai il y en auroit de contraires, si les contraires étoient possibles. Donc ce qu'on ne peut concevoir autrement, est vrai.

S'il eût fallu que l'esprit, avant que de juger quelque chose vrai, eût envisagé toutes ces raisons, ce n'eût jamais été fait. Il a donc fallu que Dieu, fondé sur ces mêmes raisons, lui ait imprimé un mouvement de créance.

En effet, tout ce qu'on ne peut juger autrement, on le juge vrai, sans examiner et sans savoir si cette impossibilité de concevoir autrement est une marque sûre de vérité.

A ce mouvement naturel de créance, l'esprit ajoute une règle qu'il se fait à lui-même.

Cette règle est, qu'il juge vrai tout ce qu'il croit ne devoir pas concevoir autrement, quoiqu'il le pût.

Ainsi, quoique je puisse concevoir les hommes immortels, je ne crois pourtant pas cela vrai, parce que j'ai une raison d'expérience pour croire que je ne le dois pas concevoir ainsi.

Cette règle est fondée sur ce que l'esprit a fait réflexion que l'impossibilité de concevoir autrement, n'est une marque de vérité que parce qu'elle vient de la nature des choses. Or, si les choses

se présentent toujours à moi d'une certaine manière, elles me fournissent, autant qu'il est en elles, l'impossibilité de les concevoir autrement; et si je puis encore les concevoir autrement, c'est que je leur applique des idées qui ne leur conviennent pas. Ainsi je juge aussi vrai ce que je crois ne devoir pas concevoir autrement, quoique je le puisse, que ce que je ne puis du tout concevoir autrement.

De la dernière espèce sont les axiomes d'expérience, et de la première les axiomes de la nature.

Pour les axiomes d'expérience, il faut quelques précautions avant que de les recevoir. Comme ils ne sont fondés que sur ce que la chose est toujours d'une certaine manière, il faut voir si on a assez d'expériences, assez de différens cas, &c.

Mais d'où vient que de deux choses vraies, on peut concevoir l'une autrement, l'autre non?

C'est que la nature des choses se montre quelque fois toute entière, quelquefois non.

L'être mathématique des choses, leur être nombrable et mesurable, se montre à nous entier; j'entends sur de certaines matières.

Leur être physique qui consiste en figures et mouvemens, ne se montre pas entier.

Comme je vois l'être mathématique entier, nulle idée ne lui peut être contraire; car je le vois par-tout de la même manière, toujours par une idée simple.

Mais comme je ne vois pas entier l'être physique de l'homme, je puis appliquer à la partie inconnue de cet être physique une idée prise ailleurs, et qui lui sera contraire.

Ainsi l'idée que j'ai prise dans le soleil d'un mouvement perpétuel, sans diminution ni déchet de substance, je l'applique à la partie inconnue de l'être physique de l'homme; et je me trompe. Si cette partie-là m'eût été connue, je n'eusse jamais pu lui appliquer cette idée.

Ainsi je ne puis concevoir les choses autrement qu'elles ne sont, que lorsqu'une partie de leur être m'est inconnue. Si je connoissois le tout, j'y verrois nécessité absolue d'être ainsi....

Par impossibilité de concevoir autrement, je n'entends pas une réflexion expresse que l'esprit fasse qu'il ne peut concevoir autrement, ou un effort inutile de concevoir autrement. Je n'entends que la nécessité de concevoir ainsi, jointe peut-être au sentiment de cette nécessité.....

La nature des loix générales, en tant qu'elles sont du dessein de Dieu, est de produire toujours des effets qui le remplissent, hormis dans un petit nombre de cas, qui ne pourroient être réformés que par des loix particulières, indignes de la sagesse et de la simplicité de Dieu.

Les loix générales de la génération des animaux produisent quelquefois des monstres.

Ainsi la loi générale de la pensée porte quelquefois au faux, mais rarement.

Elle n'y porte jamais dans les idées composées, universelles, &c. Il n'y a rien de faux, et qui soit tel que je ne le puisse concevoir autrement.

Restent les idées simples des sens, le bâton rompu dans l'eau, les grandeurs des corps célestes, les couleurs, les sons, &c.

Je me trompe sur tout cela, en vertu de la loi générale qui me porte à juger vrai ce que la présence des objets m'oblige à concevoir d'une certaine manière.

Mais ces cas-là, quoiqu'en grand nombre, sont pourtant en petit nombre, en comparaison de ceux où je juge vrai, qui sont 1°. l'existence de tous les corps; 2°. presque tous leurs mouvemens, situations, figures et actions.

De plus, ces jugemens faux sont tous ensuite réformés par d'autres que la même loi générale fait faire. Ainsi elle applique elle-même le remède au mal qu'elle fait.

Enfin ces jugemens sont vrais, non en eux-mêmes, mais par rapport à nos besoins pour lesquels ils suffisent.

Et peut-être Dieu qui doit la vérité à tout esprit qu'il crée, ne nous doit-il sur les objets

des sens que cette vérité respective, au lieu que sur les objets de l'entendement il nous doit une vérité absolue; et en effet sur cela la loi générale ne trompe jamais.

Les Cartésiens prétendent que les jugemens qu'on fait, en attachant aux objets les couleurs, les sons, &c. sont des jugemens précipités que nous avons grand tort de faire, et que nous devrions seulement dire: *il y a quelque chose dans les objets qui fait que, ou à l'occasion de quoi je pense, &c.*

J'avoue que ces jugemens sont précipités, c'est-à-dire, qu'on les fait promptement; j'avoue aussi qu'ils sont faux: mais je soutiens qu'on a raison de les faire.

1°. Les jugemens contraires qu'on veut mettre en la place, sont impossibles.

Si vous prétendez que sur les idées des choses sensibles, il ne faille rien assurer des objets, il ne faut seulement pas assurer leur existence; ainsi il ne faut pas dire: *il y a quelque chose dans l'objet qui fait que je pense blanc;* mais il faut dire: *J'ai une idée de blanc.* Or, qui m'assurera qu'il y ait quelque chose au monde de blanc? c'est que Dieu, disent les Cartésiens, ne permettroit pas qu'on fût dans une illusion perpétuelle, &c. Mais qui m'assurera d'un Dieu? ôtez-moi toutes les idées des sens, jamais vous ne me prouverez un Dieu. Il faut donc revenir à croire positivement

quelque chose de ce qui est raporté par les sens.

Mais quand on pourroit dire : *il y a quelque chose dans les objets*, &c., il le faudroit dire sur-tout, sur les mouvemens, figures et situations, comme sur les couleurs, sons, &c. Or un homme qui dira qu'il y a dans les objets quelque chose qui lui fait avoir la pensée de mouvement et de figure non pas réellement mouvement, figure, étendue, &c. sera le Pyrrhonien le plus parfait, et par conséquent le plus impertinent qui ait jamais été; vous ne lui prouverez jamais la distinction de l'ame et du corps, puisqu'elle n'est fondée que sur la supposition qu'il n'y a dans la matière qu'étendue, mouvement, &c.

RÊVERIES DIVERSES.

Du Raisonnement.

ON dit qu'on a vu dans le germe des oignons de quelques fleurs, de petites fleurs déjà toutes faites, en sorte que la nature n'avoit plus qu'à leur donner de l'accroissement et de l'étendue. Et dans ces petites fleurs, il falloit qu'il y eût encore des oignons, et dans ces oignons des fleurs encore plus petites. Ainsi toutes ces fleurs ne feroient que se développer à l'infini les unes de dedans les autres; et ce qu'on appelle générations, ne seroient plus des formations nouvelles, mais des dévelop-

pemens. Ce systême est fort vraisemblable ; mais de plus, il est joli, et fait plaisir à croire. S'il n'est vrai pour la matière, il l'est pour l'esprit. Il ne se forme point dans notre esprit de nouvelles connoissances, mais celles qui y sont se développent ; et les développer, c'est raisonner. Vous savez que le tout est plus grand que sa partie, et que qui ajoute choses égales à choses égales, les tous sont égaux ; vous savez toutes les mathématiques. Vous ne l'eussiez pas cru ? mais vous n'eussiez pas cru non plus que la première tulipe du monde renfermât toutes les autres déjà formées. Les tulipes qui naissent à présent, étoient bien enveloppées dans celles qui fleurirent il y a six mille ans. Aussi les équations de l'algèbre sont-elles bien enveloppées dans les propositions que je viens de vous dire ; mais il ne tient qu'à les en tirer, elles y sont. Vous voyez les plus simples et les plus aisées sortir les premières, et puis les autres. Je ne vous apprends jamais rien, mais je vous fais voir jusqu'où va ce que vous saviez. La conséquence étoit dans les principes ; vous ne l'y apperceviez pas ; et cette conséquence-là va devenir principe à l'égard d'une autre conséquence. C'est ainsi que cela se développe toujours. L'esprit a sa divisibilité à l'infini, comme la matière.

D'où vient qu'on ne se rend pas si aisément à l'autorité qu'à la raison ? Je dirois bien, si je

vouloir, que l'autorité est une tyrannie que l'on exerce sur nous, au lieu que la raison est un empire légitime, et que l'esprit qui est naturellement indépendant, se révolte contre l'autorité. Mais je crois de bonne foi que nous nous attribuons quelquefois des sentimens d'orgueil que nous n'avons point; et que d'autres fois, en récompense, nous en avons que nous ne nous attribuons pas. La vraie cause qui m'empêche de croire un auteur sur sa parole, c'est que ce qu'il me veut faire croire, est étranger dans mon esprit, et n'y est pas né comme dans le sien. Une opinion que j'ai prise de moi-même, tient dans ma tête à tous les principes....

DE LA CONNOISSANCE de l'Esprit Humain.

FRAGMENT.

JE n'entreprends point sur la nature de l'esprit une spéculation métaphysique, où je me perdrois peut-être, et où il est toujours certain que peu de gens me suivroient, quand je ne m'y égarerois pas. Je ne prétends découvrir que des vérités moins abstraites, mais dont quelques-unes ne sont pas pour cela moins nouvelles, ni moins utiles. J'éviterai avec soin les idées trop philosophiques, mais je ne les contredirai pas. Je les laisserai à

l'écart, mais sans les perdre de vue; et je ferai en sorte que l'on puisse, si l'on veut, y rejoindre facilement celles de cet ouvrage. Peut-être même emploierai-je quelquefois la métaphysique, pourvu qu'elle se rende traitable, et qu'en conservant son exactitude et sa justesse, elle se laisse dépouiller de son âpreté et de son austérité ordinaires.

Toute la nature de l'esprit est de penser, et nous ne considérons l'esprit humain que selon ses idées. Nous examinerons d'abord quelle est leur origine. Ensuite nous les regarderons sous deux rapports principaux qu'elles ont; l'un aux objets extérieurs, ce qui fait qu'on les appelle vraies ou fausses, l'autre à l'esprit même, ce qui fait qu'on les appelle agréables ou désagréables. Enfin des diverses espèces d'idées, et de diverses choses qui regardent leur nature, nous tirerons les principales différences qui sont entre les esprits, c'est-à-dire, les différens caractères qui distinguent les hommes quant à ce qui regarde l'esprit.

DE L'ORIGINE DES IDÉES.

Que toutes les idées sont prises dans l'expérience.

L'ANCIENNE philosophie n'a pas toujours eu tort. Elle a soutenu que tout ce qui étoit dans l'esprit, avoit passé par les sens; et nous n'aurions pas mal fait de conserver cela d'elle. Les sens ap-

portent à l'esprit une infinité d'images des objets extérieurs, assez imparfaites à la vérité, et assez confuses : mais comme l'esprit a le pouvoir d'agir sur ces images, de les augmenter, de les diminuer, de les comparer les unes aux autres, il s'en forme de nouvelles plus justes et plus ressemblantes que les premières sur lesquelles il a travaillé. Ainsi, de plusieurs idées particulières qui représentent des objets semblables en quelque chose, il retranche ce qu'elles ont de différent ; et de là naît une idée universelle qui représente plusieurs choses comme une seule, parce qu'elle ne représente que ce qu'elles ont de commun.

A force d'opérer sur les premières idées fournies par les sens, d'y ajouter, d'en retrancher, de les rendre de particulières universelles, d'universelles plus universelles, l'esprit les rend si différentes de ce qu'elles étoient d'abord, qu'on a quelquefois peine à y reconnoître des traces de leur origine. Cependant qui voudra prendre le fil, et le suivre exactement, retournera toujours de l'idée la plus sublime et la plus élevée, à quelque idée sensible et grossière.

L'idée même de l'infini n'est prise que sur le fini dont j'ôte les bornes, et alors je ne l'embrasse ni ne le conçois plus ; seulement je raisonne sur la supposition que j'ai faite qu'il n'a point de bornes ; et je ne vais pas bien loin sans tomber dans des

embarras qui naissent de l'imperfection de mon idée.

On prétend que les axiomes, c'est-à-dire, des propositions d'une vérité incontestable, et qui n'a pas besoin de preuves, sont des connoissances nées avec nous; par exemple, que le tout est plus grand que sa partie; que de grandeurs égales, si on ôte choses égales, les restes sont égaux, &c. Si c'étoit là, dit-on., des vérités connues par l'expérience, il les faudroit prouver comme on prouve des vérités d'expérience, en parcourant tous les cas particuliers. Il faudroit voir chaque tout, et voir s'il est toujours plus grand que sa partie; comme pour établir cet axiome d'expérience, que tous les hommes sont mortels, il a fallu en voir mourir une grande quantité.

Je réponds que ces deux axiomes: *Le tout est plus grand que sa partie*; &, *Tous les hommes sont mortels*, sont également des axiomes d'expérience; mais qu'ils n'ont pas également besoin d'être vérifiés par des expériences répétées.

Dans un certain ordre de choses, la nature se montre toute entière à nous; et dans un autre elle ne se montre pas entière. Quand elle se montre toute entière à nous, la même nécessité qui rend la chose telle, devient pour nous aussi une nécessité absolue de la concevoir telle.

Quand la nature des choses ne se montre qu'en

partie, la nécessité qui les rend telles, ne se montre point du tout; car elle est indivisible.

Si je vois une pendule par dedans; je vois qu'il faut nécessairement qu'elle sonne, et je ne pourrois concevoir qu'elle ne sonnât pas.

Si je ne la vois que par dehors, je vois bien qu'elle sonne toujours; mais je n'aurois pas beaucoup de peine à m'imaginer qu'elle pût ne pas sonner.

Quand je vois une grandeur d'un pied, je vois toute la nature en tant qu'elle est simplement grandeur; et quand je vois qu'elle est plus grande qu'un pouce qui est sa partie, j'y vois une telle nécessité, qu'il ne m'est plus possible après cela d'imaginer quelque autre tout qui ne soit aussi plus grand que sa partie.

Mais quand je vois un homme qui meurt, comme je ne connois point cette machine, ou plutôt cet assemblage infini de machines qui font le corps humain; je ne vois point la nécessité qui fait que tout cela se désassemble après un certain tems, et il ne me seroit pas impossible d'imaginer que le mouvement et l'union des parties ne finiroient point.

Ainsi, dans le premier exemple, j'ai vu la nature entière de la chose, la première fois que je l'ai vue; un seul cas m'a représenté tous les autres, et je n'ai pas besoin d'une seconde expérience

pour être convaincu qu'il en iroit toujours de même. Ensuite, comme cette idée, quoique prise dans l'expérience, s'est maintenue dans mon esprit par elle-même, et indépendamment du secours des expériences suivantes, j'ai cru que l'expérience ne me l'avoit jamais donnée; j'ai méconnu son origine, et me suis persuadé qu'elle étoit née avec moi. Voilà ce qu'on appelle les axiomes naturels.

Dans le second exemple, la répétition d'expériences qui a été nécessaire pour me persuader que tous les hommes sont mortels, m'a marqué continuellement et à diverses reprises d'où venoit cette idée, et m'a empêché de la prendre pour autre chose que pour un axiome d'expérience. Je ne vois point la nécessité qui fait que tous les hommes meurent; mais sans la voir, je suis obligé de la supposer, et j'en ai une entière certitude.

Toutes les idées viennent donc de l'expérience: mais il y en a que l'expérience peut abandonner, pour ainsi dire, dès qu'elle les a fait naître, et qui se soutiennent sans elle; d'autres qui ont long-tems besoin de son secours. . . . .

ANALOGIE
de la Matiere et de l'Esprit,
FRAGMENT.

Dieu a fait la matière capable de mouvement; de

de communiquer et de reprendre ce mouvement.

Il a fait l'esprit capable de penser, de répéter et de comparer ses pensées.

Il a donné à la matière un mouvement général, qui est ensuite différemment modifié dans les parties de la matière, selon qu'elles se rencontrent.

Il a donné à l'esprit une pensée générale, qui est différemment modifiée par l'action particulière des objets sur l'esprit.

Cette pensée générale est, *je pense*, *je suis*.

De-là vient qu'en toute pensée il entre, *je pense*, *je suis*.

Dieu a donné des loix au mouvement.

Il a donné des loix à la pensée.

Je n'entends pas par loix de la pensée, des règles générales nées dans l'esprit, auxquelles il rapporte les choses pour juger si elles sont vraies ou non, telles que l'on conçoit communément les axiomes.

J'entends le mouvement volontaire de l'esprit, par lequel il juge une chose vraie, sans savoir pourquoi il la juge vraie.

AUTRE FRAGMENT.

SI on me dit : il y a trois gouttes d'eau dans ce vase, en une heure il en sort une goutte, il n'y rentre rien ; je conclurai : donc ce vase sera épuisé en trois heures.

Cette opération de mon esprit suppose seulement que j'aie le pouvoir de tirer une conséquence.

Elle ne suppose point que j'aie aucune vue de l'infini, ni que je sois capable d'en avoir.

Si on me dit : en cent ans il sort de la mer une goutte d'eau plus qu'il n'y en entre, je conclurai : donc au bout d'un certain tems très-long la mer s'épuisera.

Cette application est essentiellement la même que la première ; elle ne me coûte pas même davantage.

Elle ne regarde qu'une matière bornée ; car le tems au bout duquel je conçois que la mer s'épuisera, est aussi bien un tems fini que les trois heures dans lesquelles le vase se vuide.

Je suis donc capable de tirer cette conclusion, sans qu'il soit besoin pour cela que je sois capable de porter ma vue dans l'infini.

Je suppose que je demeure dans les bornes d'esprit qui ont été précisément nécessaires pour tirer cette conclusion.

Qu'on me dise maintenant : il rentre toujours dans la mer autant d'eau précisément qu'il en sort ;

Je dis que je pourrai conclure : donc la mer ne s'épuisera jamais. Car il est impossible de voir que la mer s'épuisera, s'il y rentre moins qu'il n'en sort ; et de ne pas voir qu'elle ne s'épuisera pas, s'il y rentre toujours autant qu'il en sort.

L'un est voir ce principe : *ôter plus qu'on ne remet, c'est diminuer.*

L'autre est voir aussi ce principe : *remettre autant qu'on ôte, ce n'est point diminuer.*

Or, il n'est pas concevable qu'on fût capable d'envisager l'un de ces principes, et incapable d'envisager l'autre.

Et même, s'il falloit que cela fût, il seroit plus aisé de voir que remettre autant qu'on ôte, ce n'est point diminuer, qu'il ne le seroit de voir qu'ôter plus qu'on ne remet, c'est diminuer.

Car que remettre autant qu'on ôte, ce n'est point diminuer, c'est-là la vue d'un rapport d'égalité ; et qu'ôter plus qu'on ne remet, c'est diminuer, c'est-là la vue d'un rapport d'inégalité. Or, naturellement l'esprit a plus de facilité à concevoir les rapports d'égalité que ceux d'inégalité.

Donc, sans être aucunement capable de porter ma vue dans l'infini, je puis juger que la mer ne s'épuisera jamais.

Cependant dans ce jugement est enfermée l'idée d'un tems infini, pendant lequel la mer ne s'épuisera point.

Donc cette idée d'un tems infini n'est nullement une vraie idée de l'infini . . . .

Qu'est-ce donc que cette idée ?

Lorsque je veux concevoir le tems pendant lequel la mer s'épuisera dans la première supposition,

et celui pendant lequel elle ne s'épuisera point dans la deuxième, il est certain que je ne me représente ni l'étendue infinie de l'un, ni l'étendue bornée de l'autre.

Je ne suis pas seulement incapable de me représenter l'infini, je suis incapable aussi de me représenter le fini d'une certaine grandeur.

Quand je veux me représenter ce tems pendant lequel la mer s'épuiseroit, je sens que mon esprit m'en offre trop tôt les bornes; je ne veux point les placer là; et j'arrête avec moi-même qu'il les faut porter plus loin, sans concevoir précisément où.

Quand je veux me représenter ce tems pendant lequel la mer ne s'épuiseroit point, mon esprit m'y fait voir malgré moi des bornes; je refuse absolument ces bornes-là, et dis qu'il n'en faut point, quoique je les voie toujours.

Dans l'un de ces cas je recule les bornes que je vois toujours trop près, sans pouvoir les voir aussi loin qu'il faudroit; dans l'autre j'ôte ces bornes, que je vois pourtant toujours malgré moi.

Comparons ces deux choses.

Si je suis incapable de reculer les bornes d'un objet autant qu'il faudroit, à plus forte raison je suis incapable de les ôter tout-à-fait.

Donc l'idée de l'infini est tout au moins aussi imparfaite en moi, que celle du fini d'une certaine grandeur.

Donc tout ce qui ne prouvera pas l'idée que j'ai du fini, l'idée que j'ai de l'infini ne prouvera pas non plus..

La fausseté des raisonnemens ordinaires consiste en ce qu'on ne met l'esprit humain qu'au-dessous de l'infini. Il est aussi au-dessous de beaucoup de choses finies.

Il voit pourtant ces choses finies au-dessous desquelles il est, et voici comment cela se fait.

L'esprit reçoit et agit. Il reçoit par les sens des idées expresses d'une infinité de choses qu'il voit parfaitement, par exemple, l'idée de l'étendue d'un pied. Mais il agit sur ces idées, augmente, diminue, combine en mille façons. Ainsi de l'idée d'un pied, il se fait celle de 100,000 pieds.

Il est impossible qu'il voie jamais 100,000 pieds comme il voit un pied. Il n'en aura jamais une idée expresse.

Mais il en a une idée de supposition. Il suppose une étendue de 100,000 pieds qu'il ne comprend point, et raisonnera, s'il veut, là-dessus.

Et remarquez qu'il n'est pas besoin que cette supposition soit fondée dans la nature des choses, c'est-à-dire, qu'il puisse y avoir réellement une étendue de 100,000 pieds.

Car quand j'aurois vu de mes yeux l'univers entier en même tems, que j'aurois vu positivement ses bornes et le néant qui est supposé au-delà,

et que je n'y aurois vu nulle étendue plus grande que de 100,000 pieds, et que je verrois clairement que Dieu même n'en pourroit faire une plus grande, je pourrois encore avoir une idée de supposition de l'étendue de 100,000 pieds.

Car cette idée de supposition ne demande en moi que le pouvoir d'augmenter une idée expresse, sans nul rapport à ce qui est possible ou non.

Remarquez encore que je ne puis avoir plus ou moins le pouvoir d'augmenter mes idées expresses.

Il faut plus d'étendue et de force d'esprit, pour concevoir distinctement et se représenter parfaitement un champ de dix lieues en quarré, qu'un morceau de terre d'un pied quarré; mais quand on a une fois l'idée du pied quarré, il n'en coûte pas plus pour augmenter cette idée par supposition jusqu'à un million de pieds, que jusqu'à mille....

C'est qu'il faut plus de grandeur à l'esprit à proportion de la grandeur des objets qu'il embrasse; mais il ne lui faut point plus de grandeur à proportion de la grandeur des objets qu'il n'embrasse point, et qu'il voit de telle manière que l'action de l'esprit n'a nul rapport à la grandeur de l'objet.

Tant que l'esprit comprend l'objet, et le voit dans sa grandeur, son action a rapport à la grandeur de l'objet; et y est proportionnée; mais dès que l'esprit commence à supposer l'objet grand d'une telle grandeur, sans le voir dans cette

grandeur, son action n'a plus de rapport à cette grandeur de l'objet, et cette même action se termine aussi aisément à un grand qu'à un beaucoup plus petit.

Ainsi il peut y avoir une infinité de degrés de comprendre, et d'avoir des idées expresses; parce qu'on peut avoir des idées expresses d'objets plus grands et plus grands à l'infini, et cela fera autant d'ordres différens d'esprits.

Mais pour ce qui est d'avoir des idées de supposition, cela ne peut avoir différens degrés; et dès qu'on peut supposer un objet d'une certaine grandeur qu'on ne comprend pas, on le peut supposer de toute grandeur, quelle qu'elle soit.

Je crois que les esprits s'élèvent les uns au-dessus des autres, selon toutes les combinaisons possibles.

Nous ne voyons aucun degré entre les bêtes et nous, et cependant quelle prodigieuse différence de nous à elles! Elles n'ont d'idée ni de l'avenir, ni de l'infini, ni enfin de tout ce qui est au-dessus de leurs sens; et nous, &c.

C'est que les différences des esprits doivent se prendre sur les idées expresses qui seules sont capables d'augmentation: or, selon ces idées-là, nous ne sommes pas de plus de quelques degrés au-dessus des bêtes.

Mais ce qui met la grande différence entre nous et elles, ce sont les idées de supposition qui sont

faites de l'augmentation ou combinaison des idées expresses. Or, comme on ne sauroit avoir si peu le pouvoir d'augmenter ces idées expresses, qu'on ne l'ait autant qu'il est possible, cela nous met tout d'un coup infiniment au-dessus des bêtes.

De là vient cette bizarrerie apparente de l'esprit humain, qui a tant d'étendue en un sens, et si peu en un autre, &c......

L'idée que j'ai de l'infini, ne suppose donc ni la possibilité de l'infini dans la nature, ni une grande étendue dans mon esprit; elle demande seulement que je puisse supposer que de certaines idées expresses et très-bornées que j'ai, soient augmentées, sans que je les puisse concevoir dans cette augmentation.

C'est comme si un vaisseau qui tient une pinte d'eau, pouvoit dire; *Je suppose qu'à cette pinte d'eau j'ajoute encore de nouvelle eau.* Il est certain qu'il n'en auroit pas pour cela plus de capacité, et qu'il ne lui en seroit pas plus aisé de contenir cette eau, si elle s'augmentoit......

Mais, direz-vous, quand l'esprit, faisant effort pour concevoir l'infini, y met des bornes malgré soi, et sent en même tems qu'il en faut ôter ces bornes, c'est une idée purement intellectuelle de l'infini qu'il a, sur laquelle il corrige l'idée infidelle que l'imagination lui présente.

Je réponds. Je ne sais point que l'infini n'ait point de bornes, par aucune vue que j'en aie, mais seulement par la supposition que j'en fais.

Mais il faut du moins, avant que de faire cette supposition, que vous sachiez qu'une chose sans bornes est possible ; et par-là vous retombez dans l'idée intellectuelle de l'infini. Non. Je suppose une chose sans bornes ; sans savoir si elle est possible ou non, et sans la concevoir en aucune manière.

Ainsi je supposerai, si je veux, un nombre tel que son quarré sera moindre que le produit de sa racine par 1 $ZZ = Z\,1 - a$.

J'ai supposé ce nombre sans savoir qu'il fût possible, sans le concevoir ; et en effet il ne peut être, et je reconnois aussi-tôt qu'il est impossible par la contradiction enfermée dans la supposition. Mais il est sûr que j'ai fait la supposition avant que d'avoir l'idée de la possibilité ou de l'impossibilité de ce nombre.

Et si vous en doutiez, je n'aurois qu'à faire une supposition dont la contradiction fût moins évidente.

Si je suppose un nombre tel que son quarré soit égal au produit de 3, par la différence de ce nombre à 5, $ZZ = 3\,Z - 15$. Ce nombre peut être possible, il peut être impossible, je n'en sais encore rien ; et j'ai pourtant fait la supposition.

On ne dira pas que j'ai une idée intellectuelle de ce nombre : assurément je n'en ai aucune ; et j'en puis si peu avoir, que je ne sais si ce nombre n'est point impossible, auquel cas il ne seroit convenable en aucune manière.

Cependant en appellant ce nombre Z, je ne laisserai pas de le comparer à d'autres nombres que je connois parfaitement, et je démontrerai quelques-uns de ces rapports.

Ou vous remarquerez que je ne démontrerai que ceux de ses rapports qui sont enfermés dans la supposition ; car pour avoir les autres, il faudroit voir le nombre en lui-même.

Et si je ne puis résoudre l'égalité ZZ = 3 Z — 15, j'ignorerai éternellement quel est ce nombre, et je n'en aurois nulles idées ni nulles connoissances que celles qui peuvent naître de ma supposition.

Tout cela s'applique de soi-même à l'infini. Il est ce Z que je ne puis jamais voir en lui-même, que je ne connois que par supposition, dont je ne connois que les propriétés qui sont enfermées dans cette supposition, ou qui en naissent nécessairement, et qu'enfin je suppose sans être assuré s'il est possible ou non.

Ce n'est donc pas une preuve ni que l'infini soit, ni qu'on le connoisse, parce qu'on en démontre les propriétés, si ces propriétés ne sont que celles qui naissent de la supposition. Or, certai-

nement nous n'en connoissons pas d'autres....

On dit d'ordinaire qu'on ne comprend pas l'infini, mais qu'on l'apperçoit.

On ne le comprend; ni on ne l'apperçoit. Mais on comprend quelque chose de fini qui, selon la supposition, doit être partie de l'infini; et de-là vient qu'on s'imagine voir un commencement de l'infini, ce qu'on appelle l'appercevoir.

Cela est si vrai, qu'on s'imaginera appercevoir un infini qui a un bout, comme la durée éternelle d'une créature qui a commencé; mais on ne s'imagine point appercevoir un infini à deux bouts, comme la durée de Dieu. On prend la durée de la créature par son commencement, et de-là on croit appercevoir l'infini en éloignement: mais la durée de Dieu, on ne sait par où la prendre, si ce n'est par un milieu imaginaire, d'où l'on regarde les deux bouts; mais on voit aussi-tôt par la supposition la fausseté de cette idée.

SUR L'INSTINCT.

On entend par le mot d'*instinct* quelque chose de surajouté à ma raison, et qui produit un effet avantageux pour la conservation de mon être; quelque chose que je fais sans savoir pourquoi, et qui m'est cependant très-utile, et c'est en quoi est le merveilleux de l'instinct. C'est ainsi que,

sur le point de tomber, j'étends le bras, sans savoir que ce bras étant plus éloigné du *point fixe*, centre de gravité, aura plus de poids : et me remettra en équilibre.

Examinons cette action de plus près.

Elle n'est point produite par la disposition machinale de mon corps. Le mouvement qui me fait pencher d'un côté, n'étend point mon bras de l'autre. Si cela étoit, ce ne seroit plus ce qu'on entend par instinct.

Cette action ne se feroit point, si je n'y pensois : car si j'étois endormi, et que je ne me réveillasse point, je tomberois tout d'une pièce.

C'est donc un mouvement volontaire, produit par mon ame, pareil à celui du marcher.

Mais en tout mouvement volontaire, l'ame sait ce qu'elle veut faire, et ici elle ne le sait point.

Elle sait en général qu'elle veut empêcher le corps de tomber, mais elle ne sait point en particulier qu'il faut alonger le bras. Or pour un mouvement volontaire, il faut savoir en particulier ce qu'on veut faire, quel membre il faut remuer, &c.

Car, quoiqu'en jouant du luth, je ne songe pas à tous momens à remuer les doigts, et que je n'aie qu'une volonté générale, il a pourtant fallu que j'aie eu une volonté particulière, ou en commençant cette pièce, ou quand j'ai appris d'abord à jouer du luth, ce qui suffit. Mais ici je n'ai

jamais eu la volonté particulière d'étendre le bras.

Il faut donc,

Ou que Dieu, dans le moment, alonge mon bras sans l'opération de mon ame;

Ou que sur la volonté générale qu'a l'ame d'empêcher le corps de tomber, il en exécute le moyen particulier, et alonge mon bras;

Ou qu'il inspire à mon ame la volonté particulière d'alonger le bras, sans qu'elle sache précisément pourquoi;

Ou qu'il lui ait donné en général la disposition de vouloir en certaines occasions, par des volontés particulières, ce qui sera propre à la conservation de son corps, sans qu'elle sache précisément pourquoi cela y est propre, ni pourquoi elle doit vouloir cela.

Ce quatrième cas est évidemment le même que le troisième, et il n'en faut compter que trois.

Si c'étoit le premier, j'alongerois mon bras en dormant; car il est indifférent à cette opération de Dieu et au dessein qu'il a de me conserver, que je dorme ou non.

Si c'étoit le deuxième, il y auroit mille autres rencontres aussi pressantes où Dieu auroit les mêmes raisons d'exécuter par des moyens particuliers mes volontés générales.

Si c'étoit le troisième, je me souviendrois positivement d'avoir voulu alonger le bras; car je

ne dois pas moins me souvenir d'une volonté particulière que Dieu m'a inspirée, que d'une que j'ai eue naturellement.

Si vous me dites sur ce dernier cas, que l'habitude ou la vîtesse de l'action en efface le souvenir, je me servirai de ces mêmes raisons pour soutenir, dans un autre système, que j'ai pu avoir une volonté particulière; et alors il est sûr que ne se souvenir pas de sa volonté particulière, n'est pas une preuve qu'on n'en ait pas eu une, ni par conséquent que l'action soit d'instinct.

L'inconvénient général de tout cela et le plus grand, est que Dieu fera des exceptions aux loix générales, et agira par des loix particulières.

Or pour quelle fin? pour ma conservation, qui auroit demandé une infinité d'autres exceptions aussi bien fondées, que Dieu constamment n'a pas faites.

Il n'y a donc point d'instinct, rien de surajouté à ma raison, &c. Je n'ai qu'une sorte de raison qui veille à me conserver.

Qu'est-ce donc que ce mouvement par lequel j'étends le bras?

Je suppose que quand l'âme a un dessein général, elle essaie au hasard de plusieurs moyens particuliers pour l'exécuter.

Si je veux tirer de l'arc sans avoir de maître, j'essaierai au hasard de plusieurs situations de bras

et de tête, avant que de rencontrer celle qui est la plus propre à tirer juste.

Après l'avoir rencontrée, je la garderai toujours ; et dès que je voudrai tirer, je la prendrai sans y songer.

Si elle se présentoit à moi d'abord, et que du premier coup je donnasse dans le blanc, je la garderois encore plus facilement ; et j'en aurois pris l'habitude en moins de rien.

Diroit-on pour cela que Dieu m'eût donné un instinct pour tirer de l'arc ?

Quand je n'ai qu'une volonté générale, et que j'essaie au hasard de plusieurs moyens particuliers, il faut que quelque chose détermine l'un à se présenter plutôt que l'autre : or ce ne peut être que la disposition machinale, la plus grande facilité qu'ont les esprits à couler plus d'un côté que d'un autre.

Ainsi ce qui fait les mouvemens qu'on appelle d'instinct, est que l'ame ayant une volonté générale de faire quelque chose, prend au hasard le premier moyen qui se présente de l'exécuter ; et que ce moyen, qui, en vertu de la disposition machinale, se présente le premier, est justement le plus propre à exécuter le dessein de l'ame. Après quoi il est aisé de concevoir qu'elle le reprend toujours dans l'occasion, et si subitement, qu'elle pourroit avoir eu une volonté particulière de le prendre, et ne s'en pas souvenir.

Il n'arrive pas toujours que quand l'ame prend un moyen au hasard, le plus propre à exécuter son dessein se présente le premier à elle.

Quand je passe une rivière sur une planche étroite, la volonté générale de mon ame est de m'empêcher de tomber; mais elle n'en sait pas bien les moyens particuliers. Elle en cherche au hasard, et le premier qui se présente est de porter les mains de côté et d'autre pour chercher un appui, et cela même fait qu'on tombe.

Je suppose un homme qui rêve en marchant, et rencontre en son chemin un pieu dont l'image se peint dans son œil, mais dont il ne se détourne point, parce qu'il n'y fait point d'attention.

Cet homme ne se détourne point du pieu, quoique ce pieu frappe son nerf optique, ébranle le cerveau, &c.

Donc se détourner du pieu n'est point une action qui soit une suite machinale de l'ébranlement que le pieu cause dans l'œil, &c.

D'ailleurs il est certain que, si cet homme pensoit à ce pieu, il pourroit s'en détourner.

Donc il ne peut s'en détourner, à moins qu'il n'y pense.

Donc s'il s'en détournoit, ce mouvement seroit commandé par l'ame, et non machinal.

On répondra: Ce qui empêche cet homme de se détourner du pieu n'est pas qu'il n'y pense point, c'est

c'est qu'il pense à autre chose ; et s'il ne pensoit à rien du tout, il s'en détourneroit.

Car, puisqu'il rêve fortement, les fibres de son cerveau sont tendues ou agitées d'une certaine façon ; de même de ses esprits animaux. Dans cet état du cerveau survient l'ébranlement causé par le pieu ; et cèt ébranlement étant trop foible pour rien changer dans la disposition présente du cerveau, et trouvant aussi les esprits déjà occupés à autre chose, il ne le fait point couler dans les nerfs de la manière dont il faudroit, pour que les pieds de cet homme se détournassent du pieu.

Deux principes. Ebranlement trop foible par rapport à l'état présent du cerveau ; esprits animaux occupés ailleurs.

Si cela n'étoit point, on se détourneroit du pieu sans y penser en aucune façon.

Je conviens que l'ébranlement causé par le pieu est foible, par rapport à l'état présent du cerveau ; et en effet il est si foible, qu'il ne fait point penser au pieu.

Et en conséquence de ce qu'on ne pense point au pieu, on ne s'en détourne point.

Mais je prétends que cet ébranlement assez foible pour ne pas faire penser au pieu, est assez fort pour faire couler les esprits dans les nerfs de la manière dont il faut pour se détourner du pieu,

en cas qu'une pensée ne soit pas nécessaire pour commander ce mouvement-là.

Voici ma preuve : Le cerveau de cet homme supposé est en même tems dans deux états.

L'un est l'état où il doit être pour rêver fortement : tension ou agitation de fibres ; agitation et consommation d'esprits.

L'autre est l'état où il doit être pour marcher. Et je ne sais si les fibres y contribuent de rien : mais il est sûr qu'il y a beaucoup d'esprits qui coulent sans cesse dans les nerfs des jambes, &c.

Les esprits employés à rêver ne sont point ceux qui sont employés à marcher.

Donc il est déjà clair que ce qui empêche que l'ébranlement causé par le pieu dans le cerveau, ne détermine les pieds à s'en détourner, ce n'est point que les esprits sont occupés à rêver.

Pour détourner mes pieds de ce pieu, il ne faut ni faire un plus grand effort, ni mouvoir d'autres membres ; il ne faut que changer un peu la direction de mes pieds : et, pour cela, il n'est besoin que de déterminer les mêmes esprits qui enflent certains muscles en un sens, à les enfler un peu en un autre. Or il est indubitable qu'un corps étant en mouvement selon une détermination, la moindre force suffit pour lui donner une détermination différente.

Donc n'étant question que de déterminer le

mouvement des esprits, qui coulant du cerveau remuent les pieds, le moindre ébranlement causé dans le cerveau suffira pour cet effet.

Donc l'ébranlement causé par la vue du pieu y suffira.

Cependant ce même ébranlement ne suffit pas pour faire penser au pieu.

Car pour faire penser à une chose nouvelle, lorsqu'on est occupé d'une autre, il faut un ébranlement du cerveau d'une égale force à-peu-près que celui qui cause la première pensée.

Ce n'est pas là donner une nouvelle détermination au même mouvement; c'est donner un nouveau mouvement tout différent au même corps.

La force du gouvernail qui suffit pour déterminer le mouvement horisontal qu'un navire a sur l'eau, ne suffiroit pas pour lui donner un mouvement vertical de bas en haut.

Donc si l'homme supposé ne se détourne pas du pieu, ce n'est pas parce qu'il pense à autre chose, c'est parce qu'il ne pense point au pieu.

Donc un chien, dans la même supposition, ne pourra se détourner du pieu, s'il ne pense point.

La conséquence que je tire suppose évidemment que le cerveau de l'homme et celui du chien sont semblables en ce point; que ce qui ne se peut faire machinalement dans le cerveau de l'homme, ne se peut faire machinalement dans celui d'un

chien, n'y ayant nulle diversité de circonstances.

Or, pour faire que le chien se détourne machinalement du pieu, vous ne sauriez, non pas montrer, mais seulement imaginer aucune chose dans le cerveau du chien qui ne soit constamment dans le cerveau de l'homme. Je crois qu'on y rêveroit inutilement toute sa vie.

Donc les bêtes pensent, et ne sont pas des machines.

Les Cartésiens prouvent ordinairement qu'elles en sont, en rapportant tout ce que les hommes font machinalement, et en concluent que les bêtes le peuvent faire machinalement aussi.

La conclusion est juste en ce point particulier, mais non pas pour ce qui est de conclure que tout soit machinal dans les bêtes.

Je fais un raisonnement plus juste en renversant celui des Cartésiens, et prenant la chose par la face opposée à quoi ils ne songent pas. Je dis : Ce que les hommes et les bêtes font également, et ce que les hommes ne font pas machinalement, les bêtes ne le font pas machinalement non-plus.

SUR L'HISTOIRE.

Tout le monde convient de l'utilité de l'histoire ; mais, ce qui est assez surprenant, elle n'est guères utile de la manière dont presque tout le monde entend qu'elle l'est, et elle peut l'être assez d'une

certaine autre manière que bien peu de gens connoissent. Comme ce que je pense là-dessus est d'une discussion un peu difficile, je demande la permission de prendre la chose d'assez loin, et de faire l'histoire de l'histoire même.

Naturellement les pères content à leurs enfans ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu; et sans doute cela s'est pratiqué dans les premiers siècles du monde. Ces récits devoient porter le caractère de ce tems-là. Comme l'ignorance y étoit parfaite, la plupart des choses étoient des prodiges. Ainsi un père ne manquoit pas d'en remplir les contes qu'il faisoit à ses enfans.

Quand on dit quelque chose de surprenant, l'imagination s'échauffe sur son objet, l'agrandit encore, et est même portée à y ajouter ce qui manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentimens de surprise et d'admiration que l'on cause à ses auditeurs, et on est bien-aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble font que tel homme qui n'a point envie de mentir, en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra se surprendre lui-même en mensonge sur quelque circonstance, s'il y prend bien garde, et que l'on

a besoin d'une attention particulière et d'une espèce d'effort pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à en imposer aux autres, et à inventer ?

Les premiers hommes ont donc vu bien des prodiges, parce qu'ils étoient fort ignorans ; mais parce qu'ils étoient hommes, ils les ont exagérés en les racontant, soit de bonne foi, pour ainsi dire, soit de mauvaise foi. Si ces récits sont déjà gâtés à leur source, assurément ce sera bien pis quand ils passeront de bouche en bouche. Chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, et y en mettra quelqu'un de faux, et principalement du faux merveilleux, qui est le plus agréable ; et peut-être qu'après un siècle ou deux, il n'y restera rien du vrai qui y étoit d'abord, et même peu du premier faux.

A ces récits fabuleux, qui ne contenoient que des faits, se sont joints des systêmes de philosophie aussi fabuleux ; car il y a eu de la philosophie même dans ces siècles grossiers. Les hommes sont toujours curieux, toujours portés naturellement à rechercher la cause de ce qu'ils voient ; j'entends les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres. D'où peut venir cette rivière qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces siècles-là, qui étoit assurément une étrange espèce de contemplatif? Après une longue méditation, il a trouvé

fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau? Le contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées que nous appellons les systêmes de ces tems-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avoit vu souvent verser de l'eau de dedans une cruche: on s'imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une rivière; et par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi, pour rendre raison du tonnerre, on se représentoit volontiers un Dieu de figure humaine lançant sur nous des flèches de feu; idées qui sont manifestement prises sur des objets très-familiers, et dont l'imagination s'accommode si bien, qu'encore à l'heure qu'il est, la poésie et la peinture ne s'en peuvent passer.

Si je voulois rapporter un plus grand nombre d'exemples, je ferois voir en détail que l'origine de tous ces systêmes d'imagination a toujours été la même: mais cette application est très-aisée à faire, et elle me détourneroit inutilement de mon but.

Cependant je ne puis m'empêcher de remarquer en passant que la philosophie de ce tems-là et celle de celui-ci roulent sur le même principe; c'est-à-dire dans l'une et dans l'autre on ne fait qu'expliquer les choses inconnues de la nature,

par celles que l'expérience nous met devant les yeux, et transporter à la physique les idées qu'elle nous fournit. Nous avons reconnu par l'usage, et non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers; nous ne faisons agir la nature que par des leviers, des poids, des ressorts. Ces pauvres sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoissoient point ces choses-là, ou n'y avoient pas fait d'attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la nature que par les choses plus grossières et plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns et les autres? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement. Ces systêmes d'imagination des premiers siècles étant une fois établis, ils se sont alliés avec l'histoire des faits. Un jeune homme est tombé dans une rivière, et on ne sauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu? La philosophie du tems enseigne qu'il y a des jeunes filles dans cette rivière qui la gouvernent. Les jeunes filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel. Et où? dans leur palais qui est sous la rivière, et par conséquent inaccessible. Que l'on examine la plus grande partie des fables, et l'on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la philosophie chimérique des pre-

miers hommes. Elle étoit la plus propre du monde à expliquer tout ce qu'il y avoit de plus extraordinaire à expliquer dans une histoire, et ce qu'elle y mettoit s'y lioit fort naturellement. Ce n'étoit que dieux et déesses faits comme nous, à fort peu de chose près; et ces personnages étoient fort bien assortis sur la scène avec les hommes.

Jusqu'ici tout s'est passé de bonne foi. On est ignorant, et on est étonné de bien des choses: on les exagère naturellement en les racontant; elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches; il s'établit de mauvais systêmes, mais il peut encore s'en établir d'autres; ils se trouvent propres à expliquer tous les faits qui paroissent extraordinaires, et on les mêle avec ces faits: il n'y a point encore à tout cela, pour ainsi dire, de la faute des hommes. Mais comme ces histoires fabuleuses eurent cours, on commença à en forger sans aucun fondement, où l'on ne raconta plus les faits un peu remarquables, sans les revêtir des ornemens que l'on savoit qui étoient propres à plaire, et qui n'avoient rien alors d'absolument incroyable. Cela s'entendra mieux par une comparaison de notre histoire moderne à l'histoire ancienne.

Dans les tems où on a eu le plus d'esprit, comme dans le siècle d'Auguste et dans celui-ci, on a aimé à raisonner sur les actions des hommes

et en pénétrer les motifs, et à connoître les caractères. Les historiens se sont conformés à ce goût-là; ils se sont bien gardés d'écrire les faits nuement et séchement; ils les ont accompagnés de motifs, et y ont mêlé les portraits de leurs personnages. Croyons-nous que ces portraits et ces motifs soient exactement vrais? y avons-nous la même foi qu'aux faits? Non; nous savons fort bien que les historiens les ont devinés comme ils ont pu, et qu'il est presque impossible qu'ils aient deviné juste. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les historiens aient donné cet embelissement à leurs histoires; et malgré ce mêlange de faux que nous y connoissons, nous ne les traitons pas de fables.

De même, après que le goût du faux, et principalement du merveilleux, eut été établi chez les premiers peuples, par les voies que nous avons dites, on ne débita plus d'histoires sans les orner de ce faux et de ce merveilleux, qui étoit alors reconnu pour un ornement qu'on avoit affecté.

Ce n'est pas que cela passât pour être impossible; les motifs de politique que *Tacite* a imaginés, ne passent pas non-plus pour l'être: mais comme on sait qu'ils peuvent n'être pas vrais, et qu'apparemment ils ne le sont pas, on savoit aussi que ces merveilles des anciennes histoires n'étoient pas nécessairement vraies pour avoir été publiées

et reçues sans contradiction. Quand je dis qu'on le savoit, je parle de gens un peu éclairés; car pour le peuple, il est destiné à être la dupe de tout. Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs histoires de prodiges et de miracles, le plus souvent ridicules. Je ne crois pas que chez leurs savans cela soit pris pour autre chose que pour des ornemens, auxquels ils n'ont garde d'être trompés, parce que c'est entr'eux une espèce de convention d'écrire ainsi : mais quand ces sortes d'histoires passent chez d'autres peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou ces merveilles sout crues au pied de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont écrites, certainement le mal-entendu est considérable.

Telles étoient toutes les histoires qui se débitoient chez les anciens peuples, lorsque l'art d'écrire fut inventé. Alors on écrivit ce qui se trouva dans la mémoire des hommes, et l'on y gagna, que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée. Mais que put-on ramasser? des contes absurdes, quoique souvent agréables, bâtis d'abord sur quelque fondement de vrai, mais où ce vrai ne pouvoit presque plus paroître au travers de tout ce qui l'enveloppoit.

On attribue ordinairemenr l'origine des fables à l'imagination vive des Orientaux; pour moi,

je l'attribue à l'ignorance des hommes. Mettez un peuple nouveau sous le pole, ses premières histoires seront des fables; et en effet, les anciennes histoires du septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines? Je ne dis pas qu'un soleil vif et ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière coction qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de fables : mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du soleil. Aussi dans tout ce que je viens de dire, je n'ai supposé dans les hommes que ce qui leur est commun à tous, et ce qui doit avoir son effet sous les zones glaciales comme sous la torride.

Et même s'il falloit pousser la chose plus loin, je prouverois bien que la même ignorance a produit à-peu-près les mêmes idées, et je montrerois une conformité étonnante entre les fables des Américains et celles des Grecs. Il se trouveroit que les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étoient un peuple encore nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les barbares d'Amérique; ce qui nous disposeroit à croire que les Américains seroient venus à penser aussi raisonnablement et aussi finement que les Grecs, si on leur en avoit laissé le loisir; mais ces réflexions ne seroient pas assez de mon dessein.

L'ignorance diminua peu-à-peu, et par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de

faux systêmes, les histoires furent moins fabuleuses, car tout cela s'enchaîne. Jusques-là on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que par une vaine curiosité : mais on s'apperçut que l'histoire pouvoit être utile, soit pour conserver des choses dont les nations se faisoient honneur, soit pour décider des différends qui pouvoient naître entre les peuples, soit pour fournir des exemples de vertu; et je crois que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé; quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'histoire fût vraie, j'entends vraie par opposition aux anciennes fables qui n'étoient pleines que d'absurdités. On commença donc à écrire l'histoire d'une manière raisonnable, et qui avoit ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles fables; on se contente seulement de conserver les anciennes. On eût peut être aussi bien fait de les laisser périr; mais quoi! peut-on renoncer à quelque chose d'ancien? de plus, les fausses religions du paganisme en avoient consacré une bonne partie, et elles étoient devenues nécessaires à la poésie et à la peinture. Les sottises une fois établies entre les hommes, ont coutume de jetter des racines bien profondes, et de s'accrocher à bien des choses différentes qui les soutiennent.

Tout ceci est pris dans le fond de la nature

humaine, et s'applique par conséquent à tous les peuples du monde. Aussi n'y en a-t-il aucun dont l'histoire ne commence par des fables, hormis le peuple élu, chez qui un soin particulier de la providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'elle soit! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille : cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit en état de le faire; et jusques-là les faits dont on gardera le souvenir, ne seront que des visions et des extravagances. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la philosophie et la manière de raisonner aient été pendant un grand nombre de siècles très-grossières et très-imparfaites.

Quand on fut venu à écrire les faits selon la vérité, ou plutôt avec quelque vraisemblance, on les écrivit d'abord assez confusément; mais, ce qui est plus remarquable, très-sèchement, et presque sans en exposer les motifs, ni sans raisonner sur le caractère des hommes.

A cette manière d'écrire l'histoire, en succéda une plus parfaite qui entroit dans les motifs et dans les caractères, et c'est elle qui a toujours été en usage dans les siècles polis et savans.

Elle ressemble assez à la manière dont on fait un systême de philosophie. Le philosophe a de-

vant lui un certain nombre d'effets de la nature et d'expériences; il faut qu'il en devine des causes vraisemblables, et que de ce qu'il voyoit, et de ce qu'il devine, il en compose un tout bien lié; voilà le systême. L'historien a aussi un certain nombre de faits dont il imagine les motifs, et sur lesquels il bâtit le mieux qu'il peut un systême d'histoire, plus incertain encore et plus sujet à caution qu'un systême de philosophie. *Tacite* et *Descartes* me paroissent deux grands inventeurs de systêmes en deux espèces bien différentes; mais tous deux également hardis, d'un génie également élevé et fécond, et par ces endroits-là même également sujets à se tromper. Voilà ce que j'ai prétendu quand je me suis proposé d'abord de faire l'histoire de l'histoire : nous serons présentement plus en état de raisonner sur son utilité.

J'appelle utile, quant à ce qui regarde l'esprit, tout ce qui nous conduit ou à nous connoître, ou à connoître les autres; et ces deux choses me paroissent à-peu-près également utiles, parce que souvent on se connoît mieux dans les autres que dans soi-même, et qu'enfin il est fort à propos de savoir comment sont faits ces hommes avec qui l'on a tant de liaisons différentes. Tout ce qui ne nous conduit pas à ces connoissances, ne peut passer que sous le nom d'amusement agréable.

Quelqu'un qui auroit bien de l'esprit, en con-

sidérant simplement la nature humaine, devineroit toute l'histoire passée et toute l'histoire à venir, sans avoir jamais entendu parler d'aucun événement. Il diroit: la nature humaine est composée d'ignorance, de crédulité, de vanité, d'ambition, de méchanceté, d'un peu de bon sens et de probité par dessus tout cela, mais dont la dose est fort petite en comparaison des autres ingrédiens. Donc ces gens-là feront une infinité d'établissemens ridicules, et un très-petit nombre de sensés; ils se battront souvent les uns avec les autres, et puis feront des traités de paix presque toujours de mauvaise foi; les plus puissans opprimeront les plus foibles, et tâcheront de donner à leurs oppressions des apparences de justice, &c. Après quoi, si cet homme vouloit examiner toutes les variétés que peuvent produire ces principes généraux, et les faire jouer, pour ainsi dire, de toutes les manières possibles, il imagineroit en détail une infinité de faits, ou arrivés effectivement, ou tout pareils a ceux qui sont arrivés.

Cette méthode d'apprendre l'histoire ne seroit assurément pas mauvaise; on seroit à la source des choses, et de-là on en contempleroit en se divertissant les suites qu'on auroit déjà prévues: car les principes généraux étant une fois bien saisis, on envisage d'une vue universelle tout ce qui en peut naître, et les détails ne sont plus qu'un di-

vertissement

vertissement que l'on peut même négliger quelquefois à cause de son inutilité ou de son trop de facilité.

Mais la plupart des gens n'en sont pas là, il s'en faut bien. Ils ne font qu'errer sans fin dans les détails, et ne s'avisent point de remonter jusqu'aux principes généraux, où tous les détails se réunissent et se confondent. Entasser dans sa tête faits sur faits, retenir bien exactement des dates, se remplir l'esprit de guerres, de traités de paix, de mariages, de généalogies, voilà ce qu'on appelle savoir l'histoire. Mais ceux qui sont chargés de cette sorte de science-là, savent-ils quels sont les ressorts du cœur humain qui ont causé tous ces événemens? ils n'en ont pas le moindre soupçon; ou s'ils en savent quelque chose, ils le savent encore historiquement, c'est-à-dire, qu'ils l'ont pris dans quelque historien. Mais de raisonner par eux-mêmes sur les faits dont ils ont un si grand amas dans la tête, de remonter de ces faits aux principes qui les ont produits, ils ne sont pas gens à cela.

J'aimerois autant qu'un homme apprît exactement l'histoire de toutes les pendules de Paris, en quel tems et par quel ouvrier chacune a été faite, combien de fois et combien de tems chacune s'est déréglée, lesquelles sonnent plus clair que les autres; mais qu'il ne se souciât nullement

de savoir comment cette machine est composée ; et quels ressorts la font jouer.

En vérité, de la manière dont on sait ordinairement l'histoire des peuples et des nations, celle d'une famille particulière seroit presque toute aussi bonne à savoir. Mettez à part le plus ou le moins d'éclat des objets, et ne regardez que l'utilité ; il vaut autant apprendre comment s'est passé le procès de deux bourgeois, que la guerre de deux princes ; je ne vois pas qu'on tire plus de lumières de l'un que de l'autre, ni que pour savoir l'histoire de toutes les guerres, on soit obligé à être habile homme, et c'est ce que l'expérience confirme parfaitement.

Je n'entends pas parler ici de l'utilité que peut avoir l'histoire pour établir de certains droits à des princes ou à des peuples ; pour décider de leurs intérêts ; pour régler des rangs. Je ne parle de l'histoire que par rapport à la morale, qui est l'usage le plus général et le plus important dont elle puisse être. A cet égard il est certain qu'on peut savoir tout ce qui s'est fait entre les hommes, et ignorer comment les hommes eux-mêmes sont faits ; et au contraire on peut savoir parfaitement comment les hommes sont faits, et par cette raison-là même ne s'amuser guère à apprendre ce qui s'est fait entr'eux.

Cependant comme nous ne saisissons presque

jamais les principes généraux si parfaitement, que notre esprit n'ait besoin d'y être soutenu par les applications particulières, et que tout au moins ces applications particulières donnent un spectacle agréable à ceux qui ont le mieux saisi les principes généraux, il est bon que l'histoire accompagne et fortifie la connoissance que nous pourrons avoir de l'homme. Elle nous fera voir, pour ainsi dire, l'homme en détail, après que la morale nous l'aura fait voir en gros : et ce qui sera peut-être échappé à nos réflexions générales, des exemples et des faits particuliers nous le rendront. Je conçois donc que l'histoire n'est bonne à rien, si elle n'est alliée avec la morale. Son utilité n'est pas dans tous ces faits différens qu'elle nous présente, mais dans l'ame de ces faits qu'elle nous laisse le plus souvent à découvrir. Ce n'est point l'histoire des révolutions des états, des guerres et des mariages des princes, qu'il faut étudier ; mais sous cette histoire il faut développer celle des erreurs et des passions humaines qui y est cachée, et donner tous ses soins à l'apprendre exactement.

Nous avons parlé de deux sortes d'histoires, de l'histoire fabuleuse des premiers siècles, et de l'histoire vraisemblable ou véritable, si on veut, des siècles qui ont suivi. Pourra-t-on bien croire qu'elles sont toutes deux également utiles, de cette sorte d'utilité que j'entends? pourra-t-on croire

qu'on puisse tirer quelque chose de bon de cet amas de chimères qui compose l'histoire des dieux et des héros du paganisme? ne sembleroit-il pas plutôt que pour l'honneur du genre humain, la mémoire de ces impertinences devroit être abolie à jamais?

Il le faudroit, sans doute, pour son honneur, mais non pas pour son utilité. Nous sommes des foux qui ne ressemblons pas tout-à-fait à ceux des petites-maisons. Il n'importe à chacun d'eux de savoir quelle est la folie de son voisin, ou de ceux qui ont habité sa loge avant lui; mais il nous est fort important de le savoir. L'esprit humain est moins capable d'errer, dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est capable, et jamais il ne peut trop étudier l'histoire de ses égaremens.

Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

Nous sommes éclairés des lumières de la vraie religion, et, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie philosophie, et par conséquent nos erreurs sont incomparablement moindres que celles

des anciens peuples; cependant elles se sont établies, et elles se conservent tout comme les leurs.

En expliquant la génération des fables, nous avons vu que ce monstrueux amas de chimères n'est pas sorti tel qu'il est de la tête des hommes; il s'est formé par degrés: l'ignorance grossière en a été la base; mais plusieurs autres choses ont entré dans sa composition, et principalement deux qui font merveilleusement fructifier les sottises.

La première est la ressemblance ou la liaison d'une sottise à une autre. Quelque chose d'extraordinaire aura fait croire à des peuples ignorans, qu'un dieu avoit été amoureux d'une femme; aussitôt les histoires ne seront pleines que de dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre? si les dieux ont des enfans, ils les aiment, s'intéressent pour eux; si les enfans des différens dieux sont en querelle, les dieux y sont aussi: tout cela se tient.

La seconde chose qui favorise beaucoup les erreurs, est le respect de l'antiquité. Nos pères l'ont cru; prétendrions-nous êt e plus sages qu'eux? ces deux choses, jointes ensemble, sont des merveilles. L'une sur le moindre fondement que la foiblesse de la nature humaine ait donné, étend une sottise à l'infini, et l'autre la conserve à jamais: l'une parce que nous sommes déjà sots, nous engage à l'être davantage; et l'autre nous défend

de cesser de l'être parce que nous l'avons été long-tems.

Voilà certainement ce qui a poussé les fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées, et ce qui les y a maintenues; car ce que la nature y a mis directement du sien, n'étoit ni tout-à-fait si ridicule, ni en si grande quantité: et les hommes ne sont point si foux, qu'ils eussent pu d'abord enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, et être un fort long-tems à s'en désabuser, à moins qu'il ne s'y mêlât ce que nous avons dit.

Examinons les erreurs de ces siècles-ci; nous trouverons que les mêmes choses les ont établies, étendues et conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivés à aucune absurdité si considérable que les anciennes fables des Grecs; mais c'est que nous ne sommes pas partis d'abord d'un point si absurde. Nous savons aussi bien qu'eux étendre et conserver nos erreurs, mais heureusement elles ne sont pas si grandes. Lorsque les chrétiens, et même avant eux quelques philosophes, vinrent à découvrir publiquement le ridicule des fables païennes, que n'imagina-t-on pas pour tâcher de les défendre? On alla jusqu'à les réduire en allégories, parce qu'assurément le sens littéral étoit insoutenable; et l'on attribua aux premiers hommes, c'est-à-dire, à des hommes très-grossiers et très-ignorans, d'avoir su tous les secrets de physique

ou de morale, et d'avoir eu l'art de les envelopper sous des images empruntés. Il falloit qu'on fût réduit à une étrange extrémité pour entreprendre de justifier les fables par cette voie-là; mais à l'heure qu'il est, lorsqu'une erreur est en possession de nos esprits, que ne faisons-nous pas pour empêcher qu'on ne l'en arrache? à quoi n'avons-nous pas recours pour la soutenir?

Je ne pousserai pas plus loin le parallèle des fables anciennes et de nos erreurs. Je veux seulement montrer comment on peut dans ces fables étudier les égaremens de l'esprit humain, voir d'où il part, et jusqu'où il va; le suivre dans tous les degrés par lesquels il arrive aux derniers excès d'absurdité; et ensuite nous faire à nous-mêmes l'application de ce que nous aurons trouvé et dans d'autres peuples et dans d'autres siècles, fort assurés qu'il y aura toujours sujet de la faire.

Si l'histoire fabuleuse nous donne matière d'étudier les erreurs de l'esprit humain, nous devons chercher dans l'histoire véritable la connoissance des passions du cœur; il semble que ces deux sortes d'histoires aient partagé l'homme ensemble.

Il y a une troisième chose qui résulte et des opinions de l'esprit, et des passions du cœur; ce sont les mœurs des hommes, leurs coutumes, leurs différens usages: et c'est ordinairement ce que l'histoire nous montre le moins, quoique ce

fût peut-être ce qu'elle auroit de plus utile et de plus agréable. Qu'on lise l'histoire d'*Alexandre* et celle de *Charlemagne*, on ne s'appercevra presque que par les noms, que l'on est dans des siècles et dans des pays fort différens; ce sont des guerres, des conquêtes, des conjurations qui se font à-peu-près de la même façon; mais la différence des mœurs n'est point assez marquée, les Grecs ne sont point assez Grecs, ni les François assez François, et l'on me pourroit mettre les uns en la place des autres, que je ne serois presque point blessé du changement.

Cependant il vaudroit mieux que l'on me fît entrer dans les vrais caractères des peuples, que de m'apprendre quelles provinces ils ont usurpées les uns sur les autres. Je vois d'une vue générale les nations répandues sur la surface de la terre, se la disputant incessamment, et se poussant et repoussant les uns les autres comme des flots; et il me semble que ma curiosité n'en demande pas beaucoup davantage pour être satisfaite. Mais je serois bien-aise de voir, au lieu de ce mouvement qui ne se fait que sur la surface de la terre, celui qui se fait continuellement dans les esprits des peuples; ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres, cette espèce de guerre qu'ils se font en se chassant et en se détruisant, cette révolution éternelle d'opinions et de coutumes; et je

tens que les détails de tout cela plairoient à ma curiosité, sur-tout si on me montroit comment ces goûts, ces opinions, ces coutumes se produisent ou s'abolissent les uns les autres.

Car le plus souvent ce n'est point par hasard qu'un goût succède à un autre, il y a ordinairement une liaison nécessaire, mais cachée. Par exemple, le goût d'aujourd'hui est très-différent de ce qu'il étoit il y a vingt ou trente ans. Les gens d'esprit étoient extrêmement courus, l'esprit donnoit entrée par-tout, et la figure que *Voiture* a faite dans le monde en est une belle preuve. Les vers, les romans, tout cela étoit fort à la mode; un petit ouvrage de vers un peu agréable se répandoit en un moment par toute la France; un roman ne fatiguoit point par ses douze tomes; sur-tout on faisoit grand cas de la conversation, et ceux qui y avoient quelque talent étoient adorés. Aujourd'hui, c'est tout le contraire: il ne s'en faut guères qu'il ne soit honteux d'être homme d'esprit; du moins il est bien sûr que rien n'est moins utile. Les meilleurs ouvrages ont bien de la peine à se faire lire; le public est de mauvaise humeur, et se défend tant qu'il peut d'approuver. Le jeu a pris entièrement la place de la conversation; et si *Voiture* renaissoit, il ne pourroit rentrer dans le grand monde que par l'inclination qu'il auroit pour le jeu, et nullement par les charmes et les agré-

mens de son esprit. Un si grand changement, et qui n'a passé par aucuns degrés, n'a-t-il point de causes? il en a sans doute, mais qu'on ne se donne pas la peine de démêler. Il s'est fait, il y a vingt ou trente ans, un grand nombre de choses excellentes, et qu'on ne peut guères surpasser; le public s'y est acoutumé, et ce qui n'est qu'égal à ces choses-là, les lasse. De plus, le goût du siècle passé n'étoit pas sans quelque ridicule; les conversations étoient un peu trop arrangées et trop méthodiques: on prenoit trop de peine pour y briller, et ceux qui y brilloient s'en faisoient trop valoir. On a reconnu ces ridicules, et on s'est bien gardé de les corriger en conservant ce qu'il y avoit de bon dans ces goûts-là: on a fait ce que les hommes savent parfaitement bien faire; on s'est jetté d'une extrémité dans une autre.

Voilà comme les goûts, et quelquefois ceux qui sont les plus opposés, ont entr'eux des liaisons qui règlent, pour ainsi dire, l'ordre selon lequel ils se succèdent. Les événemens du dehors, et ce qu'on appelle les hasards, contribuent quelquefois à ces changemens; mais il est même agréable de considérer et comment et de combien ils y contribuent.

Quand un homme ne devroit point mourir, quand son corps ne s'affoibliroit en aucune manière, il vieilliroit cependant à de certains égards; il de-

viendroit plus timide, plus défiant, moins sensible à l'amitié, et cela par les seuls effets de l'expérience.

Ainsi, quand un peuple seroit toujours dans le même état, toujours sous la même forme de gouvernement, toujours composé, si on veut, des mêmes hommes, ses goûts, ses opinions, ses mœurs ne laisseroient pas de changer, parce qu'il faut que naturellement un goût s'absorbe par un autre, qu'une sorte de mœurs conduise à une autre, et cela sans fin. Ce sont ces liaisons naturelles que nous devons principalement tâcher d'attraper, mais sans négliger en même tems d'observer ce que la fortune y a mis du sien.

FRAGMENT

De ce que FONTENELLE *appelloit sa* République.

I. ON ne pourra parvenir aux charges, à moins que d'avoir un certain bien; deux mille écus de rente, par exemple.

Quand on sera parvenu à une charge, le bien ira à ceux qui devront hériter de la même manière que si on étoit mort, et on ne subsistera plus que d'une pension du public.

Si on a des enfans mineurs, il seront, à l'égard de leur bien, sous la tutelle du plus proche parent.

Une certaine partie du bien du magistrat sera inaliénable pendant sa vie, afin d'être conservée aux enfans qu'il pourra avoir depuis son entrée dans les charges.

II. Un homme qui offrira de cultiver les terres d'un autre mieux qu'il ne les cultive, y sera recu, en payant au propriétaire le revenu qu'elles lui produisoient. Au bout de trois ans le propriétaire les reprendra, s'il veut; et s'il ne les fait pas assez bien valoir, on pourra encore, après trois ans, faire cette sorte d'enchère sur lui.

III. Il n'y aura que ceux dont le bien passera deux mille écus de rente, qui paieront de certaines taxes proportionnées à ce qu'ils auront par-delà les deux milles écus; et ces taxes seront les seuls subsides de l'état.

IV. Le fils d'un magistrat ne le pourra jamais être.

V. Il n'y aura ni nobles ni roturiers.

Tous les métiers seront également honorables; et on en pourra également tirer les magistrats, du moment qu'on y aura gagné le bien prescrit.

VI. Il n'y aura que trois ordres de magistrats.

Les premiers et les plus bas jugeront sans appel tous les procès civils des particuliers, et régleront la police.

Les seconds jugeront les jugemens des premiers sur les procès: car chaque jugement rendu sera

imprimé avec les raisons des parties, et les avis raisonnés de tous les juges. Ce jugement ne sera jamais cassé : mais les juges que l'on trouvera avoir été d'un mauvais avis un certain nombre de fois, seront cassés. Ils ne rentreront point dans leurs biens, mais auront une petite pension du public.

Ces seconds magistrats reverront tous les procès où il y aura peine de mort, et le jugement des premiers ne s'exécutera point qu'ils ne l'aient confirmé.

Ils ordonneront des édifices publics, des fêtes, des spectacles.

Les derniers magistrats ne seront que trois, et en leurs personnes résidera la souveraineté. Ils s'appelleront les trois ministres de l'Etat. Les choses passeront entr'eux à la pluralité des voix. Ils pourront déposer ceux du second ordre. Ils disposeront de la paix et de la guerre. A soixante-dix ans ils n'auront plus de fonction, et seront déposés.

VII. Chaque ville aura ses magistrats du premier ordre ; ils seront élus à la pluralité des voix de tous les pères de famille, non dans une assemblée, mais par des billets qu'on ira prendre dans toutes les maisons.

Quand il faudra élire un magistrat du second ordre, ou conseiller d'état, les trois ministres le choisiront sur un nombre composé de tous les quatre plus anciens des juges de chaque ville.

Et pour l'élection d'un ministre, les villes enverront chacun un député, et tous ces députés choisiront le ministre dans le corps des conseillers d'état.

VIII. Tous les citoyens seront soldats, et obligés d'aller à la guerre.

Il y aura des tems réglés pour les exercer tous; de sorte que l'on s'en pourroit servir en cas de besoin: mais il y aura outre cela une armée toujours sur pied, composée de soldats qui le seront toujours.

Les trois ministres distribueront toutes les charges de l'armée, selon l'ancienneté des soldats, ou leurs belles actions.

Les troupes ne seront payées que par des trésoriers que les ministres enverront.

Les généraux auront passé indispensablement par tous les degrés. Ils seront perpétuels.

Leurs enfans ne pourront jamais passer le degré de capitaine, ni ceux des ministres non plus.

IX. Un homme qui aura fait une mauvaise action, sera incapable de toute charge, et perdra celles qu'il avoit, à moins qu'il ne trouve moyen de rendre quelque service signalé à l'état.

Une mauvaise action, c'est d'avoir fait une perfidie insigne à quelqu'un; d'avoir manqué à sa parole sur une chose importante; désavoué un dépôt, &c.

Même s'il lui arrive trois affaires, où, quoiqu'il ne puisse pas être convaincu, les apparences soient

bien fortes contre lui, cela passera pour une mauvaise action.

X. On érigera des statues aux grands hommes, en quelque espèce que ce soit, même aux belles femmes. On pourra même, pour une plus grande ressemblance, conserver toutes leurs figures en cire dans un palais magnifique fait exprès.

On feroit le procès à ces statues ou figures pour les choses qui ne mériteroient pas d'attirer des peines corporelles aux personnes, et ce seroit un grand dèshonneur.

XI. Les filles n'auront rien en mariage.

Si un jeune homme a fait une belle action de quelque espèce que ce soit, il sera en droit de choisir telle fille qu'il voudra dans sa ville; elle ne sera pas obligée à l'épouser, mais elle n'en pourra épouser d'autre pendant l'année entière, à moins qu'il n'y consente, ou qu'un autre qui aura fait une plus belle action ne prétende à elle.

Les femmes pourront répudier leurs maris, sans en pouvoir être répudiées; mais elle seront un an après, sans se pouvoir remarier.

XII. Donner souvent des spectacles au peuple, opéra, comédies, et quelques-uns aussi d'une espèce nouvelle, comme de représenter au vrai, et sur des mémoires que des savans donneroient, un triomphe de Romains, un sacrifice, &c. Représenter aussi au vrai les choses les plus pompeuses

ou les plus extraordinaires des pays étrangers, la fête d'*Ali* des Perses, le Mogol se faisant peser, &c.

Faire remarquer en même tems au peuple le ridicule de tout ce qui seroit opposé à ses mœurs et à son gouvernement.

XIII. Point d'orateurs dans tout l'état, que de certains orateurs entretenus par le public, et destinés à entretenir de tems en tems le peuple de la bonté de son gouvernement, à lui expliquer les raisons de toutes les loix, à lui en faire voir la nécessité, à faire l'éloge des grands hommes après leur mort, mais tout cela sans cette chaleur immodérée et ces excès ordinaires à nos orateurs.

XIV. Les particuliers plaideroient eux-mêmes leurs causes, ou les feroient plaider, mais très-simplement, par quelques-uns de leurs amis.

Il n'y aura qu'un très-petit nombre de loix pour les biens que tous les frères partageront également, par exemple, &c. Le reste sera jugé *ex æquo et bono*.

AUTRE FRAGMENT.

I. LE magistrat du premier et du plus bas ordre ne pourra acquérir qu'en ne recevant point sa pension annuelle toute entière, et constituant sur l'état la partie qu'il ne recevra point.

Le magistrat du second ordre ne le pourra faire. Plus le magistrat s'élève en dignité, plus il doit diminuer en richesses et en moyens d'acquérir.

II.

II. Appel du criminel, non du civil. Un jugement civil ne sera point cassé, mais les juges punis. Si le jugement est déclaré injuste, les premiers juges qui auront été du mauvais avis, paieront une somme à la partie complaignante, qui réciproquement leur paiera autant, si elle perd.

A la fin de l'année on verra dans les jugemens dont il y aura eu plainte, quels juges auront été le plus souvent du mauvais avis. Selon le plus ou le moins de fois qu'ils auront manqué, on les dégradera ou suspendra.

Il y aura des jugemens qu'on ne déclarera pas tout-à-fait injustes, mais seulement blâmables.

III. Les nominations d'un corps, comme de la robe ou de l'épée, se feront dans ce corps, jusqu'à un certain point au-delà duquel elles passeront à un autre corps, parce qu'à ce point-là on se pourra régler sur la réputation ; au-dessous on ne le pourroit pas. Les gens de robe nommeront les hauts officiers des troupes. Les troupes nommeront les hauts officiers de la robe.

IV. *Corps de négociateurs.* On les fera voyager jeunes ; puis de petites ambassades, puis de plus grandes. Après quoi ils seront du conseil des affaires étrangères. Ils perdront leurs biens ou partie en entrant dans les grandes ambassades.

V. Conseil souverain de trois, épée, robe, négociateurs. Immédiatement au-dessous, conseils qui

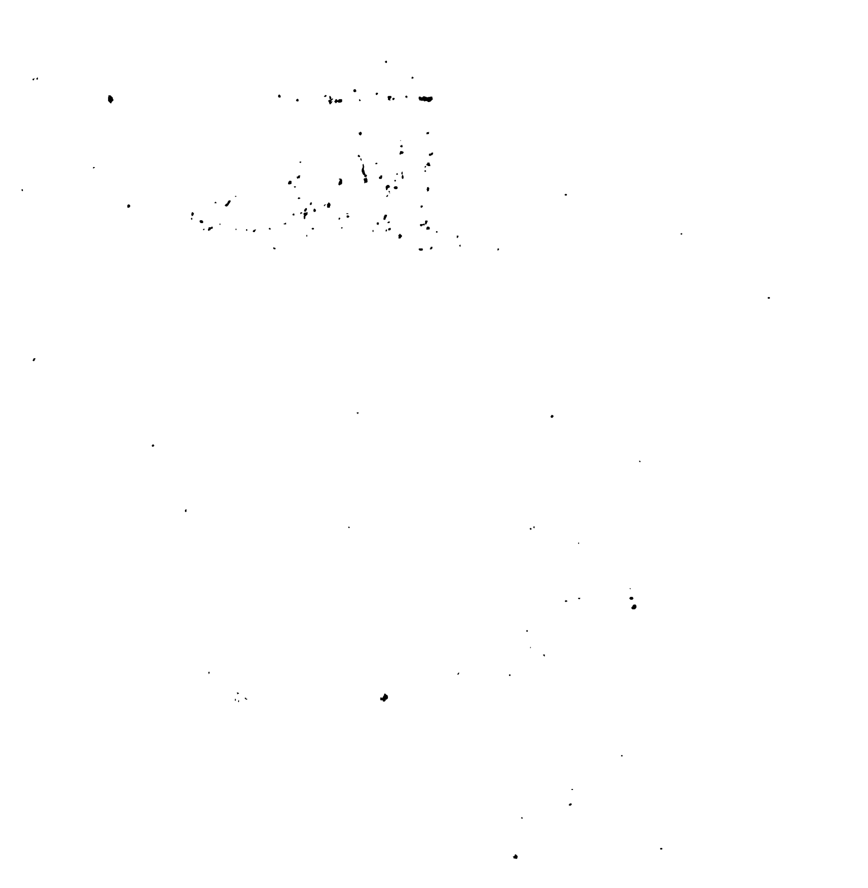
examineront et digèreront toutes sortes d'affaires pour les rapporter au souverain. Finances, guerre, marine, affaires étrangères, commerce, arts, loix.

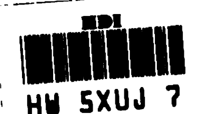
FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.




HW 5XUJ 7

